

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA GRANDE GUERRE PATRIOTIQUE  
ENSEIGNÉE AUX ÉTUDIANT(E)S RUSSES :  
LE CULTE DE LA DEUXIÈME GUERRE  
MONDIALE COMME LIEU D'APPUI AU  
RÉGIME DE VLADIMIR POUTINE

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN HISTOIRE

PAR  
TZVETA TODOROVA

MAI 2017

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.07-2011). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

La réalisation de ce projet a été un processus complexe qui s'est matérialisé grâce au soutien dont j'ai bénéficié en cours de route. Je tiens en premier lieu à remercier mon directeur de recherche et professeur Jean Lévesque de m'avoir inspirée et guidée ainsi que pour sa généreuse aide et sa patience. Grand historien de l'Union soviétique, il a suscité chez plusieurs un intérêt particulier envers ce mystérieux pays tout en développant chez nous une approche plus ouverte, analytique et juste de l'histoire.

Je tiens également à remercier ma famille : historiens, politiciens ou de simples esprits critiques, ils ont développé chez moi depuis l'enfance une curiosité sans bornes envers le monde et cette affection étrange que j'ai pour la Russie et l'Union soviétique. Je suis particulièrement reconnaissante envers ma mère Youlita qui m'a encouragée, consolée par moments et qui a rendu tout ceci possible, depuis son arrivée au Québec de notre Bulgarie natale jusqu'à aujourd'hui, en passant par le financement de mon voyage de recherche en Russie. Je remercie mon père Krum de m'avoir inspirée à travers sa nostalgie pour l'époque soviétique. Je veux également exprimer ma gratitude envers Yves, mon beau-père, qui n'a malheureusement pas vécu pour voir ce mémoire terminé mais qui en aurait été très fier puisque l'histoire et la culture étaient pour lui d'un intérêt capital à la maison. Je suis autant redevable à mes ami(e)s et partenaires qui ont fait preuve de compréhension et de patience avec moi, même dans les moments les plus tendus vu mon énorme souci de la perfection durant mon parcours académique. Je remercie aussi Micheline Cloutier-Turcotte d'avoir plusieurs fois apaisé mes craintes.

Finalement, j'offre ma sincère gratitude à l'Université du Québec à Montréal qui, tout en œuvrant pour la transmission du savoir, tient d'abord à former des citoyennes et

citoyens. J'espère lui rendre justice et contribuer moi aussi à construire un monde meilleur.

**À la mémoire de tous ceux qui sont morts.**

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	vii
INTRODUCTION.....	1
0.1 Historiographie .....	3
0.1.1 Le poutinisme .....	5
0.1.2 L'enseignement.....	22
0.1.3 Le mythe .....	39
0.2 Problématique et hypothèses .....	52
0.3 Méthode et concepts.....	54
0.4 Sources .....	58
CHAPITRE I	
PRÉLUDE À LA GUERRE.....	65
1.1 L'industrialisation et la collectivisation .....	66
1.2 Les relations internationales.....	79
1.2.1 Les pourparlers et alliances .....	79
1.2.2 La Seconde Guerre mondiale dans l'Est de l'Europe.....	83
CHAPITRE II	
LA GUERRE : ASPECTS INTERNES.....	89
2.1. Au front de la Grande Guerre patriotique .....	91
2.1.1 Le front de l'été à l'automne 1941 .....	91
2.1.2 La bataille de Moscou.....	95
2.1.3 La campagne de 1942 et le changement radical dans le cours de la guerre .....	96

2.1.4	La libération des territoires de l'URSS et la chute du Bloc fasciste .....	101
2.1.5	La fin de la guerre en Europe .....	104
2.1.6	La guerre soviéto-japonaise .....	107
2.2	L'arrière-front pendant les années de la guerre.....	109
2.2.1	La transition vers une industrie de guerre.....	109
2.2.2	La propagande et l'idéologie .....	112
2.2.3	Le peuple de l'URSS dans la lutte contre le fascisme .....	113
2.3	Le régime d'occupation et la lutte contre l'ennemi dans l'arrière-front .....	114
2.3.1	L'établissement du Nouvel Ordre.....	115
2.3.2	Le vol économique et la terreur nazie dans les territoires occupés .....	116
2.3.3	La collaboration avec l'ennemi .....	119
2.3.4	Le mouvement partisan.....	121
2.4	L'homme et la guerre. La culture dans les années de la Grande Guerre patriotique.....	123
2.4.1	Le quotidien pendant la guerre .....	123
2.4.2	L'individu pendant la guerre .....	124
2.4.3	L'Église pendant la guerre.....	127
2.4.4	Les compatriotes à l'étranger.....	129
2.4.5	La culture .....	130
CHAPITRE III		
LA POLITIQUE EXTERNE DE L'URSS PENDANT		
LES ANNÉES DE LA GUERRE .....		
3.1	La formation d'une coalition antinazie.....	134
3.2	La politique des Alliés .....	139
3.3	Les activités de l'URSS .....	145

CHAPITRE IV	
ANALYSE .....	152
CONCLUSION .....	168
BIBLIOGRAPHIE .....	174

## RÉSUMÉ

Ce mémoire examine l'entretien d'un culte de la Seconde Guerre mondiale en Russie comme lieu de soutien au gouvernement de Vladimir Poutine. Son analyse s'appuie sur le traitement de la guerre dans un manuel scolaire de la onzième année en Russie qui fait partie de l'« ensemble Filippov », un guide pour enseignants et un manuel pour étudiants commandités par le Kremlin. À partir du prisme de trois ensembles historiographiques, l'un sur le poutinisme, l'autre sur l'enseignement et le dernier sur la mythologie, cette recherche se questionne d'abord sur la façon dont se cultive une mythologie de la guerre dans le discours officiel russe. Puis, elle s'interroge sur l'intérêt du régime à la promouvoir. Une des hypothèses indique que le culte de la Deuxième Guerre mondiale, développé pendant celle-ci, n'a jamais vraiment été invalidé et qu'il ne fait que se perpétuer. Une autre soutient que le président russe se sert du récit de la guerre pour promouvoir l'idée d'un chef fort à la tête d'un État fort, pour décourager la dissidence ainsi que pour forger des citoyens dociles qui s'inscrivent dans un idéal d'État de tradition, nationalisme et religion. Toutefois, le récit de la guerre permet cela à condition que celle-ci conserve son aspect héroïque issu de la mythologie soviétique. En ce sens, nous évaluons, d'une part, à quel point le contenu du manuel est fidèle à la vérité historique et de l'autre, dans quelle mesure est-il différent du récit historique de l'ère soviétique. Nous appliquons au système politique de Poutine l'analyse que Nina Tumarkin fait de celui de Léonid Brejnev qui a relancé le culte de la Seconde Guerre mondiale pour attirer la loyauté et le soutien d'une population en quête d'un idéal à l'époque de la crise sociale des années 1970 en URSS. S'il est difficile d'établir avec certitude jusqu'à quel point Vladimir Poutine manipule l'histoire de la guerre, nous pouvons néanmoins conclure qu'il tente de recycler le récit soviétique, plus spécifiquement brejnévien, et de reconsolider les programmes éducatifs de l'ère soviétique.

**MOTS-CLÉS :** histoire – enseignement – Russie – Poutine – culte – Grande Guerre patriotique – Deuxième Guerre mondiale – Filippov – Danilov – mémoire – mythe

## INTRODUCTION

Russia is a country with an unpredictable past.<sup>1</sup>

Un satiriste russe, pendant la perestroïka.

Au moment d'écrire ces lignes, la Russie vient d'annexer la Crimée dans une violation spectaculaire du droit international. Après l'habituelle cérémonie sur la Place rouge de Moscou, le 9 mai 2014, jour officiel de commémoration de la fin de la Deuxième Guerre mondiale, Vladimir Poutine s'est envolé vers Sébastopol, port de Crimée, pour y faire une visite surprise. Devant des vétérans vieillissants, il a affirmé que « l'exemple de Sébastopol montre au monde que dans des endroits où le peuple est prêt à se battre pour sa liberté, l'ennemi ne vaincra jamais » et que

nous sommes certains que 2014 fera l'histoire de Sébastopol et l'histoire de notre pays, parce que c'est l'année où les gens de Crimée ont fermement décidé d'être avec la Russie, offrant leur loyauté à la mémoire historique et à la mémoire de nos ancêtres [...] nous avons beaucoup de travail devant nous mais nous surmonterons les difficultés parce que nous sommes unis, ce qui signifie que nous sommes plus forts.

Poutine a juré que les combats si durement gagnés de la Deuxième Guerre mondiale ne seront jamais oubliés, complétant ainsi son discours précédant à Moscou où il a assuré que « nous n'autoriserons pas la trahison et l'oubli des héros, tous ceux qui ont noblement sauvé la paix sur notre planète » et que « nous allons prendre soin de la Russie et de sa glorieuse histoire, et le service à la mère-patrie sera notre priorité.

---

<sup>1</sup> Elena Zubkova, «The Filippov Syndrome», *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History*, vol. 10, no. 4, automne 2009, p. 862.

C'est comme ça que ça a toujours été dans notre pays »<sup>2</sup>. Ici, comme à d'autres occasions, Vladimir Poutine se sert de la portée émotionnelle du conflit pour justifier une politique.

Encore aujourd'hui, la Grande Guerre patriotique (nom donné au Front Est de la Seconde Guerre mondiale en Russie) imprègne l'imaginaire des Russes et le sacrifice ultime qu'ont fait ses héros est sans cesse rappelé et honoré. C'est un réflexe naturel vu les estimés 26 millions de Soviétiques qui y ont perdu la vie. Ça ne peut que « remplir nos cœurs des émotions les plus complexes »<sup>3</sup>. En 16 ans *de facto* au pouvoir, Vladimir Poutine et son administration ont transformé la commémoration du conflit, dans ses cérémonies comme dans la culture populaire, d'un anniversaire historique rituel sous le président Eltsine à un événement grandiose qui reproduit des représentations soviétiques et qui prend parfois des airs liturgiques. Le président a également « pris l'histoire en charge » en créant, entre autres, le Ministère contre la falsification de l'histoire, en participant personnellement à l'écriture des manuels d'histoire ou en créant des séances de « leçons d'histoire » à l'école<sup>4</sup>. Les jeunes Russes, tout comme leurs prédécesseurs soviétiques, sont élevés dans le devoir de mémoire et de respect envers les héros de cette guerre. L'administration Poutine a fait de ce conflit l'évènement central dans la culture officielle russe et il est désormais difficile de se soustraire à son constant rappel dans les médias ou dans les espaces publics. Étant donné sa notoriété, les ouvrages en lien avec la Seconde Guerre mondiale sont très populaires en Russie. Viennent ensuite les fréquents événements commémoratifs qui interpellent sans cesse le public. Il arrive souvent que Vladimir

---

<sup>2</sup> Vladimir V. Poutine, discours de la célébration du jour de la Victoire et du 70e anniversaire de libération de Sébastopol, à Sébastopol, 9 mai 2014. Récupéré de <http://eng.kremlin.ru/news/7157>

<sup>3</sup> Vladimir V. Poutine, discours lors de la parade du 60<sup>e</sup> anniversaire de la Victoire alliée contre l'Allemagne nazie, Moscou, 9 mai 2005. Récupéré de <http://news.bbc.co.uk/2/hi/europe/4528999.stm>

<sup>4</sup> Elizabeth A. Wood, « Performing Memory: Vladimir Putin and the Celebration of WWII in Russia », *The Soviet and Post-Soviet Review*, vol. 38, 2011, p. 188.

Poutine lui-même participe aux rituels de mémoire, lors de cérémonies ou en insérant des discours dans des publications. Feux éternels, drapeaux rouges, fleurs, croix et rubans de Saint-Georges, orchestres, symboles et rituels religieux, ton patriotique... Cet hommage et cette vénération de la guerre ressemblent beaucoup à un culte. Les pays de l'Union européenne possèdent eux aussi leur liturgie de souvenance de la guerre. Comme en Russie, elle est d'une grande portée sentimentale et elle est perçue comme une tragédie qu'il faut éviter à tout prix. La guerre peut également être vue comme un événement glorieux et régénérateur, ce qui paraît bien plus prononcé en Russie que chez ses voisins occidentaux. Surtout, en Russie, elle semble être investie d'une connectivité au présent, comme si elle est un acteur réel au lieu d'un événement historique passé. Nous pouvons alors avancer que Vladimir Poutine cultive un culte national de la Grande Guerre patriotique (GGP). Tel est le sujet de cette recherche. Cela suscite immédiatement un questionnement : pourquoi cultive-t-il un culte et puis, comment ce culte est-il construit?

La promotion d'un culte de la GGP sous l'administration de Vladimir Poutine est un sujet qui n'a jamais été traité en profondeur. Même si le débat sur ce point est encore peu développé au moment d'écrire ces lignes, celui-ci a été abordé dans quelques articles. Cependant, le récit historique officiel sur la guerre sous l'administration Poutine n'a que peu été analysé en langue anglaise ou française, d'où l'intérêt de cette recherche. Afin de mener notre étude, nous allons parcourir l'historiographie disponible qui lui est pertinente, à partir de quoi nous préciserons nos questionnements.

## 0.1 Historiographie

Vu l'actualité de notre sujet, nous devons nous appuyer sur une imposante littérature. L'article *Performing Memory: Vladimir Putin and the Celebration of WWII in Russia*

(2011) est déterminant dans le cadre de notre recherche. Elizabeth A. Wood y soutient que Vladimir Poutine a fait de la Seconde Guerre mondiale un événement sacré qui, à travers le mythe et des rituels, exerce deux fonctions complémentaires : amener un semblant de cohésion nationale en Russie et élever Poutine comme étant le « leader-héros » naturel de la patrie.

D'abord, l'historienne démontre qu'en faisant de la Seconde Guerre mondiale l'événement historique central du XXe siècle, Vladimir Poutine et ses gestionnaires ont choisi un événement aux proportions mythiques qui met l'accent sur l'unité et la cohérence de la nation, la rend légitime et lui confère le statut de puissance mondiale. Pour elle, la Seconde Guerre mondiale est la seule sacralité qui subsiste pour le pays<sup>5</sup>. Le sentiment de souffrance qu'elle provoque chez chaque individu réunit les Russes et crée un esprit collectif d'appartenance et de rédemption. Le Kremlin met beaucoup d'effort dans la célébration de la GGP puisqu'elle sert ainsi de récit moral de souffrance et de mythe fondateur. La guerre et sa célébration servent aussi d'outil pédagogique puisque les autorités l'exploitent lors des leçons d'histoire pour façonner une identité patriotique chez les jeunes. La guerre encapsule un mythe de la victoire qui semble consolider l'identité russe. On s'identifie avec des événements historiques de la période soviétique comme la détermination héroïque de la population mais aucune mention n'est faite de la répression des gens pendant le conflit. Selon Wood, la Seconde Guerre mondiale et sa célébration du 9 mai sont également le mythe favori des *siloviki* (ministères « du pouvoir » tels les forces armées et les services secrets), renforçant leur légitimité comme organes de prise de décision, sapant davantage la portée du libéralisme. Plusieurs maintiennent que le 9 mai est la seule fête suscitant du respect qui demeure en Russie<sup>6</sup>.

---

<sup>5</sup> *Ibid.*, p.175.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 174 ; Nina Tumarkin, « The Great Patriotic War as myth and memory », *European Review*, vol. 11, no. 4, octobre 2003, p. 601.

*The Living and the Dead. The Rise and Fall of the Cult of World War II in Russia*, de Nina Tumarkin, est l'ouvrage central dans le cadre de cette recherche. Publié en 1994 dans le contexte effervescent de libération des études post-soviétiques, force est de constater que, douze ans après la chute de l'Union soviétique, il n'y a pas eu de « chute du culte » ou plutôt, il y a eu un « retour ». Ainsi, en 2003, reprenant les grandes lignes de son ouvrage avec son article *The Great Patriotic War as myth and memory*, l'auteure le révisé et admet que le mythe persiste en tant que preuve du règne inhumain de Staline et comme source de patriotisme et de fierté nationale russe. Nombreux sont ceux qui s'accordent sur le fait que l'administration de Vladimir Poutine exploite un mythe de la GGP à son avantage mais tous se concentrent davantage sur l'intérêt du gouvernement à entretenir cette réalité que sur la nature de cette instrumentalisation de l'histoire. Rappelons que nous cherchons à comprendre le pourquoi mais aussi le comment de cette organisation de la mémoire. Notre sujet n'ayant pas été traité davantage, nous devons articuler notre analyse dans le prisme de trois blocs historiographiques plus globaux. Il serait d'abord utile de s'attarder sur quelques tentatives de définition du poutinisme. Le deuxième bloc rapportera sur l'enseignement de l'histoire en Russie et finalement, nous examinerons un corpus d'études plus générales sur la mythologie de guerre.

### 0.1.1 Le poutinisme

Que la Russie de Vladimir Poutine soit un régime plutôt autoritaire, ou du moins hybride, n'est plus vraiment un sujet à débattre, le gouvernement russe lui-même ne cherche pas nécessairement à le dissimuler. D'en dresser un portrait général serait ici superflu, nous devons néanmoins en recueillir les données pertinentes afin de mieux saisir le dessein derrière l'instrumentalisation de l'histoire. Regardons d'abord ce que nous indiquent les études politiques sur le poutinisme pour ensuite examiner quelques enquêtes sur Vladimir Poutine.

L'époque de la perestroïka sous Mikhaïl Gorbatchev puis la première moitié des années 1990 sous Boris Eltsine ont mis fin à ce qui restait de l'Union soviétique et à son idéologie. L'élite dirigeante comme une grande majorité de la population se sont tournées vers la démocratisation, le libéralisme et le développement des relations avec l'Ouest. Mais déjà dans la seconde moitié des années 1990, la diminution de la qualité de vie, la perte de repères idéologiques et la corruption ont développé une nostalgie de l'époque soviétique, notamment pour l'ordre et le paternalisme d'État<sup>7</sup>. Désillusionnés, les Russes ne voulaient plus de ce progrès libéral, des valeurs occidentales ni de Eltsine. C'est ainsi qu'un nouveau gouvernement, sous Poutine, a pu s'attirer le soutien de la population avec un discours qui ressuscite le passé soviétique et ses vieux mythes<sup>8</sup>. Ceux-ci incluent une réhabilitation de Staline dont la symbolique vient s'harmoniser avec le paternalisme du régime de Poutine<sup>9</sup>.

Wood, comme Maya Eichler, Sergei Kovalev et d'autres, décrit l'arrivée au pouvoir de Poutine comme étant l'élaboration d'une « présidence de guerre » par lui-même et ses planificateurs<sup>10</sup>. En effet, il a su s'attirer du soutien dans le contexte enflammé de la seconde guerre de Tchétchénie en 1999 en se montrant comme l'homme fort capable de rétablir l'ordre. Kovalev ajoute qu'en fixant l'effort de guerre dans le

---

<sup>7</sup> Anna Novikova, « Myths about Soviet Values and Contemporary Russian Television », *Russian Journal of Communication*, vol. 3, no. 3-4, 2010, p. 281.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 282.

<sup>9</sup> Maria Lipman, « Stalin is not Dead: A Legacy That Holds Back Russia », *The Stalin Puzzle. Deciphering Post-Soviet Public Opinion*, Washington DC, Carnegie Endowment for International Peace, 2013, p. 18.

<sup>10</sup> Maya Eichler (citée dans) Wood, *op. cit.*, p. 179 ; Sergei Kovalev, « Putin's War », *The New York Review of Books*, 10 février 2000. Récupéré de <http://www.nybooks.com/articles/archives/2000/feb/10/putins-war> ; Richard Rose, *et al.*, *Popular support for an undemocratic regime: the changing views of Russians*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011, p. 58 ; Stephen Blank, « Putin's Twelve-Step Program », *The Washington Quarterly*, vol. 25, no.1, hiver 2002, p. 150-151 ; Michael McFaul, « One Step Forward, Two Steps Back », *Journal of Democracy*, vol. 11, no. 3, juillet 2000, p. 20.

Caucase comme « patriotique », l'administration Poutine discrédite tout mouvement s'y opposant, incluant les organismes de défense des droits de l'homme, taxés de « antipatriotiques »<sup>11</sup>. Également, Wood avance que le président dissimule les côtés moralement discutables dans la commémoration de la GGP dans le but de facilement dédramatiser et oublier la guerre tchéchène<sup>12</sup>.

Partons de l'étude assez globale des dynamiques politiques de Rose, Mishler et Munro<sup>13</sup>. Ils distinguent le régime démocratique du non-démocratique ; le premier appelle ses sujets à se conformer à une politique, la plupart le font mais une petite partie affiche un soutien passif ; là où les gouvernements ne sont pas démocratiquement élus, les dirigeants sont donneurs d'ordres et les sujets sont des agents, obéissant aux demandes du gouvernement. Ces régimes vont aussi faire des demandes populaires avec leurs sujets pour s'attirer leur obéissance volontaire, c'est-à-dire que si les citoyens voient le régime se conformer à leurs propres principes moraux et leur sens du juste, alors ils y seront sympathiques. C'est un premier aspect à retenir. Le tout est bien sûr facilité chez les États riches en pétrole qui offrent des bénéfices aux citoyens ou à un groupe majoritaire en particulier (pensons à la majorité ethnique, par exemple). Les gens sont satisfaits et le degré démocratique du régime est repoussé au second plan. Leur concept de culture politique « traditionnelle » est un autre point à ne pas négliger ici. Ceci implique d'encourager le régime actuel comme étant le seul légitime en insistant sur les valeurs de son histoire et en excluant des formes alternatives de gouvernement parce qu'elles ne sont pas « traditionnelles ».

---

<sup>11</sup> Kovalev, *op. cit.*

<sup>12</sup> Wood, *op. cit.*, p. 198.

<sup>13</sup> Rose, *et al.*, *op. cit.*, p. 60-63.

Les auteurs ajoutent que le soutien « traditionnel » surgit d'un procédé de socialisation qui doit débiter très tôt, où on inculque à la jeunesse ce qui est attendu d'elle une fois adulte, où elle est conditionnée à exercer son devoir civique et à éviter de critiquer un régime répressif. Là-dessus, il est établi que la socialisation de la jeunesse crée un affect émotionnel, par exemple, la fierté envers son pays et ses traditions<sup>14</sup>. Les auteurs élaborent plusieurs théories de soutien politique ; à la Russie ils appliquent celles du clientélisme et du patronage. En gros, Vladimir Poutine se sert des services secrets et des vérificateurs d'impôts pour rappeler aux multimillionnaires que s'ils veulent garder leurs privilèges et capitaux, ils doivent supporter un régime qui fait usage d'une législation controversée pour étouffer ses adversaires. De plus, Rose, Mishler et Munro nous montrent qu'un régime discutable peut s'attirer du soutien tant qu'il nous rappelle qu'il en remplace un qui est perçu comme indésirable<sup>15</sup>. C'était le thème-clé de la campagne de Poutine : stabilité politique suite au chaos de la décennie précédente. Remarquons que le président a recentré le pouvoir au Kremlin et placé ses *siloviki* (plus précisément l'élite russe et les membres issus des ministères « de force ») comme gouverneurs de régions répondant directement à lui<sup>16</sup>. Ainsi, il a rapatrié les pouvoirs des régions au gouvernement central et protégé les oligarches qui s'étaient enrichis pendant la période de Eltsine.

Pour terminer, Rose, Mishler et Munro établissent trois critères pour le maintien d'un régime, quel qu'il soit. Le premier : maîtriser ses opposants, ce qui est possible avec le patronage tout en leur permettant de prendre des fonctions au sein du gouvernement. Ensuite, élargir la proportion de gens susceptibles d'appuyer le régime

---

<sup>14</sup> Rose, *et al.*, *op. cit.*, p. 16 ; Tumarkin, *op. cit.*; Chantal Provost, *L'enseignement de l'histoire et la fonction identitaire : étude des procédés de formation de l'identité collective*, mémoire de maîtrise (histoire), Université du Québec à Montréal, 2006, p. 37.

<sup>15</sup> Rose, *et al.*, *op. cit.*, p. 45.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 47.

en séduisant ceux qui sont nostalgiques de l'ancien régime. C'est conséquent à la rhétorique inclusive de Poutine qui s'approprie les mérites des accomplissements présents mais aussi ceux du passé russe ou soviétique. En dernier, il y a l'isolement des éléments externes. Poutine recyclerait la vieille idéologie marxiste-léniniste selon laquelle l'« Ouest » est hostile à l'URSS et il pervertit la « conscience » des sujets soviétiques. L'exemple idéal selon les auteurs pour illustrer le mécanisme par lequel un mythe peut renforcer la fierté nationale et susciter des inquiétudes quant à une menace extérieure sont l'invasion allemande de 1941 et la victoire de la GGP<sup>17</sup>. D'ailleurs, la notion de « démocratie souveraine » que le Kremlin attribue au résultat des réformes de Poutine se base sur l'assertion que « nous ne voulons pas être gouvernés par l'extérieur ». Ce terme exhorte donc au rejet de l'application de définition internationale de démocratie à la démocratie russe puisque cette dernière est « souveraine ». Cela fait appel à la fierté nationale et à une tendance à voir les idées occidentales comme étrangères à la Russie. La fierté et la peur permettent de galvaniser la liaison d'un peuple à sa nation, et c'est bien cela que le Kremlin veut exploiter.

À l'inverse, Lilia Shevtsova parle du système russe actuel et du président comme de deux forces agissant plutôt indépendamment. Elle soutient qu'un système hybride s'est installé en politique pendant la période de Eltsine et qu'il s'est renforcé sous Poutine<sup>18</sup>. Elle maintient que le cadre ne peut se maintenir que si le leader, en l'occurrence Vladimir Poutine, soit assez fort pour s'imposer aux divers groupes d'influence. Shevtsova soutient que Poutine est nettement modernisateur ainsi qu'un

---

<sup>17</sup> Rose, *et al.*, *op. cit.*, p. 163.

<sup>18</sup> Lilia Shevtsova, « La Russie de Vladimir Poutine : un virage vers le passé ? » (trad. Svetlana Lomidzé), *Politique étrangère*, hors série, no. 5, 2007, p. 78.

réformateur pro-occidental mais qu'il a été entravé par sa propre équipe dans laquelle se trouvent des structures de force d'une politique russe archaïque<sup>19</sup>.

On n'est donc pas en présence d'un pouvoir purement autoritaire, mais d'un système dans lequel l'arbitre refuse, au nom de sa survie, de prendre des décisions ou passe des compromis avec l'ensemble des groupes rivaux présents dans son orbite...<sup>20</sup>

Dans cette lignée, Allen C. Lynch fait une analyse comparée de la transition de la Russie avec d'autres États. Il y montre que l'expérience de chaque État sous le communisme continue à projeter une influence importante sur les perspectives de liberté, de prospérité, de stabilité et de sécurité. En d'autres mots, des forces en action profondément implantées contraignent les perspectives politiques et économiques d'un État, en dépit de son chef<sup>21</sup>. Plus précisément, il apparaît que plus l'impact d'un passé totalitaire et d'un passé impérial est fort, plus les chances de développer une société civile et une élite gouvernementale compétente sont faibles<sup>22</sup>.

Nous ne devrions pas être surpris par le profond impact de l'histoire communiste de la Russie sur ses choix post-communistes, spécialement parce que, dans ses principaux aspects, cette histoire renforce les modèles centraux d'un développement politique et économique russe vieux de plusieurs siècles. Un système social, après tout, bien que n'étant pas un organisme, est plus comme une chose organique que mécanique [...] Les modèles d'adaptation [dans le système social] n'émergent pas accidentellement ou irrationnellement.<sup>23</sup>

À partir de là, l'auteur explique le « sentier de développement politique de la Russie » actuelle qui, ayant développé un système d'État « corporatiste », n'est ni communiste

---

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>21</sup> Allen C. Lynch, « Putin ex machina : La Russie post-soviétique dans une perspective comparative et historique », *Revue internationale de politique comparée*, vol. 18, no.1, 2011, p. 144.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 145.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 146.

ou capitaliste, ni totalitaire ou démocratique libéral mais d'un « autoritarisme non-consolidé »<sup>24</sup>. Il révèle que ce système a fait dévier le projet de réformes de Vladimir Poutine de son but initial. Parallèlement, il montre que même si le président a réussi à rétablir l'autorité du gouvernement fédéral russe, celui-ci reste tout à fait limité dans sa capacité à gouverner<sup>25</sup>.

Maria Lipman démontre que si la population russe se montre favorable à d'administration de Vladimir Poutine, c'est parfois causé par la peur du changement et le désir de fuir les responsabilités plutôt que grâce à une confiance ou à un soutien authentique<sup>26</sup>. Elle rejoint les études vues plus tôt en ajoutant que les valeurs transmises par le discours d'État sont celles d'un patriotisme défini en termes de loyauté à l'autorité au pouvoir<sup>27</sup>. Myriam Désert vient contredire cette position en montrant que le patriotisme étatique « attrape-tout » rapatrié de la période soviétique par Poutine n'a pas l'effet escompté de fusionner l'État et la société<sup>28</sup>. En effet, sa recherche distingue un nombre varié de définitions du patriotisme en Russie dont l'attachement n'est pas à l'État mais à d'autres éléments, ce qu'elle nomme le « patriotisme par le bas »<sup>29</sup>. Par exemple, certains individus se définissent comme patriotes non pas de la Fédération russe mais de leur communauté ou de la « patrie des aïeux ». Il semble que les récits du patriotisme de cette dernière soient davantage pacifistes que triomphalistes<sup>30</sup>, loin des accents militaristes que certains critiques

---

<sup>24</sup> Dmitri Trenin (cité dans) Lynch, *op. cit.*, p. 153.

<sup>25</sup> Lynch, *op. cit.*, p. 142.

<sup>26</sup> Lipman, *op. cit.*, p. 22.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>28</sup> Myriam Désert, « Être patriotique dans la Russie postsoviétique », *Critique internationale*, no. 58, 2013/1, p. 53-54.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 61.

attribuent au renouveau patriotique russe actuel<sup>31</sup>. Parallèlement, le patriotisme national russe peut être un motif fédérateur légitimant la résistance au régime actuel<sup>32</sup>.

Nous avons mentionné un désir populaire en Russie de retourner vers l'ordre et le paternalisme d'État, ce qui ne se traduit pas essentiellement par un soutien pour l'autocratie. Henry E. Hale explique que lorsque sondés, les Russes affirment préférer « l'ordre » à la démocratie, une notion qui leur est d'ailleurs très obscure, ce qui est par défaut interprété comme un choix populaire pour l'autoritarisme<sup>33</sup>. De la même façon, une préférence pour le système soviétique indique peut-être une nostalgie pour le paternalisme d'État au lieu d'un penchant pour la dictature<sup>34</sup>. L'auteur détruit ainsi le mythe du soutien de masse pour l'autocratie en Russie. Il montre effectivement que les Russes, globalement, appuient la « démocratie délégative » (démocratie liquide) d'après le concept de O'Donnell initialement appliqué aux gouvernements d'Amérique latine des années 1980<sup>35</sup>. Celle-ci se définit par le soutien pour un chef fort qui a été démocratiquement élu mais qui une fois à la tête de l'État peut faire comme bon lui semble pour « régler les problèmes majeurs auxquels la nation fait face »<sup>36</sup>. C'est ainsi que Hale explique le soutien pour Poutine. Toutefois, il ajoute qu'en donnant trop de pouvoir aux élites, ce penchant vers la démocratie délégative a permis au régime, même si toujours hybride, de glisser davantage vers la dictature que la démocratie<sup>37</sup>.

---

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>33</sup> Henry E. Hale, « The Myth of Mass Russian Support for Autocracy: The Public Opinion Foundations of a Hybrid Regime », *Europe-Asia Studies*, vol. 63, no. 8, octobre 2011, p. 1362.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 1363.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 1367.

<sup>36</sup> *Ibid.*

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 1372.

Observons maintenant la perspective de Marcel H. Van Herpen, toujours avec une certaine réserve vu son penchant anti-poutinien. L'auteur analyse l'essence du « poutinisme » et du système politique instauré par Vladimir Poutine et il conclut que le poutinisme est une idéologie mais aussi un système de gouvernance complètement nouveau et imprévisible, même si l'auteur a prédit la crise d'Ukraine de 2014<sup>38</sup>. Dans cette lignée, il compare le système politique poutinien à ceux de la République de Weimar et de l'Italie de Mussolini pour en dégager d'étonnantes similitudes. D'abord, comme l'Allemagne d'entre-deux-guerres, la Russie post-soviétique se retrouve appauvrie, humiliée, dépouillée de ses anciens territoires, désorientée et réduite à un statut secondaire sur le plan international. Au lieu de confronter les racines historiques et les vraies causes de la catastrophe, on passe à l'oubli historique, combiné à la recherche de boucs émissaires<sup>39</sup>. On jette ensuite le blâme sur des « ennemis » internes et externes, ce qui aboutit ordinairement à du racisme et à de la xénophobie, et parallèlement à de la ferveur ultra-nationaliste ainsi qu'à la quête d'une renaissance nationale et de la nostalgie pour un empire perdu. Ça rejoint le travail de Vladimir Tismaneanu dans *Fantasies of Salvation* et de George L. Mosse que nous évoquerons subséquemment. Dans un deuxième temps, il compare Poutine à Mussolini, tout comme Wood dans son article. Il affirme que le règne de Poutine est une mise en scène qui ressemble beaucoup à celle d'un culte de la personnalité, opérant, entre autres, une exaltation de la masculinité machiste à travers la figure de l'archétype du mâle alpha<sup>40</sup>. L'auteur démontre que Poutine a construit une image d'homme viril, puissant et d'homme d'action sportif macho, à la mode du spectacle public de Mussolini<sup>41</sup>.

---

<sup>38</sup> Marcel H. Van Herpen, *Putinism. The Slow Rise of a Radical Right Regime in Russia*, New York, Palgrave Macmillan, 2013, p. 206.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>40</sup> Wood, *op. cit.*, p. 182.

<sup>41</sup> Van Herpen, *op. cit.*, p. 101.

Dans leur article, Oleg Riabov et Tatiana Riabova explorent cette « remasculinisation » de la Russie. La même tendance est observable dans d'autres contextes comme aux États-Unis pendant la présidence de Ronald Reagan ainsi qu'en Russie dans les années 1980 et 1990. En effet, le « discours de genre » (*gender discourse*), par son rôle à créer des frontières sociales et des hiérarchies, est utilisé en politique pour légitimer le pouvoir<sup>42</sup>. Plus précisément, le discours de genre est intrinsèque au nationalisme puisque ce dernier se définit à partir de divers traits, incluant des figures de genre, des symboles et des métaphores<sup>43</sup>. Les auteurs expliquent que c'est le discours de la perestroïka et la période post-soviétique qui ont matérialisé le besoin de remasculiniser le mâle soviétique, démasculinisé pendant l'ère soviétique puisque la structure socioéconomique du système ne lui permettait pas d'être indépendant, responsable de ses actions et de gérer sa vie librement et consciemment<sup>44</sup>. La population russe en général se conforte dans ce modèle et c'est pourquoi les médias sous contrôle d'État produisent de Poutine l'image d'un « vrai homme », un « moujik », terme qui renvoie à la « vraie » masculinité<sup>45</sup>. Le moujik, russe, fort et indépendant, n'aime pas les valeurs libérales ni le politiquement correct. Le président incarne cette masculinité nationale, ce qui, ultimement, s'étend au discours qui légitime son pouvoir. Cela permet également de disqualifier l'« autre » qui ne possède pas ces attributs, que ce soit une personne ou un État. Par exemple, la Russie incarne une image de « force » à travers son leader et ses symboles, notamment l'image d'un ours pour la représenter. Les pays occidentaux ou les pays anciennement dans le Bloc de l'Est sont « féminisés » et par là, discrédités. « Le discours hégémonique du nationalisme russe dépeint l'Europe comme une civilisation

---

<sup>42</sup> Oleg Riabov et Tatiana Riabova, « The Remasculinization of Russia? Gender, Nationalism, and the Legitimation of Power Under Vladimir Putin », *Problems of Post-Communism*, vol. 61, no. 2, mars-avril 2014, p. 24.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>44</sup> *Ibid.*

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 26.

dégénérée dont l'exemple le plus criant est la chute de l'ordre traditionnel entre les sexes [...] »<sup>46</sup>

Van Herpen conclut qu'il s'agit d'un système politique hybride totalement nouveau qui ne ressemble ni au modèle soviétique précédant ni à une démocratie de style occidental. Ce régime combine des aspects modernes et pré-modernes comme une répression interne combinée à l'adoption d'une économie capitaliste globale. La définition de « fascisme léger » (*fascism lite*) de Garry Kasparov<sup>47</sup> est intéressante puisque le régime comporte un côté plus doux que le fascisme mussolinien mais aussi un noyau d'ultranationalisme, de militarisme et de néo-impérialisme. Dans leur article *An Autopsy of Managed Democracy*, Ivan Krastev et Stephen Holmes parlent aussi d'un régime « hybride » puisqu'il n'est pas autoritaire dans le sens classique du terme. Par exemple, les frontières sont ouvertes, l'internet est libre et les journalistes ne sont pas systématiquement arrêtés. Le système se maintient d'abord en discréditant toute alternative au règne de Poutine. Mais ce qu'il faut surtout retenir de leur étude, c'est que l'État a un besoin incessant de simuler un genre de statut cohérent de nation russe. Bien plus urgent pour les autorités que le progrès de la démocratie est de fournir un semblant palpable d'unité nationale à un peuple qui croit encore que ses frontières réduites ne sont que temporaires et que la seule expérience collective qu'ils peuvent invoquer avec fierté c'est la victoire soviétique sur le fascisme<sup>48</sup>. Ajoutons ici que Alec Rasizade établit que toute la question russe est articulée par des politiciens revanchistes voulant la révision des frontières<sup>49</sup>.

---

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>47</sup> Van Herpen, *op. cit.*, p. 203.

<sup>48</sup> Ivan Krastev et Stephen Holmes, « An Autopsy of Managed Democracy », *Journal of Democracy*, vol. 23, no. 3, juillet 2012, p. 33-45.

<sup>49</sup> Alec Rasizade, « Putin's Place in Russian History », *International Politics*, no. 45, 2008, p. 542.

Dans la lignée des auteurs qui s'opposent avec ferveur au président russe, tournons-nous finalement vers le controversé politologue Zbigniew Brzezinski. Selon lui, un système démocratique en Russie serait une menace pour la fortune de Vladimir Poutine et pour ses *siloviki*, aussi puissants que le leader lui-même<sup>50</sup>. Vu qu'ils sont corrompus, le chef d'État et l'élite sont constamment en état d'autodéfense, d'où l'inclinaison opportuniste à s'appuyer sur une xénophobie nationaliste pour mobiliser le support public pour ceux à la tête de l'État et pour détourner l'attention des privilèges fondés sur le pouvoir. L'auteur dresse un portrait assez sombre du système en place, le comparant avec le fascisme de son style flamboyant et de son contenu idéologique stérile. Afin de conserver le statu quo et ses prérogatives personnelles, l'élite rejette le pluralisme politique ainsi que le modèle de l'économie de marché libre qui pourrait miner la source de ses privilèges issus du corporatisme d'État. Dans la même veine, le programme politique, misant sur le court-terme, ne reflète aucune vision cohérente du futur de l'État russe, de son économie ou de sa société. Dans l'impossibilité de s'appuyer sur une doctrine plus large et élaborée, Poutine se concentre sur la fierté nationale, le pouvoir, le statut de superpuissance mondiale et le progrès économique, sans oublier la diabolisation des ennemis internes et externes, encore une fois. Pour résumer, l'administration de Poutine veut restaurer le statut mondial de la Russie, redonner du pouvoir aux services secrets et même les exalter, restaurer la force soviétique intimidante de jadis avec une guerre sans merci en Tchétchénie et cultiver une flagornerie oligarchique.

En contraste avec les détracteurs parfois passionnés de la Russie de Poutine, Olga Gille-Belova rapporte l'important débat public qui a eu lieu sous la présidence de Dmitri Medvedev pour savoir vers quel projet de modernisation doit se diriger la Russie. Les alliés du plan de « modernisation libérale » se sont heurtés aux adeptes de la « modernisation autoritaire » de laquelle a découlé un programme de

---

<sup>50</sup> Zbigniew Brzezinski, «Putin's Choice», *The Washington Quarterly*, vol. 31, no. 2, printemps 2008, p. 100.

« modernisation conservatrice ». Même si elle montre qu'à son retour en 2012, Poutine a tranché en faveur du scénario autoritaire, il faut garder à l'esprit que le débat sur la modernisation n'est pas clos<sup>51</sup>.

Rejoignant Brzezinski, Dimitri Trenin formule comment le Kremlin applique plutôt une politique de « modernisation conservatrice » de la Russie qui s'avèrera fatale à long terme. Il s'agit de l'élite qui s'est établie à la tête de l'État dans la dernière décennie et qui tient maintenant à conserver ses privilèges. Elle accorde donc plus d'importance aux outils de propagande qu'aux moyens de développer la croissance du pays. En gros, ce conservatisme dominant cherche à se renforcer en faisant appel à la tradition d'un État fort et unitaire, guidé par un chef fort. Ces leaders conservateurs se sont alliés à l'Église orthodoxe russe qui, elle aussi, prêche des valeurs sociales conservatrices.

Trenin, il faut le souligner, est directeur du Centre Carnegie de Moscou. Sur le plan international, comme les autres auteurs consultés ici, il montre que ces conservateurs perçoivent la Russie comme une grande puissance isolée et engagée dans une perpétuelle rivalité avec l'Ouest qui chercherait à la dominer politiquement et à la contaminer idéologiquement. C'est alors qu'entre en jeu l'expérience de la GGP qui demeure une ressource nationale infinie d'émotion à laquelle ont recours les nationalistes post-impériaux de la Russie pour s'approprier le patriotisme russe<sup>52</sup>. Mise à part la guerre, cultiver la fierté nationale russe passe aussi par l'applaudissement des grandes réalisations de l'ère soviétique telles l'exploration de l'espace ou la révolution culturelle mais également en pointant du doigt les ennemis historiques de la Russie (comme les Polonais, par exemple). L'anti-américanisme est

---

<sup>51</sup> Olga Gille-Belova, « Les débats sur la « modernisation autoritaire » sous la présidence de Dimitri Medvedev », *Revue internationale de politique comparée*, vol. 20, no. 3, 2013, p. 141-142.

<sup>52</sup> Dimitri Trenin, « Russia's Conservative Modernization: A Mission Impossible? », *SAIS Review*, vol. 30, no. 1, hiver-printemps 2010, p. 29.

le pilier central du discours conservateur sur les affaires étrangères. Comme nous le verrons dans un instant, à l'initiative de Poutine, les historiens en charge d'écrire les manuels scolaires ont été encouragés à présenter une histoire russe d'un point de vue plus « positif » puisque son image a été « ternie » par les critiques libéraux dans les années 1980 et 1990. « Tant pour le patrimoine. Les valeurs sont plus difficiles à trouver. »<sup>53</sup> Des valeurs non-matérielles, Trenin retient la loyauté envers un groupe, un clan ou une corporation et envers le patron par-dessus tout. Les principes d'opération des gens au pouvoir se résument aux deux suivants : la loyauté en échange de protection et l'approche de « nous vs. eux ».

Ces deux préceptes du système poutinien reviennent souvent dans les analyses que nous avons recensées. L'historienne et sociologue russe Dina Khapaeva dont nous étudierons l'œuvre en détail plus loin atteste que la loyauté est le concept le plus important pour comprendre la société russe actuelle, une société où même l'État et la police ne nous protègent pas. Elle compare celle-ci à une société « gothique », une société de clans où la loyauté au chef et les contacts régissent tout, sans laisser de place à la discussion, aux compétences ou aux valeurs. Son étude pionnière illustre bien ce mécanisme propre à la société post-soviétique où des groupes d'hommes d'affaires, de politiciens, de bureaucrates, de mafia et de représentants des forces de l'ordre s'associent pour gérer l'État sans réelle cohérence pour d'abord servir leurs propres intérêts.

Puis, cette dualité de « nous vs. eux » est présente sous plusieurs cadres. En traitant du système de parti hégémonique en Russie, Rose, Mishler et Munro reprennent Ethan S. Burger et sa théorie de « *nashism* » (« *nashi* » signifiant « les nôtres »)<sup>54</sup>. Le principe économique et légal russe établi par Poutine est la sélectivité. L'affiliation

---

<sup>53</sup> *Ibid.*

<sup>54</sup> Ethan S. Burger (cité dans) Rose, *et al.*, *op.cit.*, p. 62.

n'a pas d'importance (communiste, libéral, nationaliste, impérial ou autre) ; à la place prévaut cette idéologie où les subventions, crédits, et le pouvoir sont offerts à ceux qui sont les « nôtres ». On redistribue donc les ressources à nous-mêmes<sup>55</sup>. Cette idéologie ne s'applique pas que politiquement. Fiona Hill et Clifford Gaddy montrent que la même dynamique règne sur le plan social où est définie une étrange classification entre « nous », les « poutiniens », et les « autres », ce que les auteurs appellent le « mythe inclusif » de Poutine<sup>56</sup>. En plus, cet attribut va au-delà de la nationalité : « on se fout de ta nationalité, en autant que tu es avec « nous », avec Poutine »<sup>57</sup>. Wood, comme Van Herpen, sous-entend même que sous le poutinisme, si l'un critique la Grande Guerre patriotique alors « il n'est pas des nôtres », ce à quoi Van Herpen ajoute que n'étant pas des « nôtres », l'un devient « fasciste »<sup>58</sup>. D'ailleurs, « *Nashi* » est le nom du défunt très nationaliste mouvement de jeunesse créé par Poutine qui rappelle les organisations d'endoctrinement des jeunes de la période soviétique.

Stephen Blank explique la paranoïa qui règne à ce jour au Kremlin qui perçoit l'expansion de l'OTAN vers l'Est comme une menace de désintégration de la Russie<sup>59</sup>. Il traite également de l'élite militaire (Haut-Commandement et officiers) en Russie qui est persuadée que le pays s'effondrera s'il ne redevient pas une grande puissance impériale<sup>60</sup>. Par rapport à l'élite militaire, tout comme pour les *siloviki*, nous devons souligner que ceux-ci n'ont jamais eu la promotion espérée dans l'ancien

---

<sup>55</sup> Rose, *et al.*, *op. cit.*

<sup>56</sup> Fiona Hill et Clifford G. Gaddy, « Putin and the Uses of History », *The National Interest*, 4 janvier 2012. Récupéré de <http://nationalinterest.org/article/putin-the-uses-history-6276>, p. 30.

<sup>57</sup> Van Herpen, *op. cit.*, p. 140-142.

<sup>58</sup> Wood, *op. cit.*, p. 175 ; Van Herpen, *op. cit.*, p. 140-142.

<sup>59</sup> Blank, *op. cit.*, p. 148.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 150.

régime, ce qui a développé chez eux de la frustration et de la nostalgie<sup>61</sup>. Rejoignant l'analogie de Van Herpen avec l'Allemagne de Weimar, Blank constate une obsession de la vengeance et de la légitimation chez l'armée russe<sup>62</sup>. L'auteur montre bien plus que les ambitions néo-impérialistes de l'élite militaire russe, il soutient que l'attaque à la démocratie en Russie a émergé de la guerre de Tchétchénie. La « victoire » russe en Tchétchénie a donné de la crédibilité au gouvernement de Poutine. Mais surtout, la « menace terroriste » tchéchène justifie la militarisation du pays et l'essor d'un État policier qui opprime les droits et libertés civils ainsi que la centralisation du pouvoir régional afin d'assurer un meilleur contrôle<sup>63</sup>. Blank définit le programme politique du président en douze étapes qui reprennent essentiellement ce qui a été dit plus tôt. Une étape utile à mentionner est celle d'une présence envahissante du FSB (Service fédéral de sécurité de la Fédération de Russie, successeur du KGB) et du milieu du crime organisé russe dans les territoires anciennement soviétiques ou dans la défunte sphère de domination de l'URSS à des fins de contrôle par le Kremlin<sup>64</sup>.

Revenons à Allen C. Lynch mais désormais avec son livre *Vladimir Putin and Russian Statecraft*. Il y résume en gros les assertions auxquelles adhère la majorité des analystes occidentaux dont ceux présentés dans le cadre de cette recherche. En premier lieu, il est difficile de réfuter que Vladimir Poutine a instauré un système hybride en renforçant le rôle de l'État, notamment en centralisant les pouvoirs, qu'il a étouffé toute opposition, a pris le contrôle des médias et que le tout s'est fait grâce au soutien de ses oligarques et à la corruption. Dans les affaires étrangères, il semble

---

<sup>61</sup> Brzezinski, *op. cit.*, p. 98.

<sup>62</sup> Blank, *op. cit.*, p. 148.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 152.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 154.

évident qu'il désire renforcer la place de la Russie sur le plan international. Le vide idéologique créé par la chute de l'Union soviétique et la mort de l'idéologie soviétique a dessiné le besoin d'un nouvel idéal, Poutine s'est tourné vers le patriotisme et le nationalisme pour le combler.

Mais Allen C. Lynch pousse sa réflexion plus loin et traite de la personne de Vladimir Vladimirovich en soi puisque l'organisation de l'État en Russie semble aussi être un règne personnel. Selon l'auteur, son leadership politique est le produit d'une interaction complexe entre la socialisation de Poutine et le contexte post-soviétique. Lynch décèle plusieurs traits de caractère chez Poutine dont la dévotion pour l'État, la fierté nationale, un sens ardent de l'honneur et de la loyauté, la peur du désordre et une discipline de fer au travail<sup>65</sup>. Il confirme les affirmations de Blank qui parle même d'une obsession du chaos chez lui. Blank, comme Lynch, traite de la hantise d'une menace interne et de la peur aiguë que les États-Unis « parviennent » aux frontières de la Russie<sup>66</sup>. Ce penchant émotionnel que Poutine affiche vers l'ordre, la discipline et le contrôle traduit une compréhension abstraite chez lui des préalables à la modernité comme la liberté civile, politique ou économique.

Complétons ce portrait de Vladimir Poutine avec l'article *Putin and the Uses of History*. Les auteurs, Hill et Gaddy, soutiennent que tout effort pour comprendre ce personnage doit commencer avec « l'homme d'histoire ». Le président entretient un profond intérêt pour l'*histoire*. Pour cet avide amateur de livres en la matière, l'interprétation et la réinterprétation de l'histoire sont cruciales. Il valorise le pouvoir de « l'histoire utile » : l'emploi de l'histoire comme outil politique et comme force organisationnelle sociale et politique qui peut modeler les identités de groupe et

---

<sup>65</sup> Allen C. Lynch, *Vladimir Putin and Russian Statecraft*, Washington, Potomac Books, 2011, p. xi.

<sup>66</sup> Blank, *op. cit.*, p. 153 ; Lynch, *op. cit.*, p. 130.

favoriser les coalitions<sup>67</sup>. Poutine réclame aussi sa place dans l'Histoire de la Russie, se positionnant dans la lignée des grands chefs d'État tels Pierre le Grand ou Joseph Staline ; nous y reviendrons plus tard avec Elizabeth A. Wood. Retenons quelques points de cet article très heuristique sur les efforts de Poutine pour fabriquer une histoire qui peut être récupérée dans le présent afin de servir l'idéologie d'État actuelle. D'abord, le président nous inculque qu'en Russie, l'État est au-dessus de l'individu qui, lui, est subordonné à l'État et à ses intérêts<sup>68</sup>. Puis, s'inspirant de personnages historiques russes, il s'approprie leurs politiques qui consistent en une fusion créative d'idées tsaristes et soviétiques. Il insiste, entre autres, sur l'eurasisme et la *narodnost* (*narod* signifie « peuple », *narodnost* renvoie à l'esprit et l'essence de la russité). David Brandenberger, Elena Zubkova et Dina Khapaeva traitent tous de cette volonté d'employer le « passé utilisable » (« *usable past* ») à des fins politiques, ce qui introduit notre deuxième bloc historiographique sur l'enseignement de l'histoire.

### 0.1.2 L'enseignement

[L]'image que nous avons des autres peuples, ou de nous-mêmes, est associée à l'Histoire qu'on nous a racontée quand nous étions enfants. Elle nous marque pour l'existence entière. Sur cette représentation, qui est aussi, pour chacun une découverte du monde, du passé des sociétés, se greffent ensuite des opinions, des idées fugitives ou durables, comme un amour..., alors que demeurent, indélébiles, les traces de nos premières curiosités, de nos premières émotions.<sup>69</sup>

« Contrôler le passé aide à maîtriser le présent, à légitimer dominations et mises en

---

<sup>67</sup> Hill et Gaddy, *op. cit.*, p. 22.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>69</sup> Marc Ferro, *Comment on raconte l'histoire aux enfants* (5<sup>e</sup> éd.), Paris, Éditions Payot, 2004, p. 9.

causes »<sup>70</sup> et « l’histoire qu’on raconte aux enfants, aux adultes, permet à la fois de connaître l’identité d’une société et le statut de celle-ci à travers le temps »<sup>71</sup>. Il est normal que les programmes d’enseignement de l’histoire reflètent la stratégie de socialisation d’un gouvernement. C’est-à-dire que l’orientation dans le processus de constitution des repères identitaires chez l’enfant est au cœur des finalités éducatives de cette discipline. Ce trait est encore plus valide lorsqu’il s’agit d’un régime plus autoritaire ; l’enseignement devient l’outil de choix de la « politique publique de l’histoire ». Ce concept renvoie non sans difficulté sémantique à celui des *History politics*, *politics of memory* ou encore à la *Geschichtspolitik*. En somme, il s’agit de l’implication de la sphère politique dans la construction de la mémoire collective qui, elle, peut facilement diverger de la vérité historique. Ça peut se manifester par la manipulation de l’histoire à des fins politiques et à dessein d’attirer du soutien pour un régime politique. Nombreux sont ceux qui affirment que l’instrumentalisation de l’histoire est l’un des piliers principaux de la politique de Vladimir Poutine<sup>72</sup>.

La fonction identitaire de l’enseignement n’est pas propre au cas russe, bien évidemment. Les pays développés ont, en général, élaboré des programmes où l’enseignement de l’histoire se fait dans une perspective de formation à la citoyenneté démocratique<sup>73</sup>. Avant les années 1980, l’enseignement de l’histoire était lié à celui de la géographie et visait plutôt un développement identitaire largement national et patriotique à travers une vision du monde ethnocentrique<sup>74</sup>. Désormais, les programmes d’enseignement de l’histoire dans l’Union européenne et en Amérique

---

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 9-11

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>72</sup> Hill et Gaddy, *op. cit.*, p. 23.

<sup>73</sup> Jean-Noël Demol, *Histoire et citoyenneté en formation*, Paris, L’Harmattan, 2001, p. 15 ; François Audigier, *L’éducation à la citoyenneté : synthèse et mise en débat*, Paris, Institut national de recherche pédagogique, 1999, p. 41.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 21.

du Nord cherchent davantage la formation d'une identité civique, de conscience sociale et citoyenneté, où l'étudiant est encouragé à la réflexion, à affiner son sens critique ainsi qu'à développer son objectivité<sup>75</sup>.

[O]n comprendra ici que l'histoire scolaire, vecteur important d'identité, a des attendus éthiques au sens où elle fait partie d'un programme de formation dont l'idéal identitaire s'inscrit aux notions de liberté, d'égalité, d'altérité et de démocratie. Mais l'histoire nationale, comme discipline à potentiel hautement mémoriel et politique, reste à charge de nombreuses représentations individuelles et collectives.<sup>76</sup>

Même s'il est en réévaluation constante, le protocole d'enseignement de l'histoire dominant en Occident, ayant dépassé la notion d'identité nationale, encourage la construction d'une identité civique plurielle où *tous* les citoyens sont « conscients de leurs droits et de leurs obligations, capables de débattre des questions qui les intéressent en commun et de choisir ceux qui, en leur nom, gouvernent et administrent »<sup>77</sup>.

Il semblerait, toutefois, que le programme d'instruction russe ait pris un chemin différent qui ressemble davantage à celui du nationalisme et du patriotisme ou plutôt qu'il n'ait pas encore dépassé ce cadre. Un objet d'étude encore jeune, ses principales analyses ont été recueillies ici. Commençons par faire une mise en contexte de l'enseignement de l'histoire en Russie pour ensuite jeter un regard plus général sur la question et finalement se concentrer sur le débat entourant le « phénomène Filippov ».

L'histoire (officielle) en Russie pendant les années 1920 a été principalement vue comme une histoire de lutte des classes qui a plus tard été réécrite dans le *roman*

---

<sup>75</sup> Provost, *op. cit.*, p. 7.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>77</sup> Audigier, *op. cit.*, p. 6.

*national* staliniste avec son culte d'autoritarisme prémoderne et de mythe patriotique de la guerre<sup>78</sup>. Nikita Khrouchtchev a ensuite miné le stalinisme comme idéologie en condamnant les crimes de Staline et il est retourné vers les idéaux de Lénine, invalidant ainsi, par le rejet de son vainqueur, le mythe de la GGP<sup>79</sup>. Brejnev, à son tour, a procédé à la réhabilitation de Staline. Ce qu'il faut savoir ici, c'est qu'un changement significatif dans la ligne officielle depuis 1930 n'est arrivé qu'avec les réformes de la perestroïka et de la *glasnost*, sous Mikhaïl Gorbatchev. Ce dernier a demandé aux historiens de boucher les « trous » de l'histoire soviétique<sup>80</sup>. Alors que certains se sont maintenus dans la lignée des récits orthodoxes, d'autres historiens ont contribué à la prolifération de publications sur des thèmes autrefois tabous<sup>81</sup>. Puis, la chute de l'Union soviétique en décembre 1991 a mis une fin définitive à toute emprise qui restait de la ligne du Parti sur l'écriture de l'histoire<sup>82</sup>. Les enseignants d'histoire étaient libres de choisir le manuel à utiliser en classe<sup>83</sup>. La vision la plus couramment proposée aux écoliers reflétait le rejet de l'ancien système et un engouement pour le modèle libéral occidental qui semblait être le seul système politique, social et économique viable<sup>84</sup>. Les libéraux, les réformateurs et les penseurs russes modérés étaient présentés aux étudiants comme des exemples<sup>85</sup>. Cette

---

<sup>78</sup> Nikolay Koposov (cité dans) Sergey Toymentsev, « Russia's Historical Memory: Strict-Security or Hybrid? », *Ab Imperio*, 2/2013, p. 337.

<sup>79</sup> Nina Tumarkin, « The Great Patriotic War as myth and memory », *op.cit.*, p. 597-598.

<sup>80</sup> Teddy J. Uldricks, « War, Politics and Memory. Russian Historians Reevaluate the Origins of World War II », *History and Memory*, vol. 21, no. 2, automne-hiver 2009, p. 64.

<sup>81</sup> *Ibid.*

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>83</sup> Korine Amacher, « Les manuels d'histoire dans la Russie postsoviétique : visions multiples et nouvelles tendances », *Le cartable de Clio. Revue suisse sur les didactiques de l'histoire*, no. 9, 2009, p. 117.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 118.

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 119.

libéralisation effervescente palpable dans la société russe s'est ensuite heurtée à une lourde crise sociale et économique vers le milieu des années 1990. La période de transition s'est avérée difficile pour les Russes qui devaient désormais subir l'instabilité politique, la hausse des prix, des salaires faibles, la dévaluation de la monnaie, la perte des avantages sociaux, la perte du statut de superpuissance du pays et d'autres problèmes connexes. « Les valeurs occidentales, libéralisme et démocratie, sur lesquelles Eltsine a fondé sa légitimité, ne font plus recette. »<sup>86</sup> Des parties de la population, désemparées et apathiques, ont commencé à afficher une nostalgie vers le passé soviétique et un rejet de l'Occident. Selon Korine Amacher, la période soviétique a donc été subrepticement réintégrée dans la mémoire historique, d'abord avec Brejnev qui incarne le paternalisme et l'ordre, ainsi qu'à travers une réévaluation positive de Staline<sup>87</sup>. Vladimir Poutine va alors proposer de rétablir l'ordre et l'image d'un pays victorieux<sup>88</sup>. À partir de l'an 2000, une fois que Poutine est au pouvoir, la vision du passé dans les manuels historiques va changer radicalement. Les révolutionnaires, l'intelligentsia pro-occidentale et l'Occident sont diabolisés à nouveau et on se tourne vers la religion, les valeurs familiales, le courage militaire et les travailleurs infatigables<sup>89</sup>. Un indice tangible de l'opération de ce glissement est l'exclusion du manuel de Doloutski, symbolique des années 1990, jugé trop libéral et excessivement critique de Staline<sup>90</sup>. « Quant à l'enseignement d'histoire qui ne sait quel manuel choisir, il n'est plus, désormais, livré à lui-même. S'il se rend sur le site du Ministère de l'Éducation, il y trouvera la conception des

---

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 120.

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 121.

<sup>88</sup> *Ibid.*

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 122.

<sup>90</sup> Ekaterina Levintova, « Past imperfect: The construction of history in the school curriculum and mass media in post-communist Russia and Ukraine », *Communist and Post-Communist Studies*, no. 43, 2010, p. 126.

manuels de Filippov et de Danilov [...] »<sup>91</sup>

Dans la Russie des années 1990 s'opère donc une réévaluation du passé soviétique, mettant la lumière, notamment, sur les crimes d'État et les aspects moins glorieux de la GGP. Au même moment, les États anciennement membres de l'Union soviétique ou de sa sphère d'influence revisitent leur passé et condamnent l'agression soviétique, ce qui est perçu en Russie comme une attaque à la dignité nationale<sup>92</sup>. C'est dans ce contexte qu'une « politique de la mémoire » prend forme en 2005 où Vladimir Poutine s'attaque aux « falsificateurs du passé » et demande à ce que les manuels scolaires soient plus « objectifs »<sup>93</sup>. Ainsi se développe en Russie une campagne de lois mémorielles qui veut lutter contre ce « révisionnisme historique »<sup>94</sup> et une commission contre la « falsification de l'histoire » est mise sur pied<sup>95</sup>, ce qui a provoqué un débat public avec des experts qui s'opposent à cette « définition de la vérité historique »<sup>96</sup>. Après de longues délibérations sur la position à adopter dans ce contexte, Poutine, précipité par la crise ukrainienne, signe une loi mémorielle le 5 mai 2014. Celle-ci criminalise, entre autres, « l'empiétement sur la mémoire historique [...] de la Seconde Guerre mondiale »<sup>97</sup> et protège ouvertement la mémoire de l'État stalinien et criminalise les « fausses informations dénigrant le système social et

---

<sup>91</sup> Amacher, *op. cit.*, p. 127.

<sup>92</sup> Nikolay Kuposov, « Le débat russe sur les lois mémorielles », *Le Débat*, vol. 1, no. 158, 2010, p. 51.

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 55. La commission sera abrogée en 2012.

<sup>96</sup> *Ibid.*, p. 55-56.

<sup>97</sup> Nikolay Kuposov, « Une loi pour faire la guerre : la Russie et sa mémoire », *Le Débat*, vol. 4, no. 108, 2014, p. 103.

politique de l'URSS »<sup>98</sup>.

Annie Tchernychev revisite l'histoire de l'enseignement en Russie à travers ce parcours avec comme point de départ qu'il serait « simpliste de penser qu'il suffit de renoncer au communisme pour voir immédiatement les mentalités changer »<sup>99</sup>. Rappelons qu'à l'ère soviétique, le discours historique officiel à travers le programme d'enseignement et les manuels étaient soumis à la ligne idéologique du Parti et servait de propagande autant que d'instruction. L'auteure montre en premier lieu qu'il y a peu de changement à travers les réformes de l'enseignement dans l'Union soviétique jusqu'à la perestroïka où Gorbatchev demande aux enseignants de viser une instruction « humaniste » adaptée aux besoins individuels des écoliers et qui permet un débat entre plusieurs points de vue. D'une part, la « vision unique » se consomme et de l'autre, la *glasnost* fait en sorte que la littérature autrefois interdite est maintenant accessible<sup>100</sup>. Ces transformations se poursuivent après la chute de l'URSS où la Loi sur l'enseignement de 1992 a comme principe :

Le caractère humaniste de l'enseignement, la priorité aux valeurs communes de l'humanité, à la vie et la santé de l'homme, au libre développement de la personnalité. L'éducation à la citoyenneté, au travail, au respect des droits et libertés de l'homme [...] la liberté et le pluralisme.<sup>101</sup>

Cette période connaît une prolifération de manuels scolaires allant de pair avec la libération de l'histoire qui, entre autres, annihile les vieux mythes soviétiques en invalidant le récit historique soviétique. Simultanément, les professeurs sont libres d'enseigner une matière qui n'est plus dictée par la ligne d'un État autoritaire. Mais Tchernychev remarque que dans leur forme, les programmes éducatifs officiels ont

---

<sup>98</sup> *Ibid.*, p. 112.

<sup>99</sup> Annie Tchernychev, *L'enseignement de l'histoire en Russie*, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 13.

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 46.

très peu changé depuis la chute de l'URSS. D'abord, elle observe que le découpage de la matière au programme établi en 1959 est toujours en vigueur en 2005<sup>102</sup>. En revoyant l'enseignement en Russie depuis 1920 à aujourd'hui, elle établit qu'il n'y a jamais eu de réelle rupture « mais plus exactement des passerelles entre les époques tsariste, soviétique et post-soviétique »<sup>103</sup>. Conjointement, elle décrit comment les professeurs sont toujours prisonniers des cadres d'enseignement soviétiques<sup>104</sup>. La plus grande transformation, selon l'auteure, est la fin de l'uniformité<sup>105</sup>. Cette dernière a laissé place à un flou total dans un système d'éducation désorienté<sup>106</sup> et des enseignants en perte de repères<sup>107</sup>. C'est ce qui pousse Poutine, à son arrivée en 2000, à tenter de reconsolider le programme d'enseignement, notamment en recyclant des aspects du programme éducatif soviétique. Parallèlement, l'auteure dévoile de grandes similitudes entre les manuels d'histoire post-soviétiques et ceux de la période précédente affirmant qu'il ne suffit pas de les réviser mais qu'il faut les repenser entièrement<sup>108</sup>.

Soulignons ici que Tchernychev, traitant du « retour » vers le récit soviétique à la fin des années 1990, donne l'exemple d'un autre manuel de Danilov, l'auteur principal du manuel à l'étude dans cette recherche, qui, en 1997, parlait des « Nazis » pour ensuite remplacer ceux-ci par les « fascistes » dans son édition 2001, selon la formule

---

<sup>102</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 60.

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 48-49.

<sup>106</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>107</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 76.

soviétique<sup>109</sup>. Ce même manuel traite du totalitarisme en 1997 pour ensuite retirer le thème en 2001<sup>110</sup>, ce qui révèle une tendance à retourner vers le récit soviétique où ce sujet était controversé.

Nous avons donc établi qu'un regain d'intérêt populaire pour les mythes soviétiques, la nécessité de réaffirmer la gloire du passé national et le besoin de réorganiser l'enseignement de l'histoire sont des facteurs qui ont mené à l'ingérence d'État dans l'enseignement de l'histoire.

\* \* \*

Le Centre Carnegie de Moscou a produit un ouvrage collectif d'une grande pertinence sur la question des *history politics* en Russie, en Estonie et en Ukraine post-soviétiques. Il révèle que le récit historique officiel en Russie actuellement, comme dans d'autres États post-soviétiques, est très « simple » et qu'il n'est presque pas question, autant dans les médias que dans le discours du gouvernement, de l'histoire précédant la Deuxième Guerre mondiale ni de la période qui vient immédiatement après celle-ci. Selon les collaborateurs, trois points sont priorisés : l'abjecte inhumanité de l'ennemi, l'héroïsme des soldats, surtout dans des combats-clé tels le Siège de Leningrad et les batailles de Moscou ou de Stalingrad, puis en dernier lieu, Staline comme étant un *generalissimo*. Pour les auteurs, la simplicité de cette construction révèle en fait une complexité interne qui est reflétée non par ce que le récit inclut mais par ce qui en est exclu<sup>111</sup>. Ainsi, il n'est presque pas question de la Shoah dans la condamnation des crimes nazis, le rôle des Alliés est minimisé et les

---

<sup>109</sup> *Ibid.*, p. 185-186. Le récit soviétique officiel employait toujours le terme « fascisme » et jamais « nazisme » puisque, vraisemblablement, « national-socialisme » pourrait compromettre le « socialisme » vu qu'il en contient le mot. Le terme « nazisme » est revenu dans les années 1990 pour être à nouveau remplacé par « fascisme » dans les années 2000.

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 195.

<sup>111</sup> Samuel A. Greene, dir., « Engaging History. The Problems & Politics of Memory in Russia and the Post-Socialist Space », *Carnegie Moscow Center Working Papers*, no. 2, 2010, p. 6.

crimes de Staline ne sont pas questionnés. Ce qui semble être, à première vue, une tentative de construire un récit biaisé dominant à travers les médias d'État ou les programmes scolaires reflète en fait le désir du gouvernement d'éviter la dissidence normative chez la population. C'est-à-dire qu'en n'évaluant pas la moralité des aspects de la guerre ou les crimes qui y ont été commis, le discours se détourne de toute réflexion et présente les faits comme étant le simple triomphe du bien contre le mal, sans avoir à questionner sa nature. Cette « mémoire absente »<sup>112</sup> contribue à instaurer le statu quo chez la population russe actuelle.

Il existe des organismes indépendants qui tentent de produire une histoire engagée qui fait la promotion de la société civile. Les médias, presque entièrement sous contrôle d'État, enrayerent toutefois, même si pas entièrement, les initiatives de ces « activistes de l'histoire », les empêchant de transmettre leur message. De plus, selon l'auteur, il faut être privilégié pour avoir accès aux archives et les archivistes ministériels peuvent sélectionner les documents à fournir ou même juste rassembler des extraits<sup>113</sup>. Ce qui est plus troublant selon les participants à cette œuvre, c'est que ces efforts pour « libérer » l'histoire ont eu peu de répercussions auprès du public<sup>114</sup>.

Dans sa thèse de doctorat, Lauren Van Metre fait une étude comparative entre le programme d'enseignement de Moscou et ceux d'autres régions de la Fédération de Russie en analysant les récits historiques mais aussi le rôle des institutions. Elle parvient à plusieurs conclusions. La pierre angulaire de son travail est qu'il existe une remarquable continuité institutionnelle dans l'écriture de l'histoire et la production de manuels d'histoire entre la période soviétique et la période de Poutine à la tête de l'État, dont une longue tradition d'écriture de l'histoire dominée par l'État, ce qui

---

<sup>112</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>113</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 11.

n'attribue pas le récit historique à la sauce soviétique entièrement au président russe. L'auteure s'interroge sur la façon dont des systèmes culturels de représentation ou de signification (*cultural systems of meaning*) d'une époque historique peuvent être réappropriés et modifiés dans une autre<sup>115</sup>. Ce qui est intéressant ici, c'est qu'elle montre comment les manuels d'histoire fournissent aux étudiants des catégories culturelles, des symboles et des mythes pour décrire les qualités d'une nation et les catégories de citoyenneté (civique, ethnique, etc.). Ces volumes définissent aussi comment les groupes sociaux seront inclus dans le système politique, comment ces groupes doivent interagir entre eux et quelles sont les caractéristiques de citoyenneté préférables chez l'individu. Une grande partie de son travail concerne le conflit entre les manuels d'histoire de la Russie Moscou-centristes et ceux des régions qui, ayant leur propre histoire, veulent s'affranchir de ce discours axé sur la capitale. Pour elle, les vieux récits soviétiques sont recyclés afin d'atteindre une pertinence et une résonance culturelle dans la société actuelle. Le système politique, le gouvernement et la population changent mais l'histoire est restée partiellement prisonnière des vieilles institutions qui en sont demeurées en charge depuis l'ère soviétique. Vladimir Poutine n'a pas initié ce phénomène mais il tente de reconsolider et rétablir les prérogatives que détenaient ces institutions sur la production historique<sup>116</sup>. Ainsi, par l'entremise de celles-ci, l'approbation, la publication et la distribution des manuels scolaires deviennent des étapes désormais directement subordonnées aux directives du Kremlin et leur contenu doit être loyal à l'idéologie de l'État, et non plus le produit d'une recherche académique<sup>117</sup>. Le processus d'approbation des manuels initié par l'administration Eltsine qui veillait à assurer un discours historique pluriel en accord avec les principes de recherche scientifique et affranchi de l'emprise du

---

<sup>115</sup> Lauren Van Metre, *The Struggle for Russia's Past: Competing Regional History Institutions and Narratives*, Thèse de Ph.D (philosophie), Johns Hopkins University, 2008, p. 10-11.

<sup>116</sup> *Ibid.*, p. 162.

<sup>117</sup> *Ibid.*, p. 174-183.

gouvernement a donc été aboli. Le deuxième rôle de ces institutions est de « copier » directement des méthodes et programmes soviétiques afin de, entre autres, stimuler le patriotisme en faisant l'éloge du militaire. En examinant les manuels scolaires actuels en Russie, Van Metre fait ressortir des éléments tels une histoire mondiale centrée essentiellement sur la Russie, un rejet de tout ce qui est étranger ou non-russe et une présentation de la Russie comme étant un grand État ayant développé des traits civilisationnels et des valeurs qui lui sont propres, comme si le pays est détaché du reste du monde et de l'histoire<sup>118</sup>, couronnant ainsi les observations des historiens présentés dans ce chapitre.

Tout d'abord, tel qu'avancé plus tôt, les auteurs traités ici s'entendent que l'État poutinien est à la recherche d'un « passé utilisable » (« *usable past* »)<sup>119</sup>. Tout comme David Brandenberger, Dina Khapaeva soutient que l'administration Poutine affiche une volonté de « normaliser » le passé soviétique afin de fournir un « passé utilisable », nous entendons par là le récit d'un passé qui est modifié ou sélectionné afin qu'il soit facilement utilisable à des fins politiques<sup>120</sup>. Le peu d'études qui traitent de la question se concentrent essentiellement sur le « phénomène Filippov ». Ceci renvoie au « Guide Filippov », un guide d'instructions pour enseignants de la matière à soutenir dans le programme d'histoire au niveau secondaire, accompagné de deux manuels d'histoire de la Russie pour les étudiants de onzième année, l'équivalent de la dernière année du secondaire au Québec. Comme nous le verrons plus loin, ce projet initié en 2006 et toujours en vigueur demeure controversé pour deux raisons.

---

<sup>118</sup> *Ibid.*, p. 180-183.

<sup>119</sup> Dina Khapaeva, « Historical Memory in Post-Soviet Gothic Society », *Social Research: An International Quarterly*, vol. 76, no. 1, printemps 2009, p. 361 ; David Brandenberger, « A New Short Course?: A.V. Filippov and the Russian State's Search for a "Usable Past" », *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History*, vol. 10, no. 4, automne 2009 (nouvelles séries), pp. 825-833 ; Zubkova, *op.cit.*

<sup>120</sup> Khapaeva, *op. cit.* ; Brandenberger, *op. cit.*

Brandenberger, le premier, montre que dès sont arrivée au pouvoir, Vladimir Poutine a cherché une nouvelle perspective historique qu'il a liée à l'impératif d'un idéal national pour unifier un système politique mal en point<sup>121</sup>. Les analystes présentés ici s'entendent de façon unanime sur le fait qu'il existe, depuis l'année 2000, une ligne officielle d'écriture de l'histoire en Russie<sup>122</sup>. Ils s'accordent aussi sur le fait que ce discours officiel est imposé par le haut. Brandenberger parle même d'une campagne idéologique d'endoctrinement qui agit à travers les écoles et dans la société russe en général<sup>123</sup>. « [L]e projet de Filippov veut faciliter une absorption facile et rapide de l'histoire officielle, en réduisant la possibilité de réflexion et de doute au minimum. »<sup>124</sup> Elena Zubkova montre qu'une nouvelle « ligne générale » cherche à réhabiliter le stalinisme, son inclination anti-Occident ainsi qu'une apologie du régime actuel en Russie<sup>125</sup>. Pour Brandenberger, cette « ligne officielle » sur le passé de la Russie est pervertie puisqu'elle procède d'une sélection de ce qui est traité où certains aspects moins positifs sont occultés<sup>126</sup>. Dans son article un peu plus clément envers le Guide Filippov, Vladimir Solonari parle également de faits historiques majeurs partiellement ou entièrement éclipsés par l'auteur<sup>127</sup>. Ce dernier dénonce la critique excessive envers le manuel vu que celui-ci se veut tout de même libéral, objectif et de qualité scientifique. Zubkova l'attaque en disant qu'il s'agit là d'un code uniquement destiné à lui permettre de franchir le filtre du libéralisme afin de ne pas être taxé de rétrograde ou de néo-staliniste. Pour elle, il faut regarder

---

<sup>121</sup> Brandenberger, *op. cit.* p. 829.

<sup>122</sup> *Ibid.*, p. 826, 832 ; Zubkova, *op. cit.*, p. 866.

<sup>123</sup> Brandenberger, *op. cit.*, p. 828.

<sup>124</sup> Zubkova, *op. cit.*, p. 862.

<sup>125</sup> *Ibid.*

<sup>126</sup> Brandenberger, *op. cit.*, p. 827.

<sup>127</sup> Vladimir Solonari, « Normalizing Russia, Legitimizing Putin », *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History*, vol. 10, no. 4, automne 2009, p. 841.

l'interprétation des faits au lieu de comment ils sont présentés. Par exemple, elle y voit la construction d'un fondement rationnel des violences et répressions staliniennes afin de montrer ces actes comme étant *logiques*<sup>128</sup>. Le document mentionne les politiques brutales de Staline mais ne questionne pas leur moralité ni les méthodes employées, appuyant la position de Van Metre. Les actes de Staline sont interprétés comme étant rationnels et le manuel ignore tout moyen alternatif de régler les problèmes<sup>129</sup>.

Un grand nombre d'analystes perçoit une normalisation du passé soviétique et une réhabilitation de Staline dans la Russie de Poutine<sup>130</sup>. Il faut souligner que, même si le discours antistalinien a été marginalisé, il n'a pas été banni. Les enseignants sont ultimement libres de choisir quel manuel ils veulent employer, en autant qu'il soit approuvé<sup>131</sup>. Dans cette veine, la littérature qui se montre élogieuse envers Staline côtoie celle des chercheurs académiques russes et occidentaux, même si dans les librairies, les livres pro-Staline sont placés de manière à voir leur plat de devant alors que les deuxièmes n'ont que leur dos visible<sup>132</sup>.

Brandenberger soutient que les thèmes sont relatés dans des conditions partisans et que les développements internationaux sont interprétés de manière hautement idiosyncrasique<sup>133</sup>, ce que Solonari confirme en montrant que la perspective du récit est construite uniquement en fonction des intérêts nationaux de la Russie<sup>134</sup>. Pour

---

<sup>128</sup> Zubkova, *op. cit.*, p. 862.

<sup>129</sup> *Ibid.*, p. 845.

<sup>130</sup> Khapaeva, *op. cit.*, p. 361, Zubkova, *op. cit.*, p. 862.

<sup>131</sup> Lipman, *op. cit.*, p. 21.

<sup>132</sup> *Ibid.*

<sup>133</sup> Brandenberger, *op. cit.*, p. 826-827.

Boris Mironov, par contre, le style narratif est pluraliste et ouvert à la discussion et les auteurs laissent libre cours à l'interprétation en encourageant la discussion<sup>135</sup>. Zubkova ajoute que cette nouvelle histoire ne laisse aucune place à la critique ou au débat et ignore toute historiographie alternative<sup>136</sup>.

Allant jusqu'à comparer le nouveau manuel d'histoire en Russie au « Cours abrégé » de Staline<sup>137</sup>, Brandenberger, Khapaeva, Zubkova et leurs collègues soutiennent que les ouvrages récents d'enseignement en Russie font un retour vers le récit historique soviétique. Il faut bien sûr nuancer vu qu'il n'existe pas de « récit historique soviétique » comme tel étant donné ses variations et révisions à travers le temps mais plutôt des caractéristiques communes.

Brandenberger illustre ce retour à travers sa comparaison du Guide Filippov avec le livre de Staline. Des deux manuels, il fait ressortir la célébration d'un pouvoir exécutif personnifié en tant que *dramatis persona* assurant le rôle principal dans une histoire essentiellement institutionnelle, différent du culte de la personnalité tridimensionnel et semi-divin conventionnel<sup>138</sup>. Il décèle aussi, dans les deux manuels, une emphase sur la menace d'ennemis externes comme internes<sup>139</sup>. Solonari renchérit cette affirmation en montrant que l'imagination historique en Russie est

---

<sup>134</sup> Solonari, *op. cit.*, p. 842.

<sup>135</sup> Boris N. Mironov, « The Fruits of a Bourgeois Education », *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History*, vol. 10, no. 4, automne 2009 (nouvelles séries), p. 851.

<sup>136</sup> Zubkova, *op. cit.*, p. 866.

<sup>137</sup> *L'Histoire du Parti communiste bolchevik de l'URSS*, communément appelé le « Cours abrégé » (*Kratkij kurs*), est un ouvrage de propagande qui a été rédigé par un collectif sous la direction de Joseph Staline en 1938. Ce livre d'« histoire » est considéré comme ayant été un des plus importants vecteurs de l'idéologie du stalinisme.

<sup>138</sup> Brandenberger, *op. cit.*, p. 832.

<sup>139</sup> *Ibid.*

prisonnière d'une lutte permanente contre une entité appelée l'« Ouest »<sup>140</sup>. Assez typique du « passé utilisable » et de l'historiographie soviétique, l'auteur remarque une insertion anachronique antidatée de problèmes contemporains dans le récit historique<sup>141</sup>. Pour Mironov, qui défend Filippov, il s'agit de rendre l'histoire « vivante » en soulignant les priorités stratégiques du gouvernement actuel<sup>142</sup>. Mais il soutient que le livre présente les grandes réalisations du passé soviétique sans idéaliser ou exprimer de la nostalgie pour le passé soviétique<sup>143</sup>.

Brandenberger déclare que Filippov fait l'éloge de Staline en justifiant ses répressions par les résultats de ses grandes réalisations<sup>144</sup>. Solonari, comme ses pairs, confirme en disant que le manuel scolaire présente la limitation des libertés civiles comme nécessaire au développement de l'État sans nécessairement porter de discussion sur les répressions<sup>145</sup>. Brandenberger ajoute que le rôle des leaders politiques dans les ouvrages de Filippov est évalué en fonction de leur succès dans la défense des intérêts de l'État comme à combattre les forces internes et externes qui cherchent à ébranler la souveraineté russe, y limiter le rôle du pouvoir exécutif et promouvoir la décentralisation politique. Dévier de ce principe en faveur de modèles de gouvernance plus libéraux ne mènerait qu'à la souffrance, la frustration et la tragédie<sup>146</sup>.

---

<sup>140</sup> Solonari, *op. cit.*, p. 845.

<sup>141</sup> Brandenberger, *op. cit.*

<sup>142</sup> Mironov, *op. cit.*, p. 851.

<sup>143</sup> *Ibid.*, p. 852.

<sup>144</sup> Brandenberger, *op. cit.*, p. 826-827.

<sup>145</sup> Solonari, *op. cit.*, p. 838.

<sup>146</sup> Brandenberger, *op. cit.*, p. 831.

À travers toutes ces critiques du Guide Filippov, il faut tenir compte du fait que l'écriture de l'histoire en Russie est en difficulté, notamment parce qu'elle n'a été que récemment libérée de contraintes idéologiques, ce que Brandenberger et les autres négligent ici. Wladimir Berelowitch montre, par exemple, que les auteurs de manuels scolaires en général se servent de « débris lexicaux d'un langage jadis tout-puissant » qui « [f]aute de vie, [...] ont cessé d'être virulents et les auteurs qui les emploient pèchent plutôt par faiblesse conceptuelle que par conviction idéologique »<sup>147</sup>. Dans le même sens, ces auteurs emploient des stéréotypes de pensée et des clichés, hérités de leur formation pendant la période soviétique, sans vraiment savoir la portée de leur signification, comme les notions de « féodalisme » ou « capitalisme »<sup>148</sup>. Ces historiens voulaient dépasser le schéma socio-économique de la période soviétique et « l'approche « civilisationnelle » devint une sorte de bouée de sauvetage dans cette situation »<sup>149</sup>. Toutefois, celle-ci ne peut être utilisée comme un outil « tout prêt » et donc le schéma traditionnel ne reste productif que s'il est appliqué à l'histoire de l'État et de la nation. Par conséquent, le nationalisme vient remplacer l'idéologie communiste, faute d'alternative et d'outils (et non imposé par le gouvernement) :

Le travestissement ou le déni de la vérité ne s'opère plus aujourd'hui par référence à une vérité idéologiquement supérieure comme au temps de Staline ou de Brejnev, il s'affirme tranquillement, presque triomphalement, au nom d'une nation qui, produisant ses propres valeurs et ses propres critères, n'éprouve nul besoin de se fonder ailleurs qu'en elle-même.<sup>150</sup>

Dans son article, Solonari s'oppose à certains des arguments sévères de Brandenberger mais cela ne l'empêche pas de déclarer l'œuvre de Filippov un livre

---

<sup>147</sup> Wladimir Berelowitch, « Les manuels d'histoire dans la Russie d'aujourd'hui : entre les vérités plurielles et le nouveau mensonge national », *Eurozine*, 27 mars 2003, p. 4. Récupéré de <http://www.eurozine.com/articles/2003-03-27-berelowitch-fr.html>

<sup>148</sup> *Ibid.*

<sup>149</sup> *Ibid.*

<sup>150</sup> *Ibid.*, p. 5.

de politique historique (sic) *par excellence* (en italique dans le texte)<sup>151</sup>. Selon lui, Filippov fait l'éloge du concept de « démocratie souveraine » et se montre obséquieux sans vergogne envers Poutine. D'après le manuel et le guide d'enseignants, le président russe est l'instigateur de l'équilibre entre la consolidation de l'État et le maintien des libertés civiles, de la stabilité politique et de la restauration de la gouvernabilité, en plus d'avoir mis fin à la menace de désintégration qui planait sur la Russie dans les années 1990<sup>152</sup>. Dans son article, Mironov s'oppose aux auteurs susmentionnés et défend le texte de Filippov selon l'argument que l'auteur se montre critique envers l'administration Poutine à la fin du récit, sans toutefois élaborer son point de vue<sup>153</sup>. Même Mironov ne peut réfuter, malgré lui, que l'objectivité du texte de Filippov est discutable<sup>154</sup>.

À partir de là, il est permis de supposer que la manipulation ou l'instrumentalisation du récit historique ne suffisent pas pour imprégner les cœurs et les âmes des Russes d'une idéologie. Il faut un récit cohérent allant au-delà des simples représentations qui puisse rejoindre l'affect. Ainsi vient le mythe, intrinsèque au culte.

### 0.1.3 Le mythe

« Comme les individus, les nations se nourrissent de mythes »<sup>155</sup> et il est largement admis que toute idéologie nationale se sustente d'un mythe fondateur, comme, par

---

<sup>151</sup> Solonari, *op. cit.*, p. 838.

<sup>152</sup> *Ibid.*, p. 839.

<sup>153</sup> Mironov, *op. cit.*, p. 854-856.

<sup>154</sup> *Ibid.*, p. 855.

<sup>155</sup> Nina Tumarkin, *The Living and the Dead: The Rise and Fall of the Cult of World War II in Russia*, New York, BasicBooks, 1994, p. 8.

exemple, la révolution pour les États-Unis ou la France. Dans le cas de la Russie actuelle, l'administration de Vladimir Poutine a choisi la GGP puisqu'elle fonctionne exactement comme un mythe se doit de fonctionner en créant un moment qui est simultanément intemporel et enraciné dans le temps, qui implique la souffrance et la rédemption, un traumatisme et le rétablissement qui s'ensuit, la création d'une communauté et un récit aidant à comprendre les défis actuels dans la société<sup>156</sup>. Tel qu'indiqué plus tôt, dans *The Living and the Dead: The Rise And Fall Of The Cult Of World War II In Russia*, Nina Tumarkin analyse la création du mythe de la Seconde Guerre mondiale par les autorités soviétiques avant et après le conflit en transformant un traumatisme national en un exploit héroïque, créant ainsi un culte qui puisse légitimer le système politique en place. Cet ouvrage inédit de 1994 sera au premier plan de notre raisonnement mais d'abord, nous devons nous attarder sur l'étude de George L. Mosse : *Fallen Soldiers: Reshaping the Memory of the World Wars* sur la sanctification de la guerre.

Mosse analyse ce qu'il appelle le « mythe de l'expérience de guerre », une vision romantique de la guerre qui occulte ses horreurs et altère sa souvenance pour, au lieu, la glorifier comme étant un triomphe national, de ce fait la justifiant. Analysant les cas de quelques pays européens mais se concentrant essentiellement sur l'Allemagne, l'auteur retrace les origines du « mythe » aux guerres napoléoniennes pour montrer son apogée lors de la Grande Guerre, moment où le peuple avait besoin de donner une signification plus grande au conflit. Selon lui, la guerre a été tellement terrible qu'il y avait urgence pour la « liturgie politique » de canaliser la mémoire sur un culte de ceux qui sont tombés. Dans le cas de l'Allemagne, le mythe de l'expérience de guerre a permis de transcender l'horreur de la guerre et en même temps soutenir l'utopie que le nationalisme a cherché à projeter comme alternative à la réalité à la fin

---

<sup>156</sup> Wood, *op. cit.*, p. 174

de la Première Guerre mondiale<sup>157</sup>.

Le mythe de l'expérience de guerre agit à travers une sacralisation de la guerre qui se transmet par un discours, des symboles et des rituels religieux. Il faut se souvenir qu'à l'époque, la combinaison de nationalisme et de piété était très présente dans les associations patriotiques. La foi nationale et la foi chrétienne sont identiques dans le mythe de l'expérience de guerre et le conflit devient saint de la part d'une nation sainte. Les morts prennent le statut de martyr ou même de croisé. Il ne s'agit plus que de justifier la mort par les buts de la guerre mais la mort en soi est transcendée, ceux tombés au combat deviennent sacrés comme le Christ. La violence est aseptisée et la mort transfigure le soldat en héros. Le culte de ceux tombés donne des martyrs à la nation qui, dans leur dernier lieu de repos, offrent un lieu de pèlerinage au culte de la nation. Pour Mosse, les monuments sont centraux au mythe de la guerre. Ceux commémorant les soldats tombés à la guerre symbolisent la jeunesse et la masculinité, donnant l'exemple pour les générations futures. En effet, le discours du mythe faisait la promotion de l'idéal moral, esthétique et physique : une jeunesse forte, saine et virile qui peut se régénérer par la guerre à travers un système de valeurs éternelles et immuables et par la répulsion de la société actuelle<sup>158</sup>. Mis à part le culte de la jeunesse et le discours religieux, le mythe s'est également approprié la nature, un autre élément qui a le pouvoir d'élever la conscience des femmes et des hommes, dont il va également faire l'éloge avec la mémoire publique de la guerre. De plus, les monuments, comme les objets et d'autres symboles de commémoration, servaient de rappel important de la gloire et du défi de la guerre même en temps de paix<sup>159</sup>.

---

<sup>157</sup> George L. Mosse, *Fallen Soldiers: Reshaping the Memory of World Wars*, New York, Oxford City Press, 1990, p. 106.

<sup>158</sup> *Ibid.*, p. 57-58.

<sup>159</sup> *Ibid.*, p. 35.

Central à la démonstration de Mosse est son concept de « brutalisation » (processus de « rendre brutal ») des sociétés européennes suite à cette sacralisation de la guerre puisque celle-ci est banalisée dans sa commémoration, réduite à quelque chose de normal et futile au lieu d'énorme et effrayant<sup>160</sup>. Le cataclysme de la Seconde Guerre mondiale aurait tué le mythe en Allemagne et en Europe occidentale alors que dans l'Union soviétique, il s'est développé de pleine force de la manière qu'il l'a été en Allemagne après la Grande Guerre<sup>161</sup>. Retenons-en que pour l'auteur, le mythe de l'expérience de guerre, avec son culte du soldat mort, est noué au culte de la nation et celui-ci s'est affaibli depuis la guerre mais si le nationalisme comme religion civique revient encore, alors le mythe le suivra<sup>162</sup>. Or, nous avons vu précédemment que c'est dans la voie nationaliste que la Russie de Poutine semble s'être engagée.

Même si elle ne le mentionne pas explicitement, Nina Tumarkin reprend certains aspects de la théorie de Mosse qu'elle applique au cas de l'Union soviétique. Elle insiste sur la manipulation de la mémoire de la guerre par le régime, occultant les aspects négatifs afin qu'il ne reste que des éléments de gloire, ce que plusieurs appellent l'« amnésie historique »<sup>163</sup> ou l'« amnésie culturelle »<sup>164</sup>. Bien qu'elle montre que le mythe de la GGP est créé par Staline afin de mobiliser la population pendant la guerre, elle explique que le culte issu de ce mythe atteint son paroxysme lors de la période où Léonid Brejnev est à la tête de l'Union soviétique. En effet, une fois la victoire acquise, c'est la reconstruction d'après-guerre qui devient la priorité et

---

<sup>160</sup> *Ibid.*, p. 126.

<sup>161</sup> *Ibid.*, p. 202.

<sup>162</sup> *Ibid.*, p. 224.

<sup>163</sup> Sara Elizabeth Mendelson et Theodore P. Gerber, « Soviet Nostalgia: An Impediment to Russian Democratization », *The Washington Quarterly*, vol. 29, no. 1, hiver 2005-2006, p. 84.

<sup>164</sup> Alexander Etkind, « Post-Soviet Hauntology: Cultural Memory of the Soviet Terror », *Constellations*, vol. 16, no. 1, 2009, p. 187.

donc Staline étouffe le mythe.

Pour Tumarkin, les bases du mythe étaient alors mises en place, prêtes à être reprises. C'est pendant la crise économique, sociale et politique de l'ère de stagnation sous Brejnev que les autorités vont raviver le mythe de la Deuxième Guerre mondiale afin de fournir un idéal unificateur à une société démoralisée et sans repères. Mentionnons que Van Metre établit plusieurs parallèles entre ce mouvement d'idéalisation de la GGP de Brejnev dans l'Union soviétique et celui de Poutine dans l'articulation du système politique de la Fédération de Russie et de ses valeurs<sup>165</sup>. Le Parti communiste et le gouvernement soviétique cherchaient des sources de légitimité qui pourraient mobiliser la loyauté et l'énergie d'une jeunesse de plus en plus mécontente, aliénée et sujette à l'alcoolisme<sup>166</sup>. Tumarkin parle d'une culture d'« anomie » qui remplace celle révolutionnaire ou postrévolutionnaire qui valorisait le sacrifice de soi, la dévotion, la communalité et le respect. Le régime voulait du moins alimenter la peur de l'autorité politique puisque Khrouchtchev avait brisé l'ancien ordre social avec sa politique de déstalinisation. Un désordre sociétal avait alors suivi avec la révélation des crimes de Staline. Le culte de Staline avait dissout le culte de Lénine mais maintenant que celui-ci avait été invalidé, plus rien ne tenait le système en place. Les autorités soviétiques craignaient également que les mouvements sociaux et culturels qui ont lieu à l'Ouest tels le mouvement des droits civils aux États-Unis ou les mouvements étudiants en France n'atteignent l'Union soviétique. Les nouveaux leaders ont donc organisé un vaste programme de démonstrations publiques de loyauté dans le but de développer une réelle dévotion envers le régime, ses valeurs et ses objectifs. Le culte de la Révolution n'étant qu'un souvenir lointain, les autorités se sont tournées vers la Grande Guerre patriotique. Dans sa forme idéalisée, elle est

---

<sup>165</sup> Van Metre, *op. cit.*, p. 371.

<sup>166</sup> Tumarkin, *op. cit.*, p. 130.

tout : violence, drame, martyre, succès et un chic statut mondial<sup>167</sup>. Elle est aussi un réservoir de souffrance nationale dans lequel il est possible de piger sans fin afin de « mobiliser » la loyauté, maintenir l'ordre et arriver à un semblant d'énergie pour contrer l'apathie croissante à travers l'ensemble du pays<sup>168</sup>. Tumarkin ajoute que porter le deuil des millions de morts à la guerre servait de justification au très bas standard de vie en Union soviétique<sup>169</sup>.

L'auteure résume les grandes lignes du récit officiel ainsi : la collectivisation et l'industrialisation forcées ont préparé notre pays pour la guerre et malgré une attaque écrasante par la bête fasciste et ses pratiques de guerre inhumaines, notre pays, malgré les 20 millions de martyrs, sous le leadership du Parti communiste et de Staline, s'est relevé uni, et a chassé l'ennemi de son territoire et de celui de l'Europe de l'Est, sauvant ainsi l'Europe et le monde entier de l'esclavage par les fascistes<sup>170</sup>. Il s'agit là d'un exposé partiel de l'histoire qui ne laisse de place qu'à des événements illustres. Bien évidemment, toute déviation du discours officiel n'était pas tolérée. Tel que Mosse l'a suggéré, les auteurs emploient un langage sentimental et véhiculent leur message à travers des rituels<sup>171</sup>. Sous Brejnev explose la prolifération de monuments, reliques et sanctuaires dédiés à la victoire<sup>172</sup>. Des héros de guerre sont construits de toutes pièces et leur masculinité est promue<sup>173</sup>, sans oublier l'éloge de

---

<sup>167</sup> *Ibid.*, p. 132.

<sup>168</sup> *Ibid.*, p. 133.

<sup>169</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>170</sup> *Ibid.*, p. 134.

<sup>171</sup> *Ibid.*, p. 137.

<sup>172</sup> *Ibid.*, p. 143.

<sup>173</sup> *Ibid.*, p. 145.

l'immortalité de ceux tombés pour la patrie<sup>174</sup>.

Ce culte du soldat-héros, intercalé avec le spectre de l'attaque de l'« ennemi étranger », thème incessamment présent dans ce récit historique standardisé de la Seconde Guerre mondiale, concourt à ce que plusieurs interprètent comme étant une militarisation de la jeunesse<sup>175</sup>. Rappelant la théorie de Mosse, l'exploit immortel de ceux tombés pour le socialisme doit être constamment rappelé afin servir d'inspiration aux générations futures<sup>176</sup>.

Amir Weiner examine les transformations que produit la mémoire de l'expérience de la GGP dans l'articulation d'une nouvelle identité nationale, politique et sociale dans la province de Vinnytsia en Ukraine. Il y perçoit également la création d'un culte de la GGP par une institutionnalisation du mythe de la guerre par les autorités soviétiques<sup>177</sup>. Celles-ci intègrent l'acte de se souvenir de la guerre aux étapes de la vie en société à travers des monuments, des rituels et des cérémonies. Les écoliers comme les personnes âgées, en passant par les nouveaux diplômés ou mariés, doivent participer à des cérémonies pour rendre hommage aux héros de la guerre<sup>178</sup>. Par exemple, il était recommandé de fêter l'obtention de son passeport à 16 ans à un monument commémoratif de la guerre où « les futurs citoyens rendent hommage aux soldats tombés qui à travers leur mort leur ont donné leur vie »<sup>179</sup>. Comme le montre aussi Tumarkin, il s'agit d'une manière de connecter le présent à la guerre en amenant

---

<sup>174</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>175</sup> *Ibid.*, p. 147.

<sup>176</sup> *Ibid.*, p. 154.

<sup>177</sup> Amir Weiner, *Making Sense of War. The Second World War and the Fate of the Bolshevik Revolution*, Princeton, Princeton University Press, 2001, p. 338.

<sup>178</sup> *Ibid.*, p. 344.

<sup>179</sup> *Ibid.*, p. 346.

« ceux qui sont nés bien après la guerre » à « porter dans leurs cœurs à jamais l'héritage éternel des grandes réalisations du peuple soviétique pendant la GGP »<sup>180</sup>.

Dans cette étude de cas, Weiner établit que les paysans ukrainiens participent eux aussi à l'institutionnalisation du mythe de la guerre pour deux raisons. D'une part, du point de vue ethnique, la guerre leur permet de s'élever à un statut égal à leurs compatriotes russes dans l'Union soviétique de l'après-guerre<sup>181</sup>. Principalement, Weiner dévoile que l'expérience du conflit devient un nouveau point de référence pour les habitants de Vinnytsia et un rejet du passé. L'auteur explique que la GGP est une extension de la Révolution<sup>182</sup> qui, elle, est permanente et dont l'éthos manichéen demande une perpétuelle condamnation d'ennemis. Conséquemment, ce « constant remodelage du Panthéon des Héros »<sup>183</sup> développe une nouvelle élite dans l'après-guerre composée de vétérans ayant activement et « positivement »<sup>184</sup> participé au combat<sup>185</sup>. En effet, en 1952, 75% des membres du Parti communiste sont des vétérans de la GGP, remplaçant leurs prédécesseurs, des « bureaucrates décontractés » ayant « probablement fui le front »<sup>186</sup>. Ces nouveaux « héros » de la Patrie, célébrés par le mythe de la GGP, deviennent la nouvelle classe dirigeante. L'État promeut certes cette mythologie à travers la culture populaire et les rituels mais les vétérans y voient également leur salut. Leur passé, leur statut social, leur

---

<sup>180</sup> *Ibid.*, p. 348.

<sup>181</sup> *Ibid.*, p. 319.

<sup>182</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>183</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>184</sup> « Positivement » implique que leur rôle au front doit avoir été évalué et validé par le Parti communiste comme « héroïque ».

<sup>185</sup> Weiner, *op. cit.*, p. 125-126.

<sup>186</sup> *Ibid.*, p. 50.

éducation et leur ascendance, d'une grande importance dans l'avant-guerre, n'ont plus aucune portée devant leur nouvelle identité issue du « baptême par le feu »<sup>187</sup>.

Tel qu'avancé plus tôt, selon Tumarkin, le culte de la guerre s'est effrité dans les années 1990<sup>188</sup>. Le vide idéologique créé après 1989 a poussé la population à se réfugier dans l'héritage culturel et religieux de la Russie, un réservoir de traditions, d'idéaux, de communalité et de réconfort, autrement dit : le nouveau nationalisme russe<sup>189</sup>. Pour Van Herpen, le terme « Russie » a acquis une signification émotionnellement plus profonde dans ce nouveau contexte. Parallèlement, il montre que l'« antifascisme » en Russie est désormais bien plus lié à celle-ci qu'à l'Union soviétique et que le terme n'est plus associé à l'opposition à la dictature mais davantage à des « moments inoubliables de sacrifice, d'héroïsme, de fierté nationale et de grandeur impériale »<sup>190</sup>. Également, nous avons vu que la population russe, du moins une partie, a cherché à regagner la mythologie soviétique vers la fin de la décennie 1990, ce qui impliquait de renouer de façon indirecte avec Staline. Bien que c'est vrai, il faut aussi tenir compte du fait que les « deux campagnes et demi de déstalinisation » n'avaient jamais complètement détrôné Staline dans la panthéon des leaders illustres de l'URSS<sup>191</sup>. Simultanément, Lev Gudkov établit que le soutien populaire pour Staline en Russie ne peut être généralisé puisqu'il est bien plus complexe, d'abord dans sa définition, puis dans la variation des opinions selon les

---

<sup>187</sup> *Ibid.*, p. 70.

<sup>188</sup> L'auteure révisé sa position dans son article de 2003, mentionné plus tôt, affirmant que Vladimir Poutine a ravivé le culte.

<sup>189</sup> Tumarkin, *op. cit.*, p. 170.

<sup>190</sup> Van Herpen, *op. cit.*, p. 142.

<sup>191</sup> Lipman, *op. cit.*, p. 16.

groupes d'âges, les localités, l'éducation, et ainsi de suite<sup>192</sup>.

Pour nourrir le mythe, le récit officiel sur la guerre a omis des événements historiques capitaux. Mentionné au préalable, il n'était même pas question de la Shoah ni du sort des Juifs pendant l'Occupation puisque donner aux Juifs un statut de nation martyre à part aurait vicié les créances de victimisation des Soviétiques comme nation en soi<sup>193</sup>. Dans la même veine, le peuple soviétique devait toujours être présenté comme uni contre un ennemi commun et donc il n'était point question de traiter des activités antisoviétiques comme les déserteurs, les dissidents, les anti-communistes, ou les collaborateurs<sup>194</sup>. L'image exemplaire d'héroïsme et de succès que voulait inspirer le mythe exclut ou, du moins, rétrécit l'importance des épisodes moins glorieux comme les déboires des premiers mois de la guerre, les soldats qui se sont rendus à l'ennemi et les chiffres exacts des pertes humaines et matérielles. Finalement, Tumarkin, comme ses collègues dans ce bilan historiographique, explique que Staline est intégral au mythe de la guerre sans qui le mythe n'aurait aucune substance. En effet, Staline ne peut être dissocié de la victoire et le critiquer, le discréditer, ou amoindrir la portée de son rôle de vainqueur compromettrait le triomphe de la guerre<sup>195</sup>. Conséquemment, sa brutalité et ses erreurs sont passées sous silence. Pensons à ses répressions, au protocole secret du Pacte Molotov-Ribbentrop qui planifiait secrètement l'assujettissement de territoires baltes et d'Europe centrale à l'URSS, à ses mauvais calculs et aux pertes de vies inutiles résultant de ses ordres aveugles. Amir Weiner ne mentionne presque jamais le nom de Staline, mais il montre que « le sang de cette guerre », dans les mots de Vassili Grossman, « va racheter le sang qui a

---

<sup>192</sup> Lev Gudkov, « The Archetype of the Leader. Analyzing a Totalitarian Symbol », *The Stalin Puzzle: Deciphering Post-Soviet Public Opinion*, Washington, Carnegie Endowment for International Peace, 2013, p. 29-44.

<sup>193</sup> Tumarkin, *op. cit.*, p. 50.

<sup>194</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>195</sup> *Ibid.*, p. 35.

été versé pendant la collectivisation et la [Grande] Terreur »<sup>196</sup>.

Dina Khapaeva étudie les mécanismes du mythe de la GGP dans la suppression de la mémoire historique, ce qui implique essentiellement de passer les crimes de Staline sous silence<sup>197</sup>. Pour elle, c'est un produit de Vladimir Poutine mais également un mécanisme naturel chez les sociétés traumatisées, faisant allusion au contexte des années 1990<sup>198</sup>. Elle montre que c'est le récit stalinien de la Seconde Guerre mondiale qui domine en Russie en ce moment et que celui-ci entrave la réflexion sur le passé<sup>199</sup>. Elle rejoint ce qui est standard dans les études présentées ici : il y a une amnésie collective qui fait en sorte que la mémoire historique est étrangement sélective.

Il faut comprendre que, comme beaucoup le soutiennent, le rôle unique que joue la guerre dans la conscience russe est conditionné par le rôle historique unique que la guerre a joué dans la consolidation de l'État soviétique<sup>200</sup>. Ainsi, la Seconde Guerre mondiale est devenue le « mythe des origines » qui a légitimé l'Union soviétique et l'identité du peuple soviétique<sup>201</sup>.

Pour revenir au « traumatisme culturel » suite à la chute de l'URSS, Anna Novikova montre que la télévision russe, indépendamment du gouvernement, a ravivé les vieux mythes soviétiques afin d'attirer des téléspectateurs nostalgiques de l'ancien

---

<sup>196</sup> Weiner, *op. cit.*, p. 364-365.

<sup>197</sup> Khapaeva, *op. cit.*, p. 363.

<sup>198</sup> *Ibid.*, p. 360.

<sup>199</sup> *Ibid.*, p. 365.

<sup>200</sup> *Ibid.*, p. 366.

<sup>201</sup> *Ibid.* ; Weiner, *op.cit.*, p. 8.

régime<sup>202</sup>. En analysant différentes programmations populaires, elle atteste que cette diffusion télévisuelle a façonné une nouvelle identité collective en Russie d'une part. De l'autre, elle montre que les modèles proposés par ces émissions ne promeuvent pas la modernisation puisqu'elles se veulent sensationnalistes avant tout, sans chercher à stimuler un débat social ou politique<sup>203</sup>.

Avant de terminer, retenons l'importance des rituels de commémoration dans l'entretien du culte. Mosse et Tumarkin les disent intégraux au mythe puisqu'il est primordial que celui-ci se « transmette » à travers tout. C'est ce sur quoi se concentre l'article d'Elizabeth A. Wood puisque le mythe se maintient essentiellement par les actes de commémoration<sup>204</sup>.

Ses observations viennent clore ce bilan historiographique à première vue épars. D'abord, elle voit Vladimir Poutine, s'étant placé au pouvoir par la force dans une Russie déchirée, reprendre la mythologie soviétique de la GGP afin de s'attirer le soutien populaire et fournir un certain idéal à un peuple désemparé. Puis, elle maintient que le président russe s'investit d'une connexion organique avec la guerre<sup>205</sup> ainsi qu'avec les anciens chefs d'État du pays dont particulièrement Staline<sup>206</sup>. Ajoutons que l'auteure, spécialisée entre autres dans les études de genre, décèle une promotion de la masculinité traditionnelle et virile dans l'image publique de ce dernier. Selon elle, des rituels à plusieurs fonctions sont créés afin que Poutine s'y identifie ensuite. Et puis, il se sert de la guerre comme outil pédagogique en réintroduisant des « leçons de mémoire » dans les écoles. Finalement, le président

---

<sup>202</sup> Novikova, *op. cit.*, p. 280.

<sup>203</sup> *Ibid.*, p. 290.

<sup>204</sup> Wood, *op. cit.*, p. 173.

<sup>205</sup> *Ibid.*, p. 176.

<sup>206</sup> *Ibid.*, p. 179.

cultive un mythe de la Grande Guerre patriotique à travers des rituels de commémoration qui, par uniquement des gestes, font appel à l'iconicité de l'évènement, c'est à dire que ces références n'ont pas à être exprimées concrètement et la guerre est perçue visuellement à travers l'affect plutôt que la raison. Même si elle ne le souligne pas suffisamment, l'auteure montre qu'il s'agit de rituels de l'ère soviétique que le Kremlin sous Poutine se réapproprie puisqu'il existe un consensus qui s'appuie sur des normes préexistantes et qui ne nécessite pas de communication ou de débat. Autrement dit, l'acte de se souvenir de la guerre est intégré aux rituels de souvenir de celle-ci, dont naturellement associer la victoire au chef d'État. Subséquemment, la guerre, dont certains de ses aspects moins radieux, n'a pas besoin d'être questionnée parce qu'elle est d'abord un évènement mythique et non spécifiquement historique<sup>207</sup>. Et donc le seul élément nouveau est l'introduction de la religion dans les rituels de commémoration, ce qui amplifie le caractère sacré de la guerre contre Hitler ainsi que de celui qui se présente comme son héros par association<sup>208</sup>.

Khapaeva compare habilement la société russe actuelle à une société gothique : le passé brutal du stalinisme n'a pas été confronté et cela a fait en sorte qu'il n'y a pas eu la formation d'un système de valeurs en Russie. Selon elle, ces circonstances sont dangereuses mais elles permettent de servir et nourrir le système actuellement en place<sup>209</sup>. Cela confirme l'hypothèse de Benjamin Forest, Juliet Johnson et Karen Till dans leur étude comparative du cas russe avec les procédés de commémoration du totalitarisme en Allemagne. Leur théorie est que la nature sociale et spatiale de la mémoire publique affecte les représentations symboliques et les conceptualisations dominantes qu'un individu a de sa nation. Ils montrent que l'élite actuelle en Russie a

---

<sup>207</sup> *Ibid.*, p. 177.

<sup>208</sup> *Ibid.*, p. 198.

<sup>209</sup> Khapaeva, *op. cit.* p. 382-383.

circonvenu et manipulé la participation dans le processus de commémoration parce qu'elle veut éviter la confrontation avec le passé totalitaire, ce qui aurait facilité à définir certaines vertus morales pour permettre alors l'émergence d'une identité civique et par là une ouverture démocratique<sup>210</sup>.

## 0.2 Problématique et hypothèses

Devant ce survol historiographique pluridisciplinaire et éclectique, nous sommes désormais en mesure de préciser les étapes de notre questionnement. Rappelons que nous nous interrogeons sur les raisons de la manufacture d'un culte de la Deuxième Guerre mondiale en Russie ainsi que sur la manière dont celui-ci est fait. D'emblée, nous pouvons supposer que Vladimir Poutine et son administration se servent de ce culte pour renforcer leur système politique en place. Il semble que ce culte de la guerre soit insufflé dans l'imaginaire collectif à travers une manipulation de l'histoire, en passant par le recyclage du récit brejnévien du conflit, transmis avant tout avec le programme fédéral d'enseignement. Nous sommes d'avis que cette instrumentalisation du souvenir de la guerre œuvre à la mythifier jusqu'à l'investir d'une sacralité absolue qui invalide tout discours s'y opposant.

Ultimement, nous devons confirmer si l'histoire que le Kremlin veut enseigner est utilisée à des fins politiques. Nous évaluerons jusqu'à quel point est-ce que celle-ci reprend des éléments du récit soviétique. Plusieurs questionnements devront être résolus. Dans quelle mesure est-ce que ce programme d'éducation essaie de développer une identité civique et une conscience sociale chez l'étudiant? Cherche-t-il davantage à former une identité nationaliste et patriotique avec, respectivement, l'éloge de la russité et du militarisme? Le récit est-il « simple » de manière à être

---

<sup>210</sup> Benjamin Forest, *et al.*, « Post-totalitarian national identity: public memory in Germany and Russia », *Social & Cultural Geography*, vol. 5, no. 3, 2004, p. 358.

absorbé rapidement ou encourage-t-il la réflexion et l'objectivité? Principalement, il faut vérifier s'il s'agit bien de *history politics*, c'est à dire qu'il faut mesurer à quel point est-ce que l'histoire proposée est fidèle à la recherche scientifique ou bien si celle-ci est employée comme un « passé utilisable » afin de promouvoir l'idéologie de l'État. Une série de thèmes sera explorée à partir de laquelle il faut résoudre ces interrogations. Soit, est-ce que certaines thématiques sont traitées de manière hautement partisane? Pouvons-nous effectivement dégager une normalisation du passé soviétique et une réhabilitation du stalinisme? En conséquence, un chef fort et la centralisation des pouvoirs sont-ils célébrés par les auteurs? Y a-t-il une emphase obsessionnelle sur le spectre de l'ennemi de l'État interne comme externe? Est-ce que l'histoire de la guerre est idéalisée au point de manipuler ou éclipser certains évènements moins glorieux? Comment la mythologie de la Grande Guerre patriotique œuvre-t-elle à entretenir son culte en Russie ? Tout d'abord, il faut déterminer si cet évènement est présenté comme étant un mythe des origines. Nous examinerons alors le caractère sacré qui lui est attribué en faisant ressortir la symbolique de nature religieuse dans le récit. Corrélativement, nous tenterons de déceler si le récit de la guerre en Russie cherche à stimuler l'affect, notamment avec un langage émotionnel. Une attention particulière sera portée au thème de héros dans les textes à l'étude. Finalement, il serait utile de réfléchir sur le traitement du thème de Joseph Staline afin de valider si ses crimes sont passés sous silence vu qu'il semble être intégral au mythe.

Une fois les sources dépouillées et ces questionnements résolus, notre hypothèse selon laquelle Vladimir Poutine et son administration entretiennent un culte de la Grande Guerre patriotique afin de s'attirer le soutien populaire pourra être validée ou infirmée avec plus de justesse. Au premier chef, il faut établir si ce culte amènerait un semblant de cohésion nationale ainsi qu'une vision cohérente d'un certain idéal à une population qui, à certains égards, est prise dans un vacuum idéologique. Puis, nous

évaluerons à quel point le culte de la GGP est déterminant dans la valorisation du système en place, notamment en légitimant l'élite russe et en rejetant ses opposants.

### 0.3 Méthode et concepts

Quelques indices sur notre méthode se sont déjà révélés. Le thème de la Seconde Guerre mondiale est un sujet dont l'étendue est énorme, sans oublier l'immense variété d'approches qui s'y rattachent. Toutefois, la singularité de notre problématique et les difficultés méthodologiques qu'elle pose ne s'inscrivent dans aucune approche définie, ce qui nous refrène à développer notre propre méthodologie. En effet, elle se place au croisement de deux disciplines, l'histoire et la science politique, et les réponses à son questionnement sont essentiellement tributaires de l'herméneutique vue l'autonomie épistémologique qu'elle demande. L'auteure ici étant de formation historienne, nous allons faire abstraction des formules méthodologiques propres à la science politique. Nous appliquerons à la Russie de Vladimir Poutine le cadre d'analyse que Nina Tumarkin applique à l'Union soviétique de Léonid Brejnev quant à la manipulation du récit historique sur la Grande Guerre patriotique.

La formule ici est simple, elle consistera à faire une opération de comparaison entre plusieurs interprétations de l'histoire de la guerre. D'une part, l'histoire racontée par Filippov sera mise en perspective avec celle de textes issus des manuels scolaires de l'année préuniversitaire pendant la période de Brejnev. Nous voyons là la méthode idéale pour mesurer jusqu'à quel point l'histoire de Filippov se dissocie de celle soviétique vu que nous cherchons ultimement à évaluer si son récit sur la guerre est un recyclage de celui qui dominait à l'époque de Brejnev. Nous ferons abstraction des tendances marxistes du récit soviétique dans notre analyse. Parallèlement, nous allons étudier le contenu du manuel de Filippov en comparant celui-ci au traitement des

mêmes thèmes dans l'historiographie anglo-saxonne et francophone sur la GGP, ce qui permettra d'évaluer les similitudes et les différences entre leurs interprétations respectives de l'histoire de la guerre. En partant, notre formation nous contraint à adopter la perspective dite « occidentale » et notre point de repère sera l'historiographie anglo-saxonne et francophone sur le conflit. Sans nullement prétendre la véracité de celle-ci ou de l'historiographie russe, cette opération de comparaison s'est avérée la méthode la plus juste dans le cadre de cette recherche puisqu'elle permettrait de dégager les particularités de chacune et ainsi mieux évaluer la véracité de récit de Filippov sur la GGP.

Sauf pour notre premier chapitre, nous avons choisi d'examiner *tous* les thèmes issus du manuel de Filippov, sans faire de sélection de la matière au préalable, espérant ainsi éviter de préférer certains faits au lieu d'autres afin de les infuser d'une signification en faveur de notre argumentaire. Notre analyse se limite au contenu des manuels d'histoire. La réception du récit par les lecteurs ainsi que l'emploi qu'en font les enseignants et professeurs ne seront pas pris en compte.

Nous devons tenter de transcender les frontières disciplinaires, les traditions, les courants de pensée, les orientations ou les contextes de publication des sources étudiées pour ne faire ressortir que l'essence du récit. Il va de soi que le contenu et la forme d'un livre écrit en Russie ne peuvent qu'être discordants avec ceux d'un livre sur le même sujet écrit ailleurs, en l'occurrence, en Amérique du Nord. L'opération de comparaison ici peut sembler erronée puisqu'il s'agit d'écrits de traditions distinctes mais elle semble être la méthode la plus adéquate. Cela nous amène à défendre et nuancer notre méthodologie.

Traiter du mythe et du culte, entièrement tributaires de l'interprétation, comporte des problèmes épistémologiques mais n'invalide pas notre explication. Nous nous inspirons de définitions universelles pour préciser notre concept de *culte* : une notion

issue d'un contexte religieux qui consiste en un ensemble de pratiques d'hommage ou de vénération rendu par un groupe à quelque chose de mythique qu'ils considèrent comme une divinité puisque cette chose, en l'occurrence, la Grande Guerre patriotique, comporte une dimension de supériorité, d'idéal et de sacré. Nous avons précédemment défini le mythe tel que Wood le perçoit : la création d'un moment qui est simultanément intemporel et enraciné dans le temps, qui implique la souffrance et la rédemption, un traumatisme et le rétablissement qui s'ensuit, la création d'une communauté et un récit aidant à comprendre les défis actuels dans la société<sup>211</sup>. Les mythes sont créés par la mémoire qui est un réaménagement continu de la présence et de l'absence et qui transforme le passé en fonction du présent et tend parfois à la magnifier<sup>212</sup>. Jusqu'où s'attarder sur des notions polysémiques obscures? En partant, la mémoire, le passé ou le souvenir n'existent pas en soi puisque ce ne sont que des constructions conceptuelles et il ne peut y avoir de consensus quant à leur définition. Dans notre cas, nous pouvons parler de *mémoire collective* pour exprimer un ensemble d'approches similaires d'une société envers son passé<sup>213</sup>. La *mémoire publique* tel que la définit Till serait parfois plus appropriée : les espaces et les procédés culturels à travers lesquels une société comprend, interprète et négocie les mythes à propos de son passé ; à travers ces procédés peuvent se former des compréhensions dominantes de « nation » ou de « peuple »<sup>214</sup>. Élisabeth Cheauré parle de *mémoire culturelle*, l'opposant à celle *individuelle* qui se réclame de la vérité, comme des représentations historiographiques ou la fabrication d'une mémoire

---

<sup>211</sup> Wood, *op. cit.*, p. 172.

<sup>212</sup> Philippe Joutard, « Mémoire collective », *Historiographies II : Concepts et débats*, Paris, Gallimard, 2012, p. 784.

<sup>213</sup> Christian Volk, « Stalinism, Memory and Commemoration: Russia's dealing with the past », *The New School Psychology Bulletin*, vol. 6, no. 2, 2009, p. 51.

<sup>214</sup> Forest, *et al.*, *op. cit.*, p. 358.

par l'État, qui véhicule une interprétation universelle de l'expérience de la guerre qui va au-delà de l'individu et qui contribue à la mythification de cette expérience<sup>215</sup>.

Dans la même veine, nous faisons appel à la causalité pour expliquer l'utilité du culte pour la Russie de Vladimir Poutine. Évidemment, nous faisons une pure opération d'interprétation mais surtout, jusqu'où repousser les causes? Nous allons les limiter à la période depuis l'an 2000 même si nous pouvons facilement retracer une propension proprement russe à l'autoritarisme, par exemple. La causalité, comme l'herméneutique, demande à ce que les actions des acteurs soient porteuses de signification. La personne de Vladimir Poutine sera perçue ici comme *l'acteur*, individuel et autonome, un peu à la mode de l'historiographie soviétique. L'homme reçoit certes ses déterminations de la société, comme le dit Lucien Febvre, mais notre questionnement et notre argumentation s'acheminent dans une perspective en fonction de l'intentionnalité opératoire autonome de Vladimir Poutine. Des nuances seront faites tout au long du texte vu que l'agent, Poutine, ne semble pas être le seul responsable de la construction du culte de la guerre, initié en 1941 et dont les bases institutionnelles se maintiennent encore aujourd'hui.

Loin de prétendre à l'objectivité ou de fournir une explication *totale*, nous espérons apporter quelque chose de nouveau à l'historiographie de la Seconde Guerre mondiale à travers cette recherche inédite. Nous visons, entre autres, à aller au-delà du paradigme classique de la Guerre froide, hélas encore vif dans le milieu académique occidental, selon lequel les « Occidentaux », et non les Russes, sont les maîtres de la méthode scientifique en histoire. Nous sommes de l'avis de Geoff Eley pour qui tout est historiographiquement valide dans le monde profane et imparfait de

---

<sup>215</sup> Withold Bonner et Arja Rosenholm, dir., *Recalling the Past – (Re)constructiong the Past. Collective and Individual Memory of World War II in Russia and Germany*, Jyväskylä (Finlande), Gummerus, 2008, p. 57.

l'historiographie, et rien n'est parfait, surtout pas la construction du récit<sup>216</sup>. Nous pourrions nuancer et nous défendre à l'infini. Gardons en tête que ce que nous cherchons à faire ici, c'est répondre à nos questions de la manière la plus compréhensive et impartiale qui soit. Et soyons optimistes, notre sujet est libre et la collaboration intellectuelle entre les disciplines ne peut qu'être heuristique si nous sommes prudents et honnêtes.

Dans un souci de clarté, nous avons divisé notre texte en 4 chapitres thématiques suivant la division du manuel à l'étude. Le premier traitera de la période dite d'« avant-guerre », le deuxième des « affaires internes » dans l'Union soviétique pendant la Grande Guerre patriotique et le troisième sur les « affaires externes ». Pour chacune de ces parties, dans une analyse comparée, nous examinerons comment les mêmes thèmes sont traités dans le récit brejnévien par opposition au récit poutinien. Un quatrième chapitre viendra compléter l'analyse de nos résultats de recherche.

#### 0.4 Sources

Cherchant à examiner le discours poutinien sur la Grande Guerre patriotique ainsi que son évolution depuis la période brejnévienne, nous avons opté pour l'étude de deux sources, chacune représentative de l'une de ces deux époques. Il a précédemment été question du Guide Filippov qui constitue ici notre première source. Même si le manuel n'est pas officiellement au programme et que, notons-le, il n'y a pas de manuel unique obligatoire en Russie<sup>217</sup>, nous l'avons retenu puisque plusieurs indices

---

<sup>216</sup> Geoff Eley, « The Profane and Imperfect World of Historiography », *The American Historical Review*, vol. 113, no. 2 (avril 2008), p. 428.

<sup>217</sup> Berelowitch, *op. cit.*, p. 1.

nous portent à croire qu'il reflète la nouvelle « ligne officielle » du Kremlin sur le passé<sup>218</sup>.

Pour commencer, la journaliste Anna Kachurovskaïa a cité des sources anonymes qui l'ont informée que le texte de Filippov n'a pas seulement été commandité par le Kremlin mais que ses auteurs ont reçu des instructions explicites sur comment structurer leur récit<sup>219</sup>. Alexandre V. Filippov, l'auteur, a lui-même dit que c'est sous les instructions du Ministère de l'Éducation qu'il a « assemblé » le livre<sup>220</sup> et qu'il avait été commandé directement par le Kremlin<sup>221</sup>. Notons également que ce dernier n'est pas un historien mais le directeur adjoint du Laboratoire national sur les Affaires Étrangères, un *think tank* lié à la « Fondation de politique effective ». Pavel Daniline, un des autres auteurs, est, lui, directeur adjoint de cette même « Fondation », une organisation qui ressemble à un *think tank* pro-Kremlin, dirigée par Gleb Pavlovskii, à cette époque un fervent partisan de Poutine avant qu'il ne prenne ses distances avec le Kremlin<sup>222</sup>.

Le livre a été lancé lors d'une conférence nationale sur l'enseignement de l'histoire en juin 2007 qui, selon Brandenberger, a été détournée et transformée en forum dédié à populariser le texte de Filippov<sup>223</sup>. Deux jours après cette assemblée, Poutine a invité les participants à une réunion très publicisée par les médias d'État à sa datcha à Novo-Ogarevo. Il y a exprimé son irritation par rapport au fait que l'histoire

---

<sup>218</sup> Brandenberger, *op. cit.*, p. 826.

<sup>219</sup> *Ibid.*, p. 829.

<sup>220</sup> Solonari, *op. cit.*, p. 838.

<sup>221</sup> Miguel Vázquez Liñán, « History as a propaganda tool in Putin's Russia », *Communist and Post-Communist Studies*, no. 43, 2010, p. 172.

<sup>222</sup> Solonari, *op. cit.*, p. 838.

<sup>223</sup> Brandenberger, *op. cit.*, p. 828.

enseignée aux jeunes en Russie se fait avec des manuels financés de l'étranger. Il a également fait savoir qu'il veut que ces ouvrages mettent l'emphase sur les aspects plus « positifs » et non « négatifs » de l'histoire de la Russie pour éviter que les Russes ne soient « aux prises avec de la culpabilité »<sup>224</sup>. Pour Brandenberger, cette rencontre a permis au président de lier l'apparition du texte de Filippov à la naissance d'une nouvelle ère dans les écoles publiques<sup>225</sup>. Le manuel a ensuite été endossé par des figures importantes que plusieurs appellent les *spin doctors* (*polittekhnologi*) du Kremlin<sup>226</sup> comme Andreï A. Fursenko, le ministre de l'Éducation et de la Science, Vladislav Iu. Surkov, à ce moment Premier Chef adjoint de l'Administration présidentielle de la Fédération de Russie, ainsi que par des historiens influents comme Alexandre O. Chubar'ian<sup>227</sup>.

Puis, mis à part l'enthousiasme apparent du Kremlin envers le livre, celui-ci domine par son accessibilité. Même s'il n'est jamais imposé, il est fortement encouragé dans les écoles puisque sa publication est financée au profit de celle de volumes d'histoire alternatifs<sup>228</sup>. De plus, il est largement distribué, offert gratuitement<sup>229</sup>, sinon avec des rabais promotionnels<sup>230</sup> et il est même possible de le télécharger gratuitement directement sur le site de l'éditeur<sup>231</sup>. Ce n'est pas le seul manuel d'histoire à être

---

<sup>224</sup> Solonari, *op. cit.*, p. 839.

<sup>225</sup> Brandenberger, *op. cit.*

<sup>226</sup> Solonari, *op. cit.*, p. 838.

<sup>227</sup> Brandenberger, *op. cit.*

<sup>228</sup> *Ibid.*, p. 828-830.

<sup>229</sup> Zubkova, *op. cit.*, p. 865.

<sup>230</sup> Brandenberger, *op. cit.*, p. 828.

<sup>231</sup> Prosveshchenie, la maison d'édition derrière le Guide Filippov, s'inscrit dans une tradition de publication d'œuvres alliées au Kremlin, ayant notamment été l'éditeur du Ministère de l'Éducation

approuvé par le Ministère de l'Éducation et de la Science<sup>232</sup> mais c'est le *principal* (en italique dans le texte)<sup>233</sup> et avec 510 000 copies en circulation en 2009, Vladimir Ryzhkov estime qu'il est lu par la grande majorité des étudiants de 11<sup>e</sup> année en Russie<sup>234</sup>. De plus, l'examen d'État unifié que tous les finissants doivent réussir à partir de 2009 se base sur ce même manuel dans sa section sur l'histoire<sup>235</sup>. Dans cette veine, lorsqu'un manuel est « recommandé » par le Ministère, il semble devenir « obligatoire »<sup>236</sup>. Le manuel de Doloutski, par exemple, jugé « trop libéral », entre autres en se montrant sympathique aux tendances démocratiques des années 1990, a été retiré de la liste des manuels « approuvés et recommandés » par le Ministère<sup>237</sup>. À partir de son analyse du « syndrome de Filippov », Zubkova annonce que « la Russie a maintenant une version officielle de l'histoire créée spécialement pour les

---

dans l'Union soviétique. Cette même organisation a aujourd'hui à sa tête un ami de M. Poutine, Arkady R. Rotenberg.

<sup>232</sup> Une quarantaine d'autres manuels d'histoire de onzième année portant le sceau d'approbation du Ministère sont largement distribués. En voici trois exemples dont tous se nomment « Histoire de la Russie, XXe – début du XXIe siècle » ; un manuel dirigé par A. A. Levandovskij (2013, 384 pages), ainsi qu'un autre dirigé par V. A. Šestakov (2014, 415 pages), tous deux publiés par Prosveshchenie, le même éditeur que le Guide Filippov; il y a aussi un manuel de A. F. Kiselev et V. P. Popov (2012, 320 pages), publié par Drofa, un éditeur de livres pédagogiques acheté par Oleg Novikov, propriétaire des maisons AST et Eksmo. Il existe d'autres manuels à thématiques variables comme « La Russie dans le monde, XXe – début du XXIe siècle » dirigé par L. N. Aleksaškina dont l'un des auteurs est aussi A. A. Danilov (2013, 431 pages, Prosveshchenie) ou « Histoire de la Russie, fin du XIXe – début du XXIe siècle » sous la direction de N. V. Zagladin (2014, 448 pages, Russkoe Slovo).

<sup>233</sup> Zubkova, *op. cit.*

<sup>234</sup> Vladimir Ryzhkov, « An Enlightened Way to Distort Soviet History », *The Moscow Times*, 1<sup>er</sup> septembre 2009, p. 2. Récupéré de <http://www.themoscowtimes.com/opinion/article/an-enlightened-way-to-distort-soviet-history/381661.html>

<sup>235</sup> Zubkova, *op. cit.*

<sup>236</sup> Tchernychev, *op. cit.*, p. 214.

<sup>237</sup> Levintova, *op. cit.*, p. 126.

écoles »<sup>238</sup>. C'est cette impression largement partagée que le manuel de Filippov est « commandité par le Kremlin »<sup>239</sup> qui nous pousse à nous concentrer sur ce texte.

L'« ensemble Filippov » comporte un livre d'instructions pour enseignants, rédigé par Alexandre V. Filippov, et un manuel au contenu sensiblement égal en deux parties destiné aux élèves, tous deux complémentaires. Nous n'avons retenu que le dernier pour deux raisons. La première est que notre opération de comparaison avec d'autres récits historiques serait plus équitable avec un livre d'histoire à proprement parler. Puis, nous voulons approfondir le contenu du manuel qui, à notre connaissance, a été passé sous silence alors que le guide pour enseignants a été largement critiqué dans le monde anglo-saxon. Nous disposons de l'exemplaire réédité en 2012 : « Histoire de la Russie. 1900-1945 », au programme d'histoire de onzième année en Russie, sous la rédaction de A. A. Danilov et A. V. Filippov<sup>240</sup>. Dans sa définition, la Grande Guerre patriotique se limite à la période de 1941 à 1945. Nous allons élargir notre étude à la période entre le début des années 1920 et l'année 1945 afin d'inclure les premières politiques de développement économique. Les premières versions de ces volumes ont été révisées et rééditées puisqu'elles ont été vivement contestées, notamment une section sur Staline dans l'édition de 2008, ce qui peut parfois porter à confusion vu le nombre de versions différentes en circulation<sup>241</sup>. Nous avons choisi de nous concentrer sur l'édition la plus récente disponible afin de saisir, autant que possible, la progression de l'écriture de l'histoire en Russie depuis que Vladimir Poutine est *de facto* au pouvoir.

---

<sup>238</sup> Zubkova, *op. cit.*, p. 861-862.

<sup>239</sup> Thomas Sherlock, « Confronting the Stalinist Past: The Politics of Memory in Russia », *The Washington Quarterly*, vol. 34, no. 2, printemps 2011, p. 101.

<sup>240</sup> A. A. Danilov et A. V. Filippov, *Istoriâ Rossii, 1900-1945: 11 klass. Učebnik dlâ učašihšâ obšebrazovatel'nyh učreždenij*, Moscou, Prosveshchenie, 2012 [2e éd.], 446 p.

<sup>241</sup> Brandenberger, *op. cit.*, p. 826.

Ce manuel sera mis en perspective avec le récit historique qui dominait dans les années 1970. La source dont nous disposons est le livre *The Russian Version of the Second World War. The History of the War as Taught to the Soviet Schoolchildren*, publié en 1976. L'auteur, Graham Lyons, a fait traduire deux manuels soviétiques de l'époque, l'un se rapportant sur l'aspect militaire (*Istoriâ SSSR*) et l'autre politique (*Novejšaâ istoriâ*) pour ensuite assembler des passages des grandes lignes de ces deux récits sur la Deuxième Guerre mondiale. Le premier, *Histoire de l'URSS*, a été rédigé par I. V. Behin, M. I. Belenkii et M. P. Kim, le deuxième, *Histoire contemporaine* ; par P. M. Kuz'mičev, G. R. Levin, V. A. Orlov et L. M. Predtečenskaâ. Lyons a fait traduire les deux ouvrages par Marjorie Vanston pour ensuite sélectionner des passages et les combiner thématiquement. Par exemple, le compte rendu du combat militaire à Stalingrad du premier livre est joint aux conséquences politiques de celle-ci, traitées dans le deuxième ouvrage, pour former l'ensemble du chapitre « Stalingrad ». Les descriptions ont été reproduites telles quelles et ont été omis seuls des détails plus secondaires comme des listes de héros ou des noms d'usines<sup>242</sup>. Lyons se défend en disant que

[c]e livre n'est pas un résumé d'un plus gros travail ni une sélection de sources différentes. Sa rédaction a été articulée uniquement en fonction de la clarté. L'esprit et le parti pris du texte original ont été conservés<sup>243</sup>.

Même s'il n'est pas un manuel à proprement parler, plusieurs raisons nous ont poussés à opter pour cet ouvrage, en commençant par le fait qu'il a été déjà traduit en langue anglaise et qu'il reflète l'histoire scolaire sous Brejnev. Un autre motif de notre choix est que les deux livres choisis par Lyons, publiés par la même maison d'édition (Prosveshchenie) que le manuel actuel, constituent l'équivalent du Guide Filippov puisqu'ils étaient également « au programme » dans l'année

---

<sup>242</sup> Graham Lyons, dir., *The Russian Version of the Second World War. The History of the War as Taught to Soviet Schoolchildren*, London, Archon Books, 1976, p. xiv.

<sup>243</sup> *Ibid.*, p. xv.

préuniversitaire<sup>244</sup> dans l'Union soviétique<sup>245</sup>. Ajoutons que cette publication, ayant à l'époque de la Guerre froide soulevé la controverse à un point tel que Lyons a été espionné par les autorités britanniques, a été attentivement examinée et, de manière générale, applaudie par les historiens et critiques pour son originalité et sa fidélité au contenu des textes soviétiques<sup>246</sup>. En dernier lieu, cette œuvre a été privilégiée simplement grâce à sa disponibilité alors que les manuels d'histoire soviétique préuniversitaires des années 1970 se font plus rares au moment d'écrire ces lignes.

Ainsi espérons-nous dresser un portrait plus complet de l'instrumentalisation de l'histoire de la GGP par l'administration de Vladimir Poutine. Notre approche, tout comme notre questionnement, sont uniques puisque ce sujet n'a jamais été traité de la sorte, d'où l'intérêt de cette recherche. Vu la complexité du thème, l'état embryonnaire de son étude, la maigre accessibilité des sources et la condition fragmentaire de son historiographie, cette recherche ne se prétend en aucun cas exhaustive ni d'autorité incontestable, tel que défendue depuis ses prémices. Nous espérons qu'elle servira d'ébauche utile vers une meilleure compréhension du projet de Vladimir Poutine ainsi que de cette guerre dans le strict sens de la science historique et ultimement, apporter un peu de fraîcheur à l'historiographie de la Seconde Guerre mondiale.

---

<sup>244</sup> Nancy Whittier Heer, « Review: The Russian Version of the Second World War: The History of the War as Taught to Soviet Schoolchildren. By Graham Lyons », *Slavic Review*, vol. 36, no. 3, septembre 1977, p. 503.

<sup>245</sup> Dans le but d'alléger notre texte, nous allons désigner « Lyons » comme étant l'auteur du récit historique de 1976 à l'étude et non les auteurs des manuels soviétiques à partir desquels ce dernier a assemblé son livre.

<sup>246</sup> David Mackie, « Ryedale author Graham Lyons republishes controversial novel », *The York Press*, 6 janvier 2017. Récupéré de : [http://www.yorkpress.co.uk/news/15006422.Ryedale\\_author\\_republishes\\_controversial\\_novel](http://www.yorkpress.co.uk/news/15006422.Ryedale_author_republishes_controversial_novel)

## CHAPITRE I

### PRÉLUDE À LA GUERRE

[Dans le récit historique russe] Staline est le grand baromètre de continuité politique et de changement.<sup>1</sup>

Michael Gefter, historien russe, 8 mai 1985.

La Grande Guerre patriotique débute officiellement avec l'attaque-surprise allemande en sol soviétique dans la nuit du 22 juin 1941. Il serait toutefois utile de se pencher sur le traitement de la décennie qui précède cette date dans le récit historique. Dans le but de vérifier si la théorie de Nina Tumarkin quant à la mythification de la GGP par le régime de Brejnev est applicable à la manipulation que fait l'administration Poutine de cet événement, nous allons comparer le contenu du récit du manuel actuel de Danilov avec celui de Lyons, une retranscription de deux manuels de la période de Brejnev, tel qu'indiqué plus tôt. Nous avons pour objectif d'évaluer dans quelle mesure est-ce que, dans les deux cas, l'histoire est employée à des fins politiques. Nous chercherons à déterminer quels éléments du récit soviétique sont repris dans le manuel actuellement au programme, pensons à l'éloge d'un gouvernement central fort, une obsession avec l'« ennemi » et un traitement hautement partisan de certains thèmes.

Nous allons nous concentrer sur les deux thèmes qui dominent cette période dans l'historiographie internationale de la Grande guerre patriotique : d'une part,

---

<sup>1</sup> Michael Gefter (cité dans) Nina Tumarkin, *The Living and the Dead: The Rise And Fall Of The Cult Of World War II In Russia*, New York, BasicBooks, 1994, p. 34.

l'industrialisation et la collectivisation, et de l'autre, l'Union soviétique dans les relations internationales. Une attention particulière sera portée aux thèmes controversés du récit soviétique, telles les conditions de vie de la population pendant l'industrialisation forcée ainsi que les répressions politiques injustifiées. Également, nous allons mettre de l'emphase sur les faits autrefois occultés ou idéalisés dans l'enseignement de l'histoire en Union soviétique comme la terreur stalinienne ou le protocole secret du Pacte Molotov-Ribbentrop.

### 1.1 L'industrialisation et la collectivisation

Nous ne pouvons traiter du récit de la GGP sans se pencher sur les thèmes de l'industrialisation et la collectivisation. Rappelons que Nina Tumarkin montre que l'industrialisation et la collectivisation sont des éléments inhérents au récit soviétique de glorification de la GGP et des accomplissements de Staline, dans le sens que la victoire est perçue comme ayant été atteinte grâce au génie de Staline qui a su industrialiser le pays en un temps record<sup>2</sup>.

Cela semble se confirmer dans les deux textes à l'étude. D'abord, chez Danilov, il est déjà question de la menace d'une guerre alors qu'il traite de la NEP (début des années 1920)<sup>3</sup>. Très tôt, c'est lorsqu'il est question du troisième plan quinquennal (1938) qu'est faite la première allusion à la GGP<sup>4</sup>. D'ailleurs, tout au long du récit de Danilov, la GGP sert de repère chronologique de façon téléologique même lorsqu'il est question de sujets qui ne lui sont pas liés. Par exemple, il est question du nombre

---

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 134.

<sup>3</sup> A. A. Danilov et A. V. Filippov, *Istoriâ Rossii, 1900-1945: 11 klass. Učebnik dlâ učašihsâ obšeobrazovatel'nyh učreždenij*, Moscou, Prosveshchenie, 2012 [2e éd.], p. 233.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 268.

d'Églises fermées avant la GGP<sup>5</sup>. Le texte rapporte que la « philosophie » de Staline est que l'Union soviétique est en retard de 50 à 100 ans par rapport aux pays industrialisés et qu'il faut rattraper ce retard en 10 ans<sup>6</sup>. Les auteurs du manuel se montrent extrêmement neutres, en rapportant des faits mécaniquement. Selon eux, la menace est présente depuis les prémices de l'Union soviétique parce que les pays capitalistes ne tolèrent pas l'existence d'une république socialiste. Ici, ils parlent davantage d'une attaque de la France ou de la Grande-Bretagne que de l'Allemagne<sup>7</sup>. La menace d'une guerre et la vulnérabilité du pays qui se relevait d'une guerre civile et qui était 100 ans en retard sur l'industrialisation de l'Europe étaient bel et bien réelles. Danilov ne cache pas que ce développement s'est fait à des « coûts extrêmement élevés » mais il ne les explique pas vraiment. Immédiatement après avoir parlé de ce prix payé cher pour la première fois dans son texte, Danilov ajoute que « le test ultime et rassembleur pour notre peuple est devenu la Grande Guerre patriotique »<sup>8</sup>.

Le manuel actuel propose deux options possibles en réponse au besoin urgent d'investissements pour développer le secteur industriel de l'Union soviétique. L'une « intérieure », au détriment de la population ou l'autre « extérieure », à l'aide de crédits des pays développés de l'« Ouest ». La deuxième aurait échoué vu que les tentatives d'attirer ces capitaux en échange de concessions pendant la NEP n'ont pas donné de résultats<sup>9</sup>. Le manuel ne propose pas d'autres alternatives aux « deux options » et clôt la question ici. Le chapitre finit comme suit : « L'adoption de l'autocratie était le résultat de l'évolution politique de la société soviétique dans les

---

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 297.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 243.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 240.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 4.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 193.

années 1920 et était la condition pour que surviennent les changements nécessaires »<sup>10</sup>. Ici, donc, le texte laisse entendre qu'une entente avec l'« Ouest » était impossible et même pire que la difficile option « intérieure », puis qu'un régime autoritaire était essentiel.

Alors que dans les livres d'histoire occidentaux, la personne de Joseph Staline est présentée comme l'acteur dans les décisions politiques, ce nom n'apparaît que quelques fois dans le chapitre du manuel. La majorité des activités sont montrées comme étant un produit du Politburo. Nous remarquons le même type de procédé, peut-être par prudence, dans la version de 1976. Les acteurs y sont le Parti communiste, le gouvernement soviétique et « notre nation entière »<sup>11</sup>.

Après avoir établi l'impératif de l'essor industriel et les difficultés que devra éprouver le peuple soviétique, Danilov enchaîne vers la deuxième étape qui est de former un système politique de mobilisation afin de bien organiser la production et gérer le personnel efficacement. Ce système est basé sur une gestion rigide centralisée, la subordination de toutes les agences d'État au Parti et l'exécution, par les organisations publiques, de ces tâches définies par l'autorité suprême<sup>12</sup>. Le manuel rapporte les faits comme il se doit, certes. Cependant, il le fait avec une grande neutralité. Les politiques ne sont jamais questionnées et d'autres solutions ne sont jamais envisagées. Une priorité des autorités soviétiques, ajoute l'auteur, était de stimuler la volonté de la population à se sacrifier à la besogne presque insurmontable de cette industrialisation forcée. « Et il est clair que l'enthousiasme ne sera pas suffisant sans une poussée administrative, même la répression ou la menace de la

---

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 195.

<sup>11</sup> Graham Lyons, *The Russian version of the Second World War. The History of the War as Taught to Soviet Schoolchildren*, London, Archon Books, 1976, p. 23.

<sup>12</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 244.

force. Et on ne pouvait échapper la force. »<sup>13</sup> Voilà un exemple de ce que proposait Wood plus tôt, l'idée du sacrifice des intérêts individuels pour un plus grand bien commun, tout en étant présenté comme quelque chose d'indubitable<sup>14</sup>.

Danilov enchaîne alors à décrire, de manière assez complète et honnête, le processus de centralisation du pouvoir politique, l'organisation de l'économie planifiée, la mobilisation de la main d'œuvre et la politique nationale des années 1930. Il note, en gras dans le texte, que l'affirmation du pouvoir vient avec l'affermissement d'une ligne idéologique<sup>15</sup>. Il décrit ensuite l'importance du Parti communiste dans le processus mais il en remet la responsabilité essentiellement sur Staline<sup>16</sup>.

Curieusement, le manuel décrit comment, d'une part, le nombre de membres dans les rangs du PC augmente grâce à une « attirance positive ». La phrase suivante énonce que « l'une des façons de maintenir la discipline dans le Parti était le *nettoyage* de masse », ce qui s'est finalement élargi en une campagne de propagande bien plus étendue qui a atteint des gens qui n'étaient même pas dans le Parti<sup>17</sup>. La mention est bienvenue mais le sujet n'est pas développé davantage.

Contrairement aux affirmations de Brandenberger sur la personnalisation du pouvoir et des autres analystes vus plus tôt, Staline n'est pas présenté comme le héros de ce grand essor industriel mais ce sont plutôt les différentes agences gouvernementales

---

<sup>13</sup> *Ibid.*

<sup>14</sup> Elizabeth A. Wood, « Performing Memory: Vladimir Putin and the Celebration of WWII in Russia », *The Soviet and Post-Soviet Review*, vol. 38, 2011, p. 178.

<sup>15</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 245.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 246-247.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 247.

qui l'organisent telles le TsK VKP(b)<sup>18</sup>. Par contre, Staline n'est pas perçu comme étant l'architecte des répressions non plus.

Dans la partie sur la mobilisation de la main-d'œuvre, le manuel traite des détails des représailles brutales contre les travailleurs pour promouvoir la discipline, invalidant à nouveau les positions de Brandenberger et de ses collègues selon qui la brutalité est passée sous silence. Tout comme pour les exploits du développement industriel, les auteurs ne mentionnant le nom de Staline que rarement, donnant le rôle d'acteur aux différentes agences gouvernementales. Le récit passe ensuite à la question du durcissement du régime politique dans les années 1930 et revoit les différentes vagues de terreur contre de potentiels opposants politiques avec des statistiques, notamment le nombre de condamnés à la prison ou au travail forcé et le nombre d'exécutions<sup>19</sup>. La fin du paragraphe se termine comme suit : « Du point de vue de la moralité humaine, la mort et les vies brisées de personne ne peuvent être justifiées. »<sup>20</sup>, ce que nous croyons valide de tous les points de vue.

Danilov complète alors, dans un paragraphe informatif à part comme il s'en trouve dans le manuel, avec une intervention qui incite le lecteur à prendre position, lui proposant deux perspectives. D'abord, celle de Molotov qui affirme que c'est grâce à « 1937 » (l'année la plus brutale de la terreur stalinienne) qu'il n'y avait pas de cinquième colonne dans l'URSS pendant la guerre avec les Nazis. Nous voyons là un exemple de la justification de la terreur par la GGP, même si illogique puisque ces répressions ont eu lieu *avant* la guerre. Par opposition, le maréchal Konev soutient

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 248.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 253-257.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 257.

que s'il n'y avait pas eu de « 1937 », l'Union soviétique aurait été plus forte en 1941<sup>21</sup>.

La conclusion de ce chapitre sur l'établissement d'un système politique mobilisateur vient en souligner les lignes principales sur une note positive inattendue, sans réellement revoir les répressions ou les aspects négatifs de cette marche vers l'industrialisation. Elle fait d'abord l'éloge du peuple soviétique qui a accompli un exploit historique, ce qui est le bienvenu vu que le texte n'applaudissait que principalement les agences gouvernementales pour leur rôle dans l'essor industriel par la planification économique. Puis, il est mentionné que le pays s'est hissé à une nouvelle place sur le point international. Le tout s'est fait grâce à la résolution de la tâche énorme d'assurer un système d'État fort et centralisé avec un caractère mobilisateur. Aucune mention n'est faite des changements dans la vie des gens<sup>22</sup>. Nous avons là les premières manifestations des diverses définitions issues du récit historique soviétique telle l'importance de la situation dans le cadre international ainsi que l'éloge de l'État centralisé et fort qui est l'acteur principal dans cet épisode.

Contrairement à l'industrialisation qui est traitée de manière très exhaustive dans le chapitre au complet, le manuel ne consacre que 5 pages à la collectivisation. Il fait tout de même mention des chiffres sombres des répressions et des dépossessions. Nous pouvons penser à Zubkova ici selon qui le manuel signale des points indésirables sans développer, uniquement pour ne pas se faire reprocher de les avoir omis<sup>23</sup>. Par exemple, sans expliquer pourquoi ou comment, il est noté que des régions

---

<sup>21</sup> *Ibid.*

<sup>22</sup> Il faut tenir compte du fait que le livre comporte un chapitre à part sur les conditions sociales et la vie des gens.

<sup>23</sup> Elena Zubkova, « The Filippov Syndrome », *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History*, vol. 10, no. 4, automne 2009, p. 862.

(l'Ukraine, la région de la Volga, le Kazakhstan « et d'autres ») connaissent des famines en 1932 et que le compte des victimes était « des millions »<sup>24</sup> en cinq lignes avant de passer au point suivant. Il n'y est pas mention de la responsabilité de Staline, ni de la question du génocide, du nombre de victimes estimé à 7.5 millions ou bien de la thèse du Holodomor.

Il faut souligner que le ton employé est héroïque, tout comme dans les récits de la période soviétique. Il y a des affirmations du genre « L'histoire n'avait jamais vu un tel volume d'investissement dans l'industrie lourde en aussi peu de temps. »<sup>25</sup>. Cela demeure compréhensible, les manuels d'histoire sont inévitablement biaisés en faveur de leur nation dans leur sélection de faits et dans leurs commentaires<sup>26</sup>. L'auteur termine sa section sur le premier plan quinquennal en disant que ces développements étaient d'une importance capitale pour l'industrie de guerre. Le tout est montré comme étant naturel et l'utilité d'une industrie de guerre n'est pas questionnée<sup>27</sup>.

L'équipe de Filippov revoit les deuxième et troisième plans quinquennaux de manière assez complète. Elle traite des méthodes brutales de rationalisation dans l'industrie afin de pousser les limites de la possibilité de production<sup>28</sup>. En abordant le dernier plan quinquennal, les auteurs annoncent que celui-ci parvient à d'énormes réalisations mais fait aussi face à de sérieux problèmes. Puis, ils nomment une croissance de l'appareil d'État et de la bureaucratie ainsi qu'un désaccord en URSS à cause de la croissance des menaces extérieures. Après ces propos un peu vagues, le texte enchaîne immédiatement sur l'industrie de guerre en Allemagne, affirmant qu'au

---

<sup>24</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 264.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 265.

<sup>26</sup> Lyons, *op. cit.*, p. xiv.

<sup>27</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 265.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 267.

moins un tiers des revenus d'État y était alloué à l'armée<sup>29</sup>. Nous pouvons constater ici, à nouveau, un lien direct entre l'industrialisation et la GGP.

Selon le manuel, une des tâches principales du Politburo pendant cette période était d'égaliser le niveau économique de toutes les régions nationales de l'URSS. Il décrit la suite ainsi : « la république de Russie et le peuple russe ont été d'une grande aide aux peuples des républiques de l'URSS dans l'établissement et le développement de leur propre potentiel économique et culturel dans ces années »<sup>30</sup>. Cette affirmation dégage une teinte de nationalisme pro-russe mais surtout, elle s'inscrit dans la perspective russocentrique du récit soviétique.

Les auteurs enchaînent alors avec les données techniques des progrès industriels dans les différentes régions de l'Union réalisés avec « les efforts de l'URSS ». Il est question, par exemple, des gigantesques industries qui n'ont pas d'égal en Europe ni dans le reste du monde<sup>31</sup> construites sur le territoire de l'Ukraine<sup>32</sup>. Ils énumèrent les détails et les chiffres de ce développement économique dans plusieurs régions pour finir ce point en rappelant l'imminence de la guerre, encore une fois.

Ornant le haut d'une photo d'une parade militaire à Leningrad, Danilov amorce le dernier point du chapitre : « la menace croissante d'une guerre mène au resserrement de plusieurs aspects de la vie »<sup>33</sup>. Il explique que la pression est accrue sur les fermiers qui, selon une loi passée en 1937, n'ont plus le droit de quitter les kolkhozes

---

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 268.

<sup>30</sup> *Ibid.*

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 269.

<sup>32</sup> À noter : Les auteurs ne disent pas « en Ukraine » (*v Ukraine*) comme le veut la nouvelle appellation mais « sur l'Ukraine » (*na Ukraine*), comme si l'Ukraine n'est qu'un territoire de la Russie au lieu d'être un État en soi. (Notons que c'était le cas dans ce temps-là.)

<sup>33</sup> *Ibid.*

sans l'aval de l'administration. De plus, on leur fixe un minimum de jours de travail. Quant aux travailleurs dans le secteur industriel, les auteurs énumèrent les conditions terribles auxquelles ils doivent faire face (paie retenue, impossibilité de changer de lieu de travail, heures de travail, etc.)<sup>34</sup>. Nous accueillons cette matière favorablement vu que les textes recueillis en 1976 ignorent complètement le thème de l'existence quotidienne des gens de manière générale.

À première vue, tel que l'a montré Vladimir Solonari antérieurement, les répressions ainsi que la terreur de masse de 1937-1938 sont mentionnées. Mais comme le suppose Tumarkin, la GGP vient justifier des violences qui en fait n'ont aucun lien avec celle-ci. Remarquons également le choix de termes tout en tenant compte de la grammaire russe qui ne demande pas un sujet de la même façon que le fait la langue française. La pression « est accrue » sur les fermiers, la loi « est passée » ou bien les pratiques de l'industrie « ont été resserrées »<sup>35</sup>. Est-ce un hasard que ces événements semblent procéder d'eux-mêmes, comme si personne, en l'occurrence Staline ou l'État, n'en est responsable? Cette forme semble être la norme puisqu'il n'y a pas nécessairement d'acteur lorsqu'il est question des aspects positifs comme négatifs dans cette partie du texte. Curieusement, le nom de Staline apparaît lorsqu'il « demande à Beria de ralentir le volant de la répression »<sup>36</sup>. Puis, l'implication du NKVD dans le secteur économique est traitée mais sans poser de regard critique sur l'ingérence de la police d'État. Au lieu, le texte mentionne le NKVD pour expliquer la mise en place d'une concurrence entre les commissaires qui fait en sorte que se développe « une nécessité de constamment remplir les camps et d'autres places où la liberté est approximative »<sup>37</sup>. Cette phrase qui complète le corps du chapitre étudié

---

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 272.

<sup>35</sup> *Ibid.*

<sup>36</sup> *Ibid.*

<sup>37</sup> *Ibid.*

semble sous-entendre que le goulag est le produit de la concurrence entre commissaires.

Rappelons-nous ici que Zubkova maintient que les auteurs du Guide Filippov construisent un fondement rationnel aux répressions de Staline et expliquent les motifs des purges qu'il a commises. En d'autres mots, ils présentent ses actions comme *logiques* (en italique dans le texte). Le problème, selon elle, est que le texte ne mentionne pas que ces actions étaient *criminelles*, tout comme les *méthodes* (en italique dans le texte)<sup>38</sup>.

Il est possible de dégager plusieurs similitudes avec le récit officiel des manuels scolaires sous Brejnev. Dans son traitement de l'économie soviétique, celui-ci se consacre essentiellement à démontrer le boom industriel historique que connaît l'Union soviétique dans l'avant-guerre, sans oublier l'instruction par l'État de nouveaux professionnels. Comme chez Danilov, le spectre de la guerre est omniprésent. Dans son recueil de 1976, Graham Lyons parle du nouveau décret qui alourdit les conditions de travail des travailleurs mais rapporte que ceux-ci ont largement appuyé ce décret<sup>39</sup>. Il mentionne également l'intensification du « travail politique »<sup>40</sup> mais celui-ci n'est pas expliqué. Il n'est jamais question de répression.

Mention est toutefois faite de l'incompétence de l'Armée rouge dans les premiers jours de l'attaque allemande. Le récit de Lyons comme celui de Danilov parlent tous deux d'« impréparation ». Le premier l'attribue à deux causes : le développement d'une industrie de guerre à la fine pointe de la technologie n'a pas réussi à produire de l'armement en quantité suffisante ni à former assez d'hommes capables de

---

<sup>38</sup> Zubkova, *op. cit.*, p. 845.

<sup>39</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 23.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 23-24.

manipuler cette nouvelle technologie. Le texte de Danilov, lui, attribue le chaos du 22 juin 1941 au fait que le nouvel armement moderne qu'avait l'Armée rouge n'avait pas encore ses pièces de rechange. Nous décelons là une continuité entre les deux puisqu'ils se maintiennent dans la question de l'armement. Les facteurs derrière cette débâcle, comme les mauvaises décisions de la Stavka et de Staline, sont plus complexes<sup>41</sup>.

En conclusion, les auteurs rappellent le développement économique sans précédent qu'a connu l'URSS, donnant les chiffres de cet exploit. Comme le soutient Solonari, le manuel invite au questionnement et à la discussion mais jusqu'à une certaine mesure. Chaque chapitre du manuel est suivi d'une partie de questions à répondre pour le lecteur ou la lectrice après lequel se trouve un ensemble de citations de mémoires d'individus ayant participé à la guerre. Certaines interrogations sont justes et pertinentes, d'autres suggèrent carrément une prise de position. Par exemple, la question 4 appelle à évaluer la famine de 1932-1933, de la comparer avec celle de 1921-1922 et d'estimer si les autorités en étaient responsables. Elle demande également s'il est possible de considérer la famine de 1932-1933 comme un « génocide du peuple ukrainien » ou un génocide d'autres peuples de l'URSS. Cette question paraît inviter à la discussion mais le manuel n'a pas fourni les informations nécessaires pour y répondre. La question 6 vient comparer les indicateurs économiques du goulag avec ceux du secteur économique afin d'en examiner les résultats. Aucune question, sauf cette dernière qui comptabilise les vies humaines en termes économiques, ne traite de la violence de l'État ou de Staline directement, envers la population.

Du récit se dégage un ton positif qui se maintient jusqu'à la fin du chapitre, entre les auteurs qui insistent sur le bond industriel historique, les mots d'un travailleur de

---

<sup>41</sup> David M. Glantz, *Colossus Reborn: The Red Army at war: 1941-1943*, Lawrence, University City Press, 2005, p. 13-14.

l'époque qui rapporte avec nostalgie les jours où il travaillait sans relâche et une citation qui maintient que « rien dans la région de la Ruhr, ou en France, en Belgique ou en Angleterre ne se compare à Magnitogorsk »<sup>42</sup>.

Cette première partie confirme la position de Zubkova selon qui les répressions sous Staline sont montrées comme étant logiques et rationnelles et qu'au lieu d'être présentée comme une impasse, la collectivisation forcée devient une solution alors que la terreur devient un moyen utile pour former de nouveaux cadres administratifs. Ça rejoint Brandenberger qui fait ressortir du Guide Filippov une logique prééminente selon laquelle la fin justifie les moyens les plus cruels, notamment le durcissement d'un appareil administratif brutal pour assurer l'efficacité de l'industrialisation<sup>43</sup>. De plus, à travers les mots de Molotov cité plus tôt, il est suggéré que les purges auraient sauvé la Russie. Le récit ignore toute solution alternative, sans inviter à la réflexion ou à l'évaluation de la moralité de ces actions<sup>44</sup>. La terreur et les mauvaises conditions de vie sont présentées comme étant indispensables afin d'industrialiser le pays en un temps record. Et l'industrialisation forcée, comme la collectivisation, sont justifiées par la GGP. Sans la guerre, cette souffrance perd tout son sens. Signalons également que Staline n'est pas mentionné lorsqu'il est question de ses crimes.

Nous retenons deux éléments suite à cette dernière partie. Tout d'abord, en faisant l'éloge des grandes avancées de l'Union soviétique et en minimisant la portée de la souffrance encourue, le récit actuel sur la guerre confirme ce que Tismaneanu et d'autres décrivent comme la promotion de l'intérêt de l'État au profit de celui de

---

<sup>42</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 277.

<sup>43</sup> David Brandenberger, « A New Short Course?: A.V. Filippov and the Russian State's Search for a "Usable Past" », *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History*, vol. 10, no. 4, automne 2009 (nouvelles séries), p. 382.

<sup>44</sup> Zubkova, *op. cit.*, p. 845.

l'individu<sup>45</sup>. C'est à dire que l'État n'est pas au service de l'individu mais l'inverse. Le manuel encourage l'individu à se sacrifier pour l'État, ce qui, selon Rose, Mishler et Munro, correspond à l'inverse du principe démocratique<sup>46</sup>. Également, les sacrifices humains de cette marche vers le progrès ne sont jamais vraiment remis en question, ce qui, comme l'indique Zubkova, encourage le statu quo au lieu de motiver l'étudiant à chercher des alternatives au système en place<sup>47</sup>. Parallèlement, la souffrance de l'individu est présentée comme normale, supposant qu'il est parfaitement acceptable de souffrir et que l'État ne doit rien à ses « sujets ». Malgré un timide éloge à l'héroïsme des travailleurs et des paysans soviétiques qui sont les vrais héros de ce développement économique record, les autorités sont présentées comme étant les leaders du progrès et comme parfaitement aptes à guider l'économie, ce qui peut contribuer à dissuader le lecteur à remettre en question ou critiquer l'autorité.

Nous pouvons pousser l'analyse plus loin avec Khapaeva qui soutient qu'en ne condamnant pas les crimes contre la personne de la période soviétique, la culture du goulag imprègne la société post-soviétique et fait en sorte que l'idée du refuge moral, idéal ou politique n'a plus de signification<sup>48</sup>. Ce que le lecteur risque de retenir du texte c'est que la violence d'État sur ses citoyens est normale et parfois même nécessaire, que les autorités sont parfaitement capables, qu'elles excellent à gouverner le pays et qu'un gouvernement fort et centralisé est essentiel. Ajoutons que l'approche du texte est par le haut, les organes de pouvoir en sont les seuls acteurs.

---

<sup>45</sup> Vladimir Tismaneanu, *Fantasies of Salvation: Democracy, Nationalism and Myth in Post-Communist Europe*, Princeton, Princeton University Press, 1998, 256 p.

<sup>46</sup> Richard Rose, *et al.*, *Popular Support for an Undemocratic Regime. The Changing Views of Russians*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011, 206 p.

<sup>47</sup> Zubkova, *op. cit.*, p. 862.

<sup>48</sup> Dina Khapaeva, « Historical Memory in Post-Soviet Gothic Society », *Social Research*, vol. 76, no. 1, printemps 2009, p. 384-385.

Finalement, Danilov et Filippov sont fort insistants sur le statut international de l'Union soviétique, ce qui rappelle cette même tendance dans le récit soviétique.

## 1.2 Les relations internationales

Les relations internationales à la veille du conflit sont au cœur de tout récit historique sur la marche à la guerre, traitant ainsi conjointement de ses causes. Retenons les faits qui nous intéressent. Le manuel de Danilov, tout comme le livre de Lyons, semble traiter le sujet de manière assez complète, revoyant les détails majeurs du contexte mondial dans la décennie d'avant-guerre, notamment les suites impétueuses de l'héritage du Traité de Versailles, le krach boursier de 1929, l'Internationale communiste et l'ascension des Nazis et leur prétention à la domination mondiale. Il en est de même pour son traitement des thèmes plus controversés dans l'historiographie soviétique tels le protocole secret derrière le Pacte Molotov-Ribbentrop, le massacre d'officiers polonais à Katyn et la guerre avec la Finlande.

### 1.2.1 Les pourparlers et alliances

Chez Danilov, l'Union soviétique est présentée comme étant victime des manigances des « démocrates » contre elle. Les « démocrates » et les « démocraties » renvoient aux futurs pays alliés pendant la guerre. Ces termes sont entre guillemets dans le texte et ils sont traités avec moquerie. Il s'agit d'ailleurs d'un concept regroupant un ensemble vague qui ressemble au concept soviétique des « impérialistes » qui auraient déclenché la guerre et manigancé contre l'URSS, prépondérant dans les textes assemblés par Lyons<sup>49</sup>. L'Union soviétique est aussi montrée comme étant le

---

<sup>49</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 1-2.

leader en faveur des pourparlers de paix. S'il est vrai que Staline cherchait à tout prix à éviter une guerre, les accords de paix qu'il proposait étaient conditionnels au consentement à ses demandes, comme, par exemple, le droit de passage de l'Armée rouge en Pologne, ce que celle-ci a refusé.

Comme l'a précédemment formulé Brandenberger, rien de ce qui est relaté n'est faux mais il mérite d'être nuancé. Par exemple, le livre rapporte que le Royaume-Uni et la France n'ont rien fait pour encourager les autorités polonaises et roumaines à accepter que l'armée soviétique puisse passer par leur territoire en cas d'agression selon l'accord d'assistance mutuelle<sup>50</sup>. Ce fait ne peut pas vraiment être réfuté, mais il pourrait être présenté et expliqué de manière plus juste. Un autre exemple : Danilov parle d'accusations faites par Paris<sup>51</sup> ou par Washington<sup>52</sup> selon lesquelles l'Union soviétique aurait fait de l'ingérence dans leurs affaires internes et des sanctions imposées à celle-ci. Il n'est pas mentionné de quoi il s'agit ou si ces accusations étaient fondées.

Après avoir exposé les maints essais de l'Union soviétique de s'allier aux États d'Europe pour maintenir la paix, Danilov conclut que ceux-ci ont tout refusé parce qu'ils préféraient s'allier à l'Allemagne nazie afin de faire un contrepoids à l'URSS<sup>53</sup>. Les auteurs sous-entendent que la conciliation des puissances européennes avec l'Allemagne se fait dans le but de pousser celle-ci vers l'Est. Similairement, le texte de Lyons déclare que Londres voyait l'Allemagne comme le « bastion de l'Ouest

---

<sup>50</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 317.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 312.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 313.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 314.

contre le bolchevisme », et qu'elle lui a donné la liberté de prendre de l'expansion vers l'Est<sup>54</sup> alors que c'est inexact<sup>55</sup>.

Le tout culmine en 1938, où, s'exclamant pour la première fois et ce, de façon très personnelle, Danilov et ses collègues annoncent que « les leaders « démocrates » - pour la énième fois! - ont satisfait les demandes territoriales de Hitler », lui cédant les Sudètes<sup>56</sup>. Les « démocraties » sont présentées comme étant responsables de cette poussée nazie vers l'Est. Toutefois, des solutions aux aspirations expansionnistes de Hitler ne sont jamais examinées. Voyons la solution que suggère Danilov lorsqu'il traite de l'annexion allemande de l'Autriche :

Le gouvernement soviétique a fait savoir qu'il était prêt à intervenir militairement dans une coalition contre les agressions [...] Toutefois, les pays occidentaux n'ont pas réagi à la disparition de l'Autriche<sup>57</sup>.

Est-ce qu'il suggère que ceux-ci auraient dû déclarer la guerre à l'Allemagne nazie? De la même manière, le manuel de 1976 soutient que l'agression allemande a été « impunie » et que cela a encouragé l'Allemagne à faire de nouvelles conquêtes<sup>58</sup> mais il ne propose pas de façon de « punir » l'Allemagne.

Ensuite vient la question des négociations très dures entre Moscou et Londres, freinées entre-autres par le refus des « partenaires junior » du Royaume-Uni et la France, la Roumanie, la Pologne et les pays baltes, refusant que l'Armée rouge traverse leur territoire en cas d'agression. Puis, le manuel démontre, avec raison, que

---

<sup>54</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 5.

<sup>55</sup> Peter Padfield, *Hess, Hitler and Churchill*, Cambridge, Icon Books, 2013, 480 p.

<sup>56</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 315.

<sup>57</sup> *Ibid.*

<sup>58</sup> Lyons, *op. cit.*

les pourparlers avec l'Union soviétique ne semblaient que secondaires pour la Grande-Bretagne et que ceux-ci n'ont pas trouvé d'accord<sup>59</sup>.

« Face à une impasse dans les négociations avec les « démocrates », le gouvernement soviétique s'est tourné vers le rapprochement avec les Nazis. »<sup>60</sup> Un accord de non-agression entre l'Allemagne nazie et l'URSS a été signé à Moscou le 23 août 1939 par les ministres des affaires étrangères des deux pays, Ribbentrop et Molotov. Le controversé protocole secret sous-jacent à cet accord dans lequel sont discrètement délimitées les sphères d'influence de l'Allemagne et de l'Union soviétique en Europe de l'Est est expliqué<sup>61</sup>. De surcroît, il est vrai que, comme l'affirment les manuels, l'URSS, déjà en guerre avec le Japon à l'Est, a été contrainte de s'allier aux Nazis.

Si nous nous tournons vers les manuels de 1976, le nom du Pacte Molotov-Ribbentrop n'est pas mentionné, il en est autant pour son protocole secret. Le texte ne raconte que vaguement que l'Union soviétique a été contrainte de s'allier à l'Allemagne nazie puisque les autres puissances occidentales ont refusé de s'y rapprocher<sup>62</sup>. Pour les manuels soviétiques présentés par Lyons comme pour Danilov dans une moindre mesure, ce sont les puissances occidentales (la Grande-Bretagne, la France et les États-Unis de manière secondaire) qui ont fait échouer les pourparlers de paix.

---

<sup>59</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 317.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 318.

<sup>61</sup> *Ibid.*

<sup>62</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 9-10.

### 1.2.2 La Seconde Guerre mondiale dans l'Est de l'Europe

Dès le début du récit sur la Seconde guerre mondiale, les deux textes accusent la Grande-Bretagne et la France de ne pas avoir « envahi l'Allemagne de l'Ouest » lorsque les armées d'Hitler sont entrées en Pologne le 1er septembre 1939<sup>63</sup>. « 115 divisions françaises et anglaises n'ont pas bougé. »<sup>64</sup> Remarquons ici la tendance belliqueuse qui suggère automatiquement l'intervention armée pour régler un conflit même si, à l'époque, c'était *casus belli* pour les Soviétiques. Danilov explique alors que les troupes soviétiques sont entrées en Biélorussie de l'Ouest et en Ukraine de l'Ouest, après que le gouvernement polonais ait quitté Varsovie, occupant les territoires que la Pologne a saisis pendant la guerre soviéto-polonaise de 1920<sup>65</sup>. L'auteur suggère donc que ces terres appartiennent à l'URSS sans même discuter de cette conquête. Danilov enchaîne avec le drame de Katyn, sans en mentionner le nom, racontant comment le Politburo (TsK VKP(b)) (sic)<sup>66</sup> a fait fusiller 21 857 officiers polonais<sup>67</sup>. Tenons compte du fait que Staline n'est pas nommé et que la responsabilité en revient au Politburo seul. Nous saluons l'initiative des auteurs d'aborder cette question délicate de l'historiographie russe alors que les manuels de 1976 omettent entièrement cet évènement<sup>68</sup>. Par contre, Danilov poursuit en disant que cet acte est « sûrement une punition contre les brutaux Polonais blancs qui ont capturé 130 000 prisonniers de guerre soviétiques pendant la guerre soviéto-polonaise

---

<sup>63</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 323, Lyons, *op. cit.*, p. 11.

<sup>64</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 11.

<sup>65</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 324.

<sup>66</sup> Notons ici que le Politburo est en fait le TsK CCC alors que le TsK VKP(b) signifie l'Orgburo, les auteurs auraient donc fait une erreur ou cherché à simplifier le texte.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 325.

<sup>68</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 11-12.

de 1920 dont 60 000 sont morts »<sup>69</sup>. Le découlement ici est illogique. D'abord, ces deux événements ne sont pas tout à fait analogues. Puis, ces chiffres sont exagérés, les estimations du nombre de soldats soviétiques capturés sont plutôt de 80 000 à 85 000, et les morts de 16 000 à 20 000 ; certes précipités vers leur mort par des conditions de vie déplorables dans les camps d'internement polonais mais, il faut le préciser, non systématiquement fusillés. Pourquoi alors exagérer et tenter une comparaison afin d'amoindrir un crime soviétique? Cela témoigne d'une certaine volonté de justifier Katyn au lieu de reconnaître et condamner un massacre perpétré par les Soviétiques.

Puis vient le sujet de la proposition de l'URSS aux pays baltes de fixer un accord d'aide mutuelle face à la menace d'agression nazie<sup>70</sup>. Or, nous savons que cet « accord » a été imposé par les Soviétiques<sup>71</sup>. Les écrits de 1976 ne traitent pas des États baltes, probablement puisque, faisant partie de l'Union soviétique à cette époque, leur passé historique national était passé sous silence. À plusieurs reprises, Danilov rapporte que les pays baltes étaient entièrement en accord avec les exigences de Moscou<sup>72</sup>. Plus loin, l'auteur traite des acquisitions territoriales de l'Union soviétique en 1940 dont les 3 pays baltes et termine cette partie avec « ainsi, dans les années d'avant-guerre, le gouvernement soviétique a repris presque toutes les pertes résultant de la crise aiguë de 1917-1920 sur le territoire russe (sauf la Finlande et la Pologne) ainsi que l'Ukraine de l'Ouest »<sup>73</sup>. Il n'est jamais question d'agression ou de conquête, cette subordination de pays voisins est présentée comme étant naturelle.

---

<sup>69</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 325.

<sup>70</sup> *Ibid.*

<sup>71</sup> Marcel H. Van Herpen, *Putinism. The Slow Rise of a Radical Right Regime in Russia*, New York, Palgrave Macmillan, 2013, p. 65.

<sup>72</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 331.

<sup>73</sup> *Ibid.*

Et puis, Danilov rapporte que l'Union soviétique propose à la Finlande de signer un accord d'aide mutuelle. En une phrase, il explique que Moscou visait à échanger des territoires stratégiques pour protéger Leningrad en échange d'une bien plus grande compensation en Carélie à son voisin. La Finlande refuse l'entente et l'Union soviétique « commence les exercices militaires contre les Finnois »<sup>74</sup>. Le manuel de 2012 a le mérite de traiter de cette guerre de manière plus fidèle à l'histoire que celui de 1976 selon lequel la Finlande, un sauf-conduit des forces impérialistes et de l'Allemagne nazie vers l'Union soviétique, aurait attaqué cette dernière<sup>75</sup>. Il faudrait toutefois décrire et nuancer davantage. Attaquer un État pour des territoires est montré comme quelque chose de normal. L'auteur enchaîne : les Soviétiques comptaient sur une retraite rapide mais ils ont eu des difficultés dans des conditions glaciales. Les Finnois ont brûlé les villages pendant leur retraite pour laisser *l'opposant* sans abri. Souffrant de pertes considérables, l'Armée rouge a dû suspendre ses activités pour les reprendre en février 1940. Le 12 mars 1940, à Moscou, est signé l'accord de paix. La frontière soviéto-finlandaise sur l'isthme carélien et autour d'autres régions a été repoussée de quelques 10 km du côté finlandais. Ainsi, la sécurité de Leningrad, Mourmansk et du chemin de fer de Mourmansk est assurée. L'auteur poursuit alors avec des descriptions géographiques et techniques<sup>76</sup>. Ce rapport de la guerre d'Hiver est inexact. L'agression soviétique de la Finlande est montrée comme étant fondée et légitime puisque cette dernière a refusé de céder ses territoires. En outre, il n'est jamais question d'« invasion » ou d'« agression », remarquons d'ailleurs le choix de termes comme « opposants ». L'évènement est embelli puisque l'Armée rouge est présentée d'un point de vue héroïque et il semble que ses faiblesses sont dues au fait que les Finnois aient brûlé ses potentielles ressources. Notons que la guerre de Finlande ne fut pas si glorieuse pour l'Union

---

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 325.

<sup>75</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 12.

<sup>76</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 326.

soviétique puisqu'il y a eu 5 fois plus de morts du côté de l'agresseur. Les purges de Staline dans le commandement militaire soviétique y étaient certainement pour quelque chose.

Ayant été rédigés dans un contexte de Guerre froide, les manuels repris par Lyons perçoivent la Grande-Bretagne, la France et surtout les États-Unis comme étant autant des ennemis que l'Allemagne nazie<sup>77</sup>. Cette tendance est observable chez Danilov mais dans une bien moindre mesure. Sans les condamner explicitement, il mentionne parfois le « spectre » de l'ennemi de l'Ouest. Par exemple, parlant du « miracle » de Dunkerque d'un ton méfiant, il suppose que Hitler ait laissé le temps aux soldats britanniques de s'enfuir afin de se rapprocher de la Grande-Bretagne « neutre »<sup>78</sup>. Danilov continue : « Évidemment, dans le même but, en mai 1941, Hess, un des leaders nazis, s'est envolé vers l'Angleterre pour une mission secrète qui n'a jamais été dévoilée »<sup>79</sup>. Ce ton suggestif laisse entendre une conspiration menaçante de la part des « autres ». Il est vrai que Rudolf Hess, peut-être sous l'ordre de Hitler, a tenté de négocier la paix avec le Royaume-Uni en échange du libre cours de l'Allemagne à l'Est.

Les deux textes à l'étude ont une partie intitulée « La préparation pour la guerre contre l'Union soviétique ». En 1976, la guerre est davantage présentée comme une lutte « pour la justice et la liberté » des peuples prolétaires<sup>80</sup>. En 2012 est exposée la vraie nature du régime nazi et du Nouvel Ordre de Hitler qui implique d'annihiler une partie de la population soviétique et de mettre sous esclavage ce qui en reste. Le traitement du projet de génocide nazi a évolué pour être plus fidèle à la réalité mais

---

<sup>77</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 13.

<sup>78</sup> Entre guillemets dans le texte.

<sup>79</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 327.

<sup>80</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 20.

non sans stéréotypes. Par exemple, Danilov dit que celui-ci a été réfléchi avec une « minutie allemande »<sup>81</sup>. Les deux ouvrages accordent une importance considérable à l'hypothèse selon laquelle Hitler aurait attaqué l'Union soviétique dans le but ultime d'isoler la Grande-Bretagne qui n'aurait plus d'autre allié en Europe<sup>82</sup>.

Danilov et Lyons examinent tous deux les principaux événements des relations internationales à la veille du conflit, nous n'avons bien sûr retenu que ce qui est en lien avec notre questionnement. Le contenu actuel est assez complet pour un manuel de niveau secondaire et on ne peut lui reprocher d'avoir omis des étapes de l'histoire. Nous avons toutefois vu que certains faits sont manipulés ou présentés de manière incomplète. Alors que la partisannerie dans le manuel soviétique a aujourd'hui été révélée et condamnée, pourquoi alors est-ce que Danilov reprend des éléments du récit de 1976 et quel est l'intérêt de présenter certains aspects du cours de l'histoire de manière partielle? D'un côté, c'est parce que des générations en ont été absorbées et qu'elles connaissent et comprennent ce récit. De l'autre, nous pouvons nous demander s'il s'agit d'un procédé volontaire pour embellir la mémoire de la guerre.

Essayons alors d'interpréter les points principaux de son récit. Dans un premier temps, suivant la ligne de l'histoire officielle de 1945 à 1989, l'Union soviétique est montrée comme étant la seule à tenter de conserver la paix et la sécurité collective, dont les efforts seront minés par les pays « occidentaux » comme la France, la Grande-Bretagne, les États-Unis et l'Allemagne dans un dernier temps. Ceux-ci sont présentés comme faisant des manigances secrètes dans une alliance contre l'Union soviétique et il est même suggéré qu'ils conspiraient contre l'URSS avec les Nazis. Ils sont appelés des « démocraties », terme qui est toujours entre guillemets et qui est

---

<sup>81</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 332.

<sup>82</sup> *Ibid.* ; Lyons, *op. cit.*, p. 18.

traité avec dérision, tout comme lorsqu'il est question d'un pays « neutre »<sup>83</sup>. L'étudiant est porté à retenir qu'il faut se méfier de l'Ouest et des « démocraties ». De quoi les « démocraties » sont-elles coupables selon Danilov? Principalement, d'avoir été lâches et de ne pas avoir attaqué l'Allemagne nazie. Comme pour le refus de la Finlande de céder des territoires à l'Union soviétique, le conflit armé semble être la seule solution aux conflits entre États. Une alternative à la guerre n'a jamais été proposée, tout comme le lecteur n'est pas incité à remettre en question ce qu'il lit.

À première vue, il semblerait que la Grande Guerre patriotique vient justifier l'industrialisation et la collectivisation forcées qui elles justifient la brutalité de l'État. Révéler les côtés obscurs du passé soviétique nuirait au prestige de la Russie et par là, à son chef puisque celui-ci est connecté avec la gloire du pays<sup>84</sup> et avec ses leaders précédents<sup>85</sup>. Elizabeth A. Wood vient clore ce chapitre avec son étude de la célébration de la GGP par Vladimir Poutine :

Les questions difficiles à propos de la guerre (la préparation ou non préparation pour la guerre du pays, le Pacte Molotov-Ribbentrop, le rôle de Staline, la répression et l'exil de nations entières) n'ont pas besoin d'être répondues parce que la guerre est un évènement mythique plus qu'un évènement spécifiquement historique.<sup>86</sup>

Une fois la guerre commencée, nous comprendrons davantage ce processus de mythification.

---

<sup>83</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 327.

<sup>84</sup> Wood, *op. cit.*, p. 175-177.

<sup>85</sup> Brandenberger, *op. cit.*, p. 382.

<sup>86</sup> Wood, *op. cit.*, p. 177.

## CHAPITRE II

### LA GUERRE ASPECTS INTERNES

We're nostalgic but we're not crazy.<sup>1</sup>  
Leonid Parfyonov, producteur  
de télévision, 1995.

Ayant établi que, de manière générale dans le récit historique russe, l'industrialisation et la collectivisation forcées sont justifiées par leur contribution à la lutte contre l'envahisseur nazi pendant la GGP, nous arrivons désormais au cœur de notre analyse : examiner le traitement de la guerre comme telle, ce qui se fera dans les chapitres 2 et 3. Dans le but d'évaluer si, ultimement, le président Poutine tente d'imposer un enseignement de l'histoire au service de son projet politique, tel qu'avancé plus tôt, nous allons rechercher les similitudes entre les manuels de la période de Brejnev et celui de Filippov. Dans l'ensemble, nous devons déceler si le récit correspond à la « mémoire absente » dont parlent plusieurs analystes<sup>2</sup>. En priorité, est-ce que certains faits historiques majeurs sont manipulés ou éclipsés au profit d'autres plus glorieux? Comment Staline est-il présenté et se dégage-t-il du texte une célébration d'un pouvoir exécutif personnalisé? La Russie est-elle définie comme une grande superpuissance en constant combat contre « l'Ouest » et dont les intérêts nationaux occupent le premier plan? Est-ce que le texte affiche un ton nationaliste et patriotique? Mieux, le traitement de la guerre prend-il des airs

---

<sup>1</sup> Serguei A. Oushakine, « "We're nostalgic but we're not crazy": Retrofitting the Past in Russia », *The Russian Review*, vol. 66, no. 3, juillet 2007, p. 451.

<sup>2</sup> Samuel A. Greene (dir.), « Engaging History. The Problems & Politics of Memory in Russia and the Post-Socialist Space », *Working Papers*, Carnegie Moscow Center, no. 2, 2010, p. 7.

liturgiques à la manière d'un culte pour ultimement présenter la guerre comme quelque chose de sacré? Dans sa forme, est-ce que le récit de Danilov est simple de manière à être aisément absorbé par le lecteur ou l'invite-t-il à un débat critique? Parallèlement, le manuel russe tient-il compte d'historiographies alternatives ou demeure-t-il prisonnier des vieux récits soviétiques?

Afin de répondre à ces questions, nous avons cru le plus approprié d'organiser notre analyse en suivant l'ordre exact du récit de Danilov. Ainsi, pour les chapitres 2 et 3, nous allons aborder *tout* le contenu qu'il traite. Cela nous permettra de dresser un portrait plus objectif de l'œuvre puisque nous n'avons pas à prédéterminer la matière.

À la différence de la structure du livre de 1976 dont le contenu sur la GGP progresse chronologiquement en fonction des opérations militaires, celui de 2012 est divisé de façon thématique. Mentionnons que cela va à l'encontre de la position de Brandenberger qui, lui, soutient que le Guide Filippov tient une structure en fonction des « grands hommes de l'histoire ». Peut-être que cette analyse s'applique uniquement au guide pour enseignants et non au livre en tant que tel ou, comme nous l'avons vu, la première version de ce manuel aurait été refondue<sup>3</sup>. En effet, le manuel dément cette critique du « pouvoir politique hautement personnalisé » puisqu'il n'est presque jamais question d'individus au pouvoir.

Nous enchaînons ainsi d'abord avec le chapitre de Danilov « Au front de la Grande Guerre patriotique », suivi de « L'arrière du front pendant les années de la guerre », « Le régime d'occupation et la lutte contre l'ennemi à l'arrière du front » et « L'homme à la guerre. La culture dans les années de la Grande Guerre patriotique »

---

<sup>3</sup> David Brandenberger, « A New Short Course?: A.V. Filippov and the Russian State's Search for a "Usable Past" », *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History*, vol. 10, no. 4, automne 2009 (nouvelles séries), p. 830.

avant de passer à notre chapitre III : « Politique externe de l'URSS pendant les années de la guerre ».

## 2.1 Au front de la Grande Guerre patriotique

Cette section dans le manuel de Danilov témoigne uniquement de ce qui a trait aux opérations militaires, du déclenchement jusqu'à la fin de la guerre. En somme, ce seul chapitre doit être mis en relation avec 9 des 11 chapitres sur la guerre dans du recueil de Lyons. Le livre de Danilov étant plus long, il est forcément plus détaillé que celui de Lyons, ici comme pour le reste de cette étude. Rappelons également que nous faisons abstraction des éléments marxistes-léninistes qui démarquent le récit soviétique de celui actuel.

### 2.1.1 Le front de l'été à l'automne 1941

Les deux manuels débutent avec l'attaque nazie en sol soviétique, le 22 juin 1941, et décrivent les premiers moments de la guerre de manière assez complète. Lyons mentionne la retraite forcée de l'Armée rouge au début du conflit « en dépit de toute sa vaillance et de son courage », sans fournir d'autres détails<sup>4</sup>. Il l'explique par la supériorité de la machine de guerre allemande et par le fait que l'Armée rouge n'était pas entièrement mobilisée<sup>5</sup>. Danilov quant à lui compare les chiffres des effectifs de chacune des deux armées ainsi que les chiffres astronomiques des pertes du côté

---

<sup>4</sup> Graham Lyons, *The Russian version of the Second World War. The History of the War as Taught to Soviet Schoolchildren*, London, Archon Books, 1976, p. 27.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 28.

soviétique, notamment que 44 divisions ont été détruites en 18 jours<sup>6</sup>. Aucun des deux auteurs n'explique la responsabilité qu'avait Staline et le Haut-Commandement de l'armée dans cette catastrophe. D'ailleurs, il n'est pas question de Staline dans toute cette section.

Ce qui nous intéresse ici, c'est le ton. Rapidement, nous comprenons que lorsque Lyons rapporte des expressions exaltées de manière généralisée comme « résistance héroïque » et « combattent avec un courage et une vaillance exceptionnelles »<sup>7</sup>, cela signifie en fait que le groupe en question est en train de subir un revers et qu'il s'agit d'un procédé pour rendre la réalité plus « héroïque ». À l'opposé, Danilov n'emploie pas de tels termes ou s'il le fait, c'est de façon plus appropriée, par exemple : « Le courage et l'héroïsme des défenseurs de la forteresse de Brest sont devenus légendaires »<sup>8</sup>. En effet, cette bataille fut assez spectaculaire vu la supériorité des forces allemandes par rapport aux Soviétiques qui, malgré tout, leur ont opposé une résistance farouche.

Le nouveau manuel propose un langage plus objectif et scientifique alors que ceux des années 1970 emploient des termes tendancieux peignant l'attaque allemande comme étant « perfide » et « traîtreusement » lancée<sup>9</sup>. L'armée allemande y est qualifiée d'une « armée de meurtriers, voleurs et oppresseurs, privés de toute valeur morale »<sup>10</sup>. Danilov ne décrit pas les soldats allemands.

---

<sup>6</sup> A. A. Danilov et A. V. Filippov, *Istoriâ Rossii, 1900-1945: 11 klass. Učebnik dlâ učašihsâ obšeobrazovatel'nyh učreždenij*, Moscou, Prosveshchenie, 2012 [2e éd.], p. 343.

<sup>7</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 26.

<sup>8</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 342.

<sup>9</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 25.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 26.

Les deux auteurs parcourent le tout début de la guerre assez rapidement, sans réellement évaluer les dommages que subit l'Armée rouge ou la progression rapide des envahisseurs. Suit immédiatement chez Lyons une sous-partie sur la réaction mondiale à l'attaque fasciste. Le texte affirme que « [l']avancée de bandits des troupes allemandes fascistes dans l'Union soviétique a été saluée par les cercles réactionnaires des États-Unis et de l'Angleterre avec un plaisir non caché »<sup>11</sup>. Propre à son contexte de Guerre froide, celui-ci enchaîne avec des accusations contre ces deux pays, nous y reviendrons plus tard.

Puis, par coïncidence ou non, les deux ouvrages entament une partie qui traite de la mobilisation générale et surtout du grand nombre de volontaires qui rejoignirent l'Armée rouge. En deuxième partie, les deux disent quelques mots sur la réorganisation du pays afin de le placer sur le pied de guerre.

Vient alors la section traitant des combats pendant l'été et l'automne 1941. Dans les deux documents, les opérations sont racontées de manière mécanique et avec un ton positif. Il n'est presque pas question des cas d'insuccès alors que nous savons fort bien que cette période de la guerre pendant laquelle l'Armée rouge a été « assassinée » fut tragique pour l'Union soviétique<sup>12</sup>. Dans son texte, Danilov annonce essentiellement que les Allemands ont réussi à prendre Smolensk le 16 juillet, suivi immédiatement de la planification de la défense de Moscou, puis de la bataille de Yelnia qui fut la première offensive réussie depuis le début de la guerre. Il n'est pas question des pertes soviétiques à Smolensk, du fait que Yelnia fut une victoire à la Pyrrhée ou des offensives précédentes échouées dans cette région<sup>13</sup>.

---

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>12</sup> Nicolas Werth, *Histoire de l'Union soviétique*, Paris, Presses universitaires de France, 2004, p. 334.

<sup>13</sup> David M. Glantz, *Colossus Reborn : The Red Army at war : 1941-1943*, Lawrence, University City Press, 2005, p 13-17.

Alors que les deux textes semblent traiter de tous les affronts majeurs, pourquoi est-ce qu'aucun des deux documents ne fait mention de la bataille de Minsk, pourtant non de moindre importance que les autres? Peut-être parce qu'aucune des contre-offensives engagées par les Soviétiques n'y a réussi? Nous nous demandons alors quels autres événements historiques est-ce que ces livres ignorent?

En abordant le Siège de Leningrad, les auteurs n'élaborent pas sur le déroulement de l'encerclement mais insistent au lieu sur le fait que les troupes soviétiques et le peuple ont réussi à retarder l'avance de l'ennemi<sup>14</sup>. Danilov enchaîne avec une description de la dureté de la vie quotidienne pendant le blocus, ce que fait également Lyons mais plus tard dans son récit et sans quantifier les morts. Alors que Danilov parle du Siège comme étant « un des épisodes les plus tragiques »<sup>15</sup> de la guerre, Lyons, lui, le qualifie d'« un des épisodes les plus héroïques » de la guerre<sup>16</sup>.

La bataille de Kiev est la suivante dans le cheminement des deux récits. Danilov décrit les opérations en détail par opposition au texte de 1976 qui reprend les formules tautologiques de type « Les soldats soviétiques se sont battus vaillamment jusqu'à leur dernier souffle. » sans fournir d'information tangible sur ce front. Lyons cite un soldat d'infanterie :

Laissez l'ennemi réaliser que les soldats de l'Armée rouge ne se laisseront pas prendre prisonniers ; si nécessaire ils mourront à la place, mais ils pourront seulement mourir d'une mort de héros [...] je vais continuer à me battre pour la Patrie, perdant mon sang goutte par goutte<sup>17</sup>.

Mais finalement, les deux auteurs annoncent que Kiev a été abandonnée. Danilov termine cette partie ainsi : « Le 30 octobre a commencé l'héroïque bataille de

---

<sup>14</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 33 ; Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 346.

<sup>15</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 347.

<sup>16</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 37.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 34.

Sébastopol qui dura 250 jours.»<sup>18</sup>. Voilà un exemple du genre d'affirmation « objective » de Danilov dont parle Zubkova : « le texte mentionne tous les faits nécessaires et importants mais déforme leur contenu »<sup>19</sup>. Que s'est-il produit ensuite? Sébastopol est tombée mais le récit n'en parle pas, comme dans le cas de nombreuses autres défaites.

### 2.1.2 La bataille de Moscou

Danilov consacre plus de temps au combat pour Moscou, tout comme le récit de Lyons qui, lui, divise le sujet en deux parties détachées par une sur le Siège de Leningrad et l'autre sur les atrocités perpétrées par les envahisseurs nazis. Le premier dépeint le déroulement de la bataille en détail et avec un ton qui frôle l'épique : « De gloire éternelle se sont couverts les soldats du 3e Corps de cavalerie du major-général L. M. Dovator, 316e division d'infanterie du major-général I. V. Panfilov. »<sup>20</sup>. Malgré une lecture plutôt héroïque de l'événement par les deux documents, Danilov traite d'épisodes absents en 1976 comme la panique qui s'est développée à Moscou à la nouvelle de l'approche des Allemands ou les offensives soviétiques ratées de Briansk et Viazma<sup>21</sup>. Cependant, deux thèmes omniprésents dans l'historiographie occidentale sont passés sous silence. Les historiens de la guerre s'accordent généralement sur trois facteurs ayant causé l'échec de l'Opération Barbarossa : la résistance farouche des Soviétiques mais aussi les intempéries et le terrain étranger

---

<sup>18</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 349.

<sup>19</sup> Elena Zubkova, « The Filippov Syndrome », *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History*, vol. 10, no. 4, automne 2009, p. 867.

<sup>20</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 350.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 344.

pour les Allemands<sup>22</sup>. Si l'on admet que les vastes bouts de pays soviétique inconnus par l'envahisseur qui ont étiré ses lignes d'approvisionnement jusqu'à les interrompre et ultimement contribuer à sa perte ne concernent pas l'effort de guerre soviétique dans la mesure où c'est un problème des Allemands, un manuel traitant de la GGP devrait du moins les mentionner comme des facteurs. Les intempéries et notamment l'hiver rigoureux, par leur influence capitale sur le cours de la guerre, sont des aspects qui ne peuvent être ignorés. Mais, selon la logique du mythe de la GGP, les reconnaître contribuerait à minimiser le poids du combat « héroïque » du peuple soviétique.

La lutte pour Moscou étant, malgré les pertes dont il n'est point question dans les deux œuvres, un premier triomphe des forces soviétiques contre les Allemands, nos auteurs à l'étude se sont désormais affranchis des éléments historiques déshonorants. Ainsi, cette victoire est non seulement décisive pour la guerre mais pour son récit également.

### 2.1.3 La campagne de 1942 et le changement radical dans le cours de la guerre

Danilov retrace assez fidèlement les événements militaires de l'hiver au printemps 1942. Il rapporte notamment que, l'Armée rouge « n'ayant ni le personnel, ni les technologies de la Wehrmacht », « toutes les opérations soviétiques pendant le printemps 1942 n'ont pas eu de succès »<sup>23</sup>. Le texte de Lyons passe par-dessus cette période, son chapitre sur la bataille de Moscou est suivi de 3 chapitres liés à d'autres sujets agissant à titre d'éclipse (la guerre dans le Pacifique, la création de la coalition anti-fasciste et la campagne en Afrique du Nord). Il reprend le thème du front en

---

<sup>22</sup> Glantz, *op. cit.*, p. 10.

<sup>23</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 351.

Europe de l'Est avec son chapitre nommé « Stalingrad » dont le contenu débute à l'été 1942. Cela témoigne de la tendance soviétique à mythifier certains combats comme celui, légendaire, de Stalingrad. C'est d'autant plus curieux vu que l'historiographie soviétique de 1976, même si sujette à des contraintes en termes de matière autorisée, fait un effort pour se dissocier de celle idéologiquement chargée la précédant, se voulant plus libre, notamment dépourvue du culte de personnalité de Staline. L'exemple le plus flagrant est que le nom de Staline n'apparaît presque pas. Par contre, « Stalingrad »<sup>24</sup> se mérite toujours un chapitre entier dans le document de Lyons. Danilov, quant à lui, insère l'épisode plus timidement dans son déroulement des activités au front pendant cette période<sup>25</sup>.

Prenant avantage de l'absence d'un second front en Europe, le commandement de Hitler a concentré 237 divisions sur le front soviéto-allemand à l'été 1942, et à l'automne, celles-ci avaient été augmentées à 266 et elles préparaient une offensive d'envergure<sup>26</sup>.

C'est ainsi que débute le chapitre dans le document de 1976, lançant régulièrement des attaques contre l'« Ouest » pour l'incriminer de ce que l'URSS doit subir. Le récit soviétique fait également usage de pronoms possessifs dans le but d'interpeler le lecteur, par exemple, lorsqu'il est question de l'occupation nazie, nous pouvons lire « nos lignes de communication ont été coupées »<sup>27</sup>. Il continue plus loin : « Pas un pas en arrière - tel était l'ordre de la Patrie »<sup>28</sup> sans plus d'explications. Le manuel de 2012, lui, enseigne qu'il s'agit du *prikaze* no. 227 ordonné par Staline. Avec une étrange neutralité et froideur, il affirme que cet ordre vient « restaurer la stabilité des

---

<sup>24</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 48. Le terme est tellement chargé de signification que l'auteur parle de « Stalingrad » et non de la « Bataille de Stalingrad ».

<sup>25</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 353.

<sup>26</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 48

<sup>27</sup> *Ibid.*

<sup>28</sup> *Ibid.*

troupes » et qu'il a « appelé à la création d'unités pénales »<sup>29</sup>. Notons que cela n'illustre pas en quoi consistait réellement cet ordre et ne questionne pas sa brutalité.

Les textes de manuels soviétiques assemblés par Lyons en 1976 rapportent certes les opérations lors de la bataille de Stalingrad mais ils dessinent l'Armée rouge comme ayant toujours le dessus sur la Wehrmacht, sans lui attribuer d'échecs. Ils le font en employant des métaphores et des euphémismes ou en faisant des tournures vagues dénuées d'un sens réel. Observons comment le livre clôt un paragraphe qui décrit les effectifs d'une offensive allemande, avant d'entamer le paragraphe suivant qui relate une percée allemande dans la région de la Volga : « Les soldats soviétiques, avec un courage inébranlable, ont repoussé l'ennemi et lui ont infligé de lourdes pertes. »<sup>30</sup>. Cette phrase n'a pas de signification en soi et elle ne donne pas d'indice sur ce qui a eu lieu.

Danilov est plus précis mais il semble être biaisé en faveur d'un portrait positif de l'Armée rouge. En effet, il relate quelques « exploits » dont la prise de la célèbre 6e Armée commandée par Friedrich W. Paulus qui s'est rendu<sup>31</sup>. Il est difficile d'évaluer à quel point l'auteur fait l'effort de dépeindre une histoire objective. Rappelons qu'il s'agit d'un manuel scolaire et que l'on ne peut pas s'attendre à un portrait exhaustif de toutes les opérations militaires du conflit. Sa chronique devrait-elle traiter des énormes pertes de l'Armée rouge ainsi que des opérations ratées, ce que David M. Glantz appelle « la guerre oubliée »<sup>32</sup>? Devrait-elle rapporter que la Stavka, profitant du succès de Stalingrad, a aveuglement précipité 4 autres offensives qui ont échoué,

---

<sup>29</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 353.

<sup>30</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 50.

<sup>31</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 355.

<sup>32</sup> Glantz, *op. cit.*, p. 42.

ce que les textes de 1976 ignorent afin de protéger la réputation de Joukov<sup>33</sup>. Ou devrait-elle, du moins, mentionner que la Stavka (et Staline) assignait régulièrement et délibérément des tâches à l'Armée rouge qui allaient au-delà de ses capacités<sup>34</sup>? Encore une fois, l'hiver semble accessoire dans le récit, même que le terme en soi est esquivé, sauf lorsqu'il est question du « blocus d'hiver ». En effet, les historiens occidentaux situent régulièrement les périodes de la guerre en fonction des saisons<sup>35</sup>. Même si d'importance secondaire en termes d'impact sur le front d'Europe de l'Est, le débarquement allié sur les côtes de l'Afrique du Nord (l'Opération Torch) occupées par les Nazis aurait pu être mentionné, dans l'unique but de faire une mise en contexte, comme il l'est dans d'autres études sur Stalingrad. Cette attaque, le 8 novembre 1942, a contraint l'Allemagne à gérer des offensives sur deux fronts, celle décisive à Stalingrad ayant été lancée le 19 novembre 1942.

Après avoir raconté l'histoire personnelle héroïque d'un membre du Komsomol au front, le texte issu des manuels soviétiques procède à une sous-partie intitulée « La signification internationale de la Victoire à Stalingrad »<sup>36</sup>, dévoilant à nouveau une préoccupation avec le statut soviétique sur le plan international. Chemine alors la sous-partie « Réaction internationale à l'attaque fasciste » suivant la section sur l'attaque allemande sur l'Union soviétique en juin 1941<sup>37</sup>, alors que ce livre, comme celui de Danilov, comporte un chapitre à part qui concerne les affaires internationales. Lyons termine « Stalingrad » ainsi pour entamer son prochain chapitre : « Les mouvements de résistance dans les territoires occupés » suite auquel il reprend avec « Les victoires soviétiques en 1943 ». Inversement, Danilov poursuit

---

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 42-43.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 37

<sup>36</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 54.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 29.

son chapitre sur les déroulements au front, Stalingrad n'y étant qu'une bataille comme les autres et non soulignée comme étant un évènement isolé et d'une grande importance dans le conflit.

Nos deux sources reprennent avec les évènements qui suivent, couvrant Kursk et Kiev, chacune avec son style. Le récit issu des extraits de 1976 demeure vague et insiste sur l'héroïsme et le « courage incomparable » des troupes soviétiques à qui ont été décernés « des rubans et des médailles »<sup>38</sup>. Toutefois, il examine les opérations militaires pour la libération de Kiev de manière plus détaillée que Danilov. À nouveau, il semble que toutes les opérations de l'Armée soviétique soient des triomphes. Danilov ne mentionne pas que la Wehrmacht a dû muter des forces du *Ostfront* en Italie après que les Alliés l'aient envahie et saisi la Sicile en juillet 1943<sup>39</sup>. D'ailleurs, il n'est jamais question, dans aucun des deux documents à l'étude, de la bataille de l'Atlantique dans laquelle les Allemands étaient pleinement engagés. Reconnaître que l'Allemagne nazie était engagée simultanément sur 3 fronts réduirait l'image de force de l'Armée rouge, et par là le triomphe de l'URSS dans la victoire. C'est fautif venant du livre de 1976 qui se veut un reflet du traitement de la Deuxième Guerre mondiale dans les manuels soviétiques. L'ouvrage de 2012, toutefois, peut se défendre d'être d'abord un manuel sur l'histoire de la Russie, même s'il donne parfois l'impression que la Russie est seule dans le monde, comme l'avance Mironov<sup>40</sup>.

---

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>39</sup> Glantz, *op. cit.*, p. 49.

<sup>40</sup> Boris N. Mironov, « The Fruits of a Bourgeois Education », *Kritika : Explorations in Russian and Eurasian History*, vol. 10, no, 4, automne 2009, p. 855.

#### 2.1.4 La libération des territoires de l'URSS et la chute du Bloc fasciste

Ayant établi, avec raison, que la victoire soviétique à Koursk a été un point tournant dans le cours de la Deuxième Guerre mondiale en entier, Danilov procède à la question de la libération de l'Europe (contrairement à la signification du titre) et aux « 10 coups de Staline ». En 1976, par prudence, les auteurs ne parlent pas de Staline. L'ouvrage de 2012 énumère rapidement les victoires libératrices, l'Ukraine, Leningrad, Novgorod et la Crimée. Celui de Lyons fait de même. Tout au long des deux textes, certains passages se ressemblent étrangement, comme s'ils sont repris 36 ans plus tard. Ceci est toutefois difficile à évaluer vu qu'il s'agit d'une même histoire et qu'il est normal que des fragments se répètent. Observons ici un exemple particulier, Lyons emploie le terme « a mis pied » pour la première fois, en parlant de l'Armée rouge en Estonie<sup>41</sup>. Danilov emploie la même expression pour la première fois et au même endroit : « Des troupes de l'Armée rouge ont mis pied en Estonie »<sup>42</sup>. Il s'agit sûrement d'un hasard, n'en demeure que les deux auteurs emploient les mêmes expressions vagues pour indiquer des actions concrètes, dans ce cas-ci, une agression. Subséquemment, à propos d'unités soviétiques traversant la frontière de l'URSS vers la Roumanie, Lyons rapporte : « Malgré des conditions extrêmement boueuses dues au mauvais temps, les troupes de ces fronts ont continué leur offensive »<sup>43</sup>, ce qui nous indique que le facteur météorologique n'était pas étranger à l'historiographie soviétique même en 1976. Pourquoi l'occulter alors?

Danilov décrit ensuite le déroulement du « plus grandiose » des 10 coups de Staline, l'Opération Bagration<sup>44</sup>. Pour une raison inconnue ou peut-être pour se dissocier de

---

<sup>41</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 68.

<sup>42</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 359.

<sup>43</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 68.

<sup>44</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 359.

Staline, le livre soviétique relate les activités de l'opération mais sans en mentionner le nom<sup>45</sup>.

Alors que l'ouvrage soviétique possède une sous-section entière sur « la situation en Pologne » lors de sa « libération », Danilov n'en parle que brièvement dans un de ses paragraphes flottants mis en gras. Plus précisément, il traite du controversé dossier du soulèvement de Varsovie. Dans l'historiographie soviétique, il est soutenu que

Les forces de réaction interne, dans le but d'empêcher le patriotique Comité [polonais] de libération nationale [chapeauté par Moscou] d'être établi, ont décidé d'organiser un soulèvement à Varsovie, pour prendre la capitale avant que les troupes soviétiques n'y entrent, et de mettre le gouvernement émigré au pouvoir. Beaucoup d'habitants de Varsovie ont pris part au soulèvement qui a débuté le 1er août 1944. Le commandement soviétique n'a pas été averti d'avance du soulèvement, qui a eu lieu avec peu ou pas de préparation. Il n'y avait pas assez d'armes et de munitions. La tentative des troupes soviétiques de rejoindre les insurgés n'a pas été couronnée de succès. Au début d'octobre, les troupes d'Hitler avaient écrasé l'insurrection et rasé Varsovie jusqu'à ses fondations<sup>46</sup>.

Examinons la version de Danilov :

En septembre 1944, [des unités soviétiques] ont réussi à prendre la rive droite de la banlieue de Varsovie et à communiquer avec des membres de l'insurrection armée, levée dans la capitale de Pologne. Toutefois, fournir de l'assistance substantielle aux rebelles a échoué. Des unités de l'Armée rouge avaient souffert d'énormes pertes et étaient épuisées des combats précédents.<sup>47</sup>

La version occidentale est différente :

Le 1er août 1944, avec les troupes soviétiques approchant Varsovie, les Polonais ont lancé une révolte généralisée contre les occupants allemands. Les Polonais ont appelé les Soviétiques, stationnés à 10 km, à l'aide. Mais Staline, abritant des communistes polonais qu'il planifiait installer dans une nouvelle

---

<sup>45</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 70.

<sup>46</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 71.

<sup>47</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 359.

Pologne sous domination soviétique, ne voulait pas que des Polonais non communistes prennent des positions dans le leadership<sup>48</sup>.

Cette dernière est la version que nous préférons. Ainsi, Hitler a fait raser la ville, devant une Armée rouge qui n'a rien fait puisque Staline avait d'autres projets politiques pour la Pologne. Certains diraient que c'est vrai que, suivant la campagne de Biélorussie juste avant, ayant étiré le front à plus de 600 km et ayant épuisé toutes les ressources de l'Armée rouge, Varsovie n'aurait pu être prise aussi facilement<sup>49</sup>. Mais le fait que Staline ait freiné toute tentative des Alliés de porter secours aux Polonais, notamment d'utiliser les bases soviétiques pour les approvisionner<sup>50</sup> confirme bel et bien que « [I]es Allemands ont fait le sale boulot pour Staline »<sup>51</sup>. Pourquoi Danilov ne décrit-il pas cet épisode de manière plus juste?

Son récit continue avec les mêmes formules que celui soviétique : « Les habitants de Sofia ont accueilli l'Armée rouge » complémenté d'une photo<sup>52</sup> alors que Lyons parle des « habitants de Bucarest » qui ont « salué l'Armée rouge avec joie »<sup>53</sup>. Il est ensuite question de la « libération » de la Yougoslavie, des pays baltes ainsi que de Kirkenes, en Norvège<sup>54</sup>. Étrangement, Danilov mentionne la Norvège mais il ne traite pas la Hongrie dans cette partie sur la marche soviétique vers l'Ouest. Il poursuit ensuite avec Prague, Berlin et le chemin vers la fin de la guerre, pendant lequel il

---

<sup>48</sup> Marvin Perry, *World War II in Europe : a concise history*, Boston, Cengage Learning, 2013, p. 145.

<sup>49</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 132.

<sup>50</sup> Perry, *op. cit.*, p. 145.

<sup>51</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 130.

<sup>52</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 361.

<sup>53</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 73.

<sup>54</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 361.

mentionne simplement que Budapest et Vienne ont été libérées par les Soviétiques<sup>55</sup>. Le document de Lyons, lui, traite de la prise de la Hongrie, du même ordre que de la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie.

Danilov termine cette partie sur une note positive pour l'Union soviétique. Il dit, avec raison, que l'art militaire soviétique s'est perfectionné et que la supériorité de l'Armée rouge s'est affichée avec la campagne de 1944. Il ajoute que l'URSS est parvenue à réduire ses pertes à moins de celles des Allemands. Ainsi, lors de l'Opération Bagration, ces derniers auraient perdu 300 000 soldats, tués ou blessés, puis « le même nombre » en prisonniers alors que l'Union soviétique en aurait perdu 100 000<sup>56</sup>. Mettre ces statistiques sur la table est un peu injuste vu qu'il n'y a jamais eu de comparaison de chiffres avant cela<sup>57</sup>. Curieusement, Lyons parle également de chiffres au même moment, disant que l'Armée soviétique a emprisonné 300 000 soldats et officiers allemands à Berlin<sup>58</sup>.

### 2.1.5 La fin de la guerre en Europe

En 1945, l'Union soviétique devait relever le défi d'une victoire définitive sur l'Allemagne nazie. Lors de la planification et de la mise en application des manœuvres militaires, les commandants soviétiques devaient tenir compte d'un facteur politique : les troupes anglo-américaines voulaient avancer le plus vite possible à l'Est et occuper le plus grand territoire possible pour éviter un trop grand renforcement de l'URSS. Malgré cela, ils exigeaient continuellement de l'aide de l'armée soviétique. Ainsi, en décembre 1944, le commandement fasciste allemand a organisé, avec ses forces limitées, une puissante contre-attaque dans les montagnes des Ardennes qui a porté un coup aux troupes

---

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 363.

<sup>56</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 362.

<sup>57</sup> Ces chiffres sont difficiles à vérifier.

<sup>58</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 83.

anglo-américaines. Les dirigeants des États-Unis et du Royaume-Uni ont alors demandé à Staline de mettre en place le plus rapidement possible la grande offensive qui allait faire reculer les troupes de la réserve allemande sur le front Ouest.<sup>59</sup>

C'est ainsi que débute le chapitre sur les derniers instants de la guerre dans le livre de Danilov. Le ton prend position en faveur d'une Union soviétique qui semble être la seule à combattre Hitler, ce qui rappelle encore le récit soviétique. De plus, sur les Alliés, tantôt critiqués ne pas intervenir, pèse maintenant l'accusation selon laquelle ils tentent de s'accaparer les territoires sous occupation nazie au profit de l'URSS, ce qui n'est pas insinué dans le texte de 1976. Ce qui revient du récit soviétique, c'est le fait, en gros, que le combat dans les Ardennes était déjà « trop facile » puisque « 204 divisions » combattaient l'Armée rouge et que « [s]ur le front ouest, moins que 70 divisions allemandes s'opposaient aux troupes anglo-américaines »<sup>60</sup>. « Toutefois, malgré ces forces [...] Winston Churchill s'est adressé au gouvernement soviétique [...] et a demandé de l'aide. L'Armée rouge, fidèle à son devoir envers ses alliés, a lancé une offensive à grande échelle [...] »<sup>61</sup> Encore une fois, ce qui est dit n'est pas faux mais c'est incomplet. Danilov fait le choix éclairé de traiter certains thèmes au lieu d'autres. Il n'a même pas mentionné le débarquement allié dans le nord de la France<sup>62</sup> mais il traite du cas des Ardennes parce que cela favorise une image de l'Union soviétique comme étant un acteur décisif sur le front ouest également.

Cette tendance se maintient. Suivant une description de la « libération » de Prague et de Berlin, une partie de la conclusion du chapitre de Danilov va comme suit :

---

<sup>59</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 362.

<sup>60</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 79.

<sup>61</sup> *Ibid.*

<sup>62</sup> Le livre de 2012 annonce brièvement le débarquement allié en Normandie à la page 425 dans son chapitre sur la « Politique externe de l'URSS pendant la guerre », sans donner plus de détails ou en faire une description.

La Grande Guerre patriotique du peuple soviétique s'est terminée de manière victorieuse. **La victoire signifiait que l'Union soviétique a atteint dans cette guerre ses objectifs politiques.**<sup>63</sup> L'URSS n'a pas seulement construit ses propres libertés et indépendance, mais s'est aussi assurée le droit de participer à l'ordre mondial d'après-guerre, dans la création de l'ONU, a reçu ses véritables (bona fide) frontières, le droit aux réparations et est devenue une des puissances mondiales.<sup>64</sup>

Observons la clôture de l'ouvrage de 1976 :

Le monde entier est devenu convaincu de la durabilité et de la force de vie inhérente au système socialiste. L'autorité de l'URSS s'est accrue incommensurablement, le rôle de la terre des soviets dans les décisions sur des questions internationales s'est renforcé. [...] En vainquant l'Allemagne de Hitler, la nation soviétique a sauvé l'humanité de l'annihilation ou de l'esclavage par le fascisme allemand, et a préservé la civilisation mondiale. Ce grand exploit des citoyens soviétiques ne disparaîtra jamais de la mémoire d'une humanité reconnaissante.<sup>65</sup>

À première vue, le nouveau récit a évolué, s'étant d'abord affranchi du cadre socialiste et évitant désormais les figures de style enflammées. Les pertes de vie de la guerre sont à présent rappelées<sup>66</sup>. Puis, la toute dernière phrase tente d'inclure tout le monde, même si de manière un peu superficielle, affirmant que le jour de la victoire « est devenu pour notre pays et son peuple multiethnique, la plus grande fête - *Den Pobedy* »<sup>67</sup>. Toutefois, si nous regardons de plus près, nous pouvons déceler une continuité entre les deux récits. Ce que les deux documents cherchent à faire, c'est avant tout d'affirmer l'autorité et la puissance de l'Union soviétique dans le monde, sans égards envers le sort de la population. Ce qui est plus frappant c'est que, alors qu'en général, les ouvrages traitant de la guerre se terminent habituellement sur une

---

<sup>63</sup> En gras dans le texte.

<sup>64</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 364.

<sup>65</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 87.

<sup>66</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 364.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 369.

note de tristesse et d'espoir pour la paix, ceux-ci s'achèvent avec une appréciation étrangement positive : finalement, l'Union soviétique a triomphé et elle est devenue une formidable superpuissance, et par association, ceux tombés ne sont pas morts en vain puisqu'ils ont sauvé le monde.

### 2.1.6 La guerre soviéto-japonaise

Les deux ouvrages consacrent quelques lignes à la guerre soviéto-japonaise, en revisitant ses événements majeurs. Nous croyons utile de s'y pencher même si le théâtre de GGP se déroule en Europe. Il y est évidemment question du bombardement de Hiroshima et Nagasaki que l'extrait de Lyons qualifie de « barbare »<sup>68</sup>. Danilov reprend le même terme en disant que « [L]e meurtre barbare de 114 000 civils aurait pu faire peur aux Américains eux-mêmes, mais pas à l'élite du Japon. »<sup>69</sup>. Ce dernier développe davantage sur cet épisode de la Deuxième Guerre mondiale que le texte de 1976. Il avance, non sans fondement, que le Japon, comme l'Allemagne nazie, avait son propre programme nucléaire. Il ajoute plus loin, en gros, que l'URSS, par son invasion de la Mandchourie, a fait perdre tout espoir au Japon de continuer la guerre, attestant que les Soviétiques, autant que les Américains, ont fait plier le Japon à capituler. Une fois encore, le manuel vient réduire l'impression de force des États-Unis pour donner plus d'importance à l'influence de l'Union soviétique, ce qui n'est pas toujours le cas dans l'historiographie occidentale. Ce qu'il soutient n'est toutefois pas faux, en particulier l'effet « twin shocks » au Japon<sup>70</sup>. Ainsi arrive la fin du conflit armé.

---

<sup>68</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 86.

<sup>69</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 367.

<sup>70</sup> Sadao Asada, « The Shock of Atomic Bomb and Japan's Decision to Surrender : A Reconsideration », *Pacific Historical Review*, vol. 67, no. 4, novembre 1998, p. 490.

À l'amorce de cette première partie sur la guerre, nous nous sommes rapprochés des réponses à nos questionnements. D'un côté, le manuel de 2012 est plus complet et plus scientifique que son prédécesseur, traitant de thèmes autrefois omis, notamment les pertes soviétiques, et affichant un langage moins tendancieux. Il infirme nombreuses des accusations de Brandenberger comme, par exemple, l'objet de l'éloge de Staline ou du pouvoir personnalisé<sup>71</sup>.

Le manuel de Danilov ne peut être qualifié de mensonger puisque rien de ce qui y est écrit n'est techniquement faux et le récit tente d'être le plus objectif possible. De plus, il est difficile de le critiquer sur un non-dit. S'en prendre à sa neutralité parfois inquiétante, notamment lorsqu'il ne questionne pas les cas de brutalité volontaire, devient aussi une problématique délicate. Ce qui est controversé, c'est que son traitement de certains sujets est incomplet et c'est ici que se démarque sa continuité avec le récit soviétique. Il nous faut savoir distinguer entre un traitement « incomplet » fort probable puisqu'il s'agit d'un manuel scolaire d'un traitement « injuste ». Nous entendons par là le traitement d'un thème de manière à volontairement en éclipser des aspects dans le but de l'infuser d'un sens voulu.

Nous avons vu que plusieurs points ont été examinés de manière injuste, manipulés ou même éclipés, pensons respectivement au facteur météorologique, à l'immobilité de l'Armée rouge pendant le soulèvement de Varsovie ou bien au rôle des fronts alliés. Cela vient appuyer l'argument de la mémoire sélective proposé par ceux qui s'opposent à Danilov. Le manuel ne laisse de place qu'aux épisodes glorieux parce que la guerre dans le récit russe est d'abord mythique avant d'être historique puisque le mythe de la guerre a aboli la distinction entre l'expérience du conflit et sa

---

<sup>71</sup> Brandenberger, *op. cit.*, p. 830.

mémoire<sup>72</sup>. Pourquoi? Parce qu'ainsi le mythe de la guerre manipule l'émotion populaire et mobilise les énergies populaires en faveur de l'État, notamment en exploitant l'idée du statut de superpuissance<sup>73</sup>. C'est d'ailleurs pour cette raison que le chapitre positionne l'URSS comme étant en position de force contre des États-Unis impuissants et qu'il se termine avec une certaine exaltation de la guerre, typique du récit soviétique. Voyons désormais les autres « fronts ».

## 2.2 L'arrière-front pendant les années de la guerre

À la différence de l'ouvrage de 1976, celui de 2012 comporte un chapitre qui traite uniquement de ce qui est en lien avec l'arrière du front, même si toujours approfondi en fonction de sa complémentarité avec le front. Nous reprenons ici essentiellement les mêmes questionnements, à savoir la continuité avec le récit soviétique et la manipulation de certains faits.

### 2.2.1 La transition vers une industrie de guerre

Le récit de Lyons, comme celui de Danilov, revoit les grandes lignes de la reconversion de l'industrie en une industrie de guerre, notamment l'impressionnant transfert de complexes industriels vers l'est du pays. Le premier insiste sur l'héroïsme et le sacrifice des gens qui travaillaient de longues heures dans des conditions pénibles afin de contribuer à l'effort de guerre<sup>74</sup>. Le deuxième ne manque pas de

---

<sup>72</sup> Amir Weiner, *Making Sense of War. The Second World War and the Fate of the Bolshevik Revolution*, Princeton, Princeton University Press, 2001, p. 344.

<sup>73</sup> Nina Tumarkin, *The Living and the Dead: The Rise And Fall Of The Cult Of World War II In Russia*, New York, BasicBooks, 1994, p. 37.

<sup>74</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 31.

souligner, avec raison, « les efforts titanesques du peuple soviétique »<sup>75</sup>. Nous saluons cette volonté de rendre hommage au peuple d'abord, il n'est pas question des autorités ici, au grand dam de Brandenberger et de Zubkova. Examinons la suite :

La croissance et la production militaire auraient été impossibles sans l'héroïsme de masse de la population soviétique. Travaillant dans des conditions incroyablement dures, sans se plaindre de leur force ou de leur santé, ils ont montré une fermeté sans précédent et la persévérance dans la réalisation de leurs tâches de production<sup>76</sup>.

Est-ce possible d'avancer, à la manière de Wood et de Zubkova, que le récit tente d'inculquer les qualités attendues chez un individu par sa patrie, dans ce cas, le sacrifice de soi pour sa nation? Nous y reviendrons. Ce qui est certain, c'est que ce genre d'exemple est rare sinon absent dans le manuel d'histoire occidental. Également, les études qui traitent de la guerre privilégient habituellement les questions de stress, de traumatisme et de dépression. Cependant, les positions de faiblesse ne sont pas admises dans le récit soviétique puisqu'elles minent le culte du héros<sup>77</sup>.

Pour le patriotique texte de Lyons, les travailleurs étaient tous des volontaires<sup>78</sup>. Danilov, lui, expose une réalité différente en expliquant que les travailleurs étaient considérés comme des mobilisés et échouer à remplir leurs tâches équivalait à désertir, ce qui leur assurerait un destin fatal<sup>79</sup>. Créditions aussi au nouveau livre de finalement admettre que le travail forcé, dont dans le système du goulag, a apporté sa contribution à l'effort de guerre<sup>80</sup>, même si le goulag peut ainsi être interprété comme

---

<sup>75</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 375.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 377.

<sup>77</sup> Tumarkin, *op. cit.*, p. 98.

<sup>78</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 30-31.

<sup>79</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 375.

un facteur de la victoire. En 2012, les chiffres de la supériorité du potentiel économique allemand sont divulgués<sup>81</sup>.

Danilov consacre quelques lignes aux femmes dans l'effort de guerre. Dans les usines, ce sont elles, ainsi que des adolescents, qui auraient dépassé les normes de travail, multipliées par 2, par 5 et même par 10<sup>82</sup>. À la campagne, elles étaient directrices des fermes collectives, agronomes et opératrices de machines<sup>83</sup>. Le récit a évolué depuis 1976 où il raconte que les femmes ont réussi à apprendre à « manipuler les machines les plus compliquées »<sup>84</sup>. N'en demeure que le cas des femmes soviétiques aurait pu être développé davantage. La guerre a amené de gros changements dans leurs vies, ainsi que des bouleversements dans la vie sociale en général. Notons qu'il n'a pas du tout été question des femmes ou des femmes soldats dans le chapitre précédent sur le front. La seule mention des femmes était en tant que victimes, lorsqu'elles ont été évacuées du Siège de Leningrad, avec les enfants et les malades<sup>85</sup>. Pourtant, même les ouvrages généraux anglo-saxons sur la Deuxième Guerre mondiale discutent du sort des femmes soviétiques au front alors que leur propre histoire nationale semble les ignorer.

Danilov enchaîne avec le tournant économique dans la guerre où des scientifiques et des constructeurs soviétiques ont développé des technologies militaires « supérieures aux autres pays »<sup>86</sup>. Dans une envolée qui frise le nationalisme, il décrit les

---

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 376.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 373.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 376.

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 377.

<sup>84</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 31.

<sup>85</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 347.

différentes réalisations à cette l'époque dont le fameux tank T-34 ou bien les avions Yakovlevs et Lavochkins.

### 2.2.2 La propagande et l'idéologie

À l'inverse de ceux de l'époque soviétique, le manuel actuel offre une courte partie sur « le travail de propagande et d'idéologie ». À première vue, les défenseurs d'une histoire russe honnête et impartiale s'en réjouiraient puisqu'il y est question de la manipulation idéologique du peuple. Toutefois, il devient vite évident que ce système d'endoctrinement est davantage exprimé comme étant quelque chose de positif et nécessaire afin de vaincre le nazisme :

Il était nécessaire de non seulement transmettre de l'information sur nos forces au peuple soviétique, mais aussi de résister à l'assaut idéologique de l'ennemi, de désavouer la propagande nazie qui s'est abattue, dans les premiers mois de la guerre, sur les habitants des territoires occupés au premier plan de la défense.<sup>87</sup>

La manipulation idéologique a certes contribué à l'effort de guerre, mais ici aurait été une belle occasion de la définir, d'abord, mais aussi d'en étaler les aspects plus pernicious et même dangereux. Puis, sans jamais développer sur ce que constituent la propagande et l'idéologie comme telles, Danilov s'écarte de son sujet. Il parle avec fierté de l'écrivain Ilya Ehrenbourg qui, en 1418 jours de conflit, aurait publié 2000 articles, ce qui ne trouve « pas d'analogue dans le monde du journalisme »<sup>88</sup>. Après quoi il mentionne le « courage personnel » et le « travail héroïque » de 200 documentaristes qui photographiaient ou filmaient le front<sup>89</sup>. Cette section s'amorce

---

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 379.

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 380.

<sup>88</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 381.

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 23.

avec le sport, revoyant quelques compétitions et matchs qui ont eu lieu pendant la guerre et elle conclut ainsi : « Ces actions en elles-mêmes étaient des armées, elles ont apporté la croyance dans la victoire. »<sup>90</sup>. Les détracteurs de Danilov prétendent que le récit est simple, et n'incite pas le lecteur à développer un point de vue critique<sup>91</sup>. Ce dernier exemple où le lecteur est invité à s'interroger sur la symbolique politique derrière un évènement prouve le contraire.

### 2.2.3 Le peuple de l'URSS dans la lutte contre le fascisme

L'ouvrage de Danilov consacre quelques lignes au caractère multiculturel de l'URSS, ce qui est bienvenu étant donné la tendance russocentriste du récit historique soviétique officiel. L'auteur semble chercher à créer un discours unificateur, notamment en employant des pronoms possessifs et en présentant une réalité quelque peu enjolivée. Il débute un paragraphe de la manière suivante :

En planifiant l'invasion de notre pays, Hitler considérait que sous ce coup l'URSS multiethnique se serait effondrée comme un château de cartes. Mais ce n'est pas arrivé, au contraire, tous les peuples de l'Union soviétique se sont ralliés davantage dans la minute du danger mortel.<sup>92</sup>

Il procède ensuite à nommer quelques exemples d'actes héroïques accomplis par différentes « ethnies » comme des Kazakhs, des Moldaves, des Estoniens, des Juifs<sup>93</sup> et une femme ukrainienne<sup>94</sup>. Même si maladroit et nécessitant quelques nuances étant

---

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 382.

<sup>91</sup> Dina Khapaeva, « Historical Memory in Post-Soviet Gothic Society », *Social Research*, vol. 76, no. 1, printemps 2009, p. 366.

<sup>92</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 383.

<sup>93</sup> En Russie, être « Juif » est considéré comme un caractère ethnique plutôt que religieux.

<sup>94</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 383.

donné que plusieurs minorités au sein du pays se sont en fait alliées aux Allemands, se positionnant contre leur État, c'est sur cette note positive et patriotique que se termine le chapitre sur le front arrière pendant la GGP.

Ce chapitre est bien accueilli puisqu'il se consacre à l'arrière du front et qu'il souligne les sacrifices du peuple pour l'effort de guerre. Néanmoins, son traitement de la ligne idéologique n'est pas très juste et il aurait pu traiter du rôle des femmes avec le même ton « héroïque » que le traitement des soldats. Mais le mythe de l'expérience de guerre exalte la masculinité et la virilité<sup>95</sup> tout comme Vladimir Poutine promeut l'idéal machiste comme fondement de son « idée nationale »<sup>96</sup>, les femmes, elles sont « les futures mères d'enfants »<sup>97</sup>. Finalement, il affiche un ton nationaliste et patriotique en flattant les réalisations technologiques soviétiques et en glorifiant un peuple uni.

### 2.3 Le régime d'occupation et la lutte contre l'ennemi dans l'arrière-front

La structure de ce chapitre de Danilov reprend nettement celle de celui de Lyons intitulé « Les atrocités perpétuées par les envahisseurs »<sup>98</sup>. Les deux traitent, en premier lieu, des crimes nazis en territoire occupé, ils enchaînent ensuite avec la saisie du secteur industriel, suivie de l'occupation comme telle, pour subséquemment revoir les cas de collaboration puis terminer avec le mouvement partisan. Examinons

---

<sup>95</sup> George L. Mosse, *Fallen Soldiers: Reshaping the Memory of World Wars*, New York, Oxford City Press, 1990, p. 54.

<sup>96</sup> Elizabeth A. Wood, « Performing Memory: Vladimir Putin and the Celebration of WWII in Russia », *The Soviet and Post-Soviet Review*, vol. 38, 2011, p. 182.

<sup>97</sup> *Ibid.*, p. 195.

<sup>98</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 37.

en quoi ils se différencient. Rappelons que le manuel de 2012, par sa longueur, est plus détaillé.

### 2.3.1 L'établissement du Nouvel Ordre

En 1941 et 1942, l'armée allemande a pris une portion considérable de la partie européenne de l'Union soviétique. Sous la botte de l'occupation se retrouvent la Lituanie, la Lettonie, l'Estonie, la Biélorussie, l'Ukraine, la Moldavie et un rayon considérable de la RSSCF et de la RSFSR<sup>99</sup>. Jusqu'à la guerre, il y avait 88 millions de personnes, après la guerre: il en restait 55 millions.<sup>100</sup>

Cette introduction que fait Danilov oblige à nuancer. Le ton laisse entendre que ces pays font partie de l'Union soviétique et qu'ils lui ont été arrachés par les Allemands. Or, les 3 pays baltes ci-mentionnés ont été incorporés de force à l'URSS l'année précédente suivant le protocole secret du Pacte Molotov-Ribbentrop<sup>101</sup>. Notons également que les chiffres étalés, incluant non seulement à tort la population nouvellement conquise, indiquent que 33 millions de personnes seraient « disparues » pendant la guerre, contredisant le nombre de 27 millions exposé plus tôt<sup>102</sup>. S'agit-il des gens envoyés par les Allemands à faire du travail forcé en Europe?

Danilov explique alors le système d'administration allemand des territoires occupés de manière détaillée et objective, dans l'unique but d'informer le lecteur avec des données techniques. Le manuel se distingue ici de son prédécesseur qui privilégie de

---

<sup>99</sup> Il s'agit ici de la République socialiste soviétique carélo-finnoise (créée par Staline des suites de la Guerre d'Hiver vue plus tôt, celle-ci sera incorporée à la RSFSR en 1956) et de la République socialiste fédérative soviétique de Russie.

<sup>100</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 386.

<sup>101</sup> Werth, *op. cit.*, p. 325.

<sup>102</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 356.

vilipender les Allemands avec un langage partial et sensationnaliste au lieu d'expliquer et instruire : « Des potences se tenaient dans chaque coin. »<sup>103</sup>. Danilov poursuit avec les conditions de vie difficiles pendant l'occupation dont traite également Lyons. Le manuel enchaîne alors avec un relevé précis des actes de brutalité dont sont victimes les civils soviétiques, non sans préjugés apparents : « Avec une ponctualité purement allemande a été organisé l'incendie de villages. »<sup>104</sup>.

### 2.3.2 Le vol économique et la terreur nazie dans les territoires occupés

En résumé, la section sur l'économie explique comment toutes les ressources deviennent la propriété du Reich et comment 22 millions de gens ont été contraints de travailler dans les industries sous les ordres des nouvelles autorités et ce, dans des conditions déplorables. Danilov se concentre alors sur ce qu'il appelle « un des épisodes les plus tragiques de la guerre », l'envoi de masse de civils soviétiques en Allemagne dans les rangs du travail forcé.

Dans l'historiographie occidentale, un des épisodes les plus tragiques de la guerre est généralement considéré être la Shoah, même si la guerre entière est naturellement perçue comme terrible<sup>105</sup>. Or, le récit soviétique sur la guerre ne traite pas du sort des Juifs. Nina Tumarkin l'explique par l'antisémitisme d'une part, mais surtout par

l'économie psychologique de la souffrance : du point de vue de l'historiographie soviétique officielle, les Allemands ont infligé le plus terrible des destins aux peuples soviétiques; d'accorder au peuple juif un statut équivalent ou même (selon cette logique) supérieur dans la hiérarchie des

---

<sup>103</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 37.

<sup>104</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 389.

<sup>105</sup> Il faut aussi tenir compte du fait que la déportation de civils d'Europe occidentale vers l'esclavage en Allemagne n'a jamais pris l'envergure qu'elle a eue sur le front Est.

nationalités martyrisées aurait vicié les réclamations soviétiques de leur propre victimisation, et est donc inadmissible<sup>106</sup>.

Danilov, contrairement au texte de Lyons, parle des crimes contre les Juifs mais timidement. Il rapporte, par exemple, que « Tout le territoire occupé a des camps de concentration qu'on peut appeler des « camps de la mort » » puis il poursuit avec les nombres de civils et prisonniers de guerre qui y ont péri, sans mentionner que dans ces camps se trouvaient essentiellement des Juifs<sup>107</sup>. Il poursuit :

Pour gérer, les Allemands font des expéditions punitives et des exécutions de masse régulièrement. Dans les territoires occupés, il y avait le système d'otages : pour chaque Allemand tué, 50 locaux sont tués. La liste où ces tueries ont eu lieu ne fait pas qu'une page : Babi Yar (région de Kiev), Rovno [Rivne en ukrainien], Grodno, Trostenets (Biélorussie), Salaspils (Lettonie), Kaunas, Nikolaev [Mykolaiv en ukrainien], Rostov-sur-le-Don, etc. En gros sur les territoires occupés par les Nazis ont été délibérément tués environ 13.5 millions de personnes (sans compter les soldats). Dans ce chiffre ont été tués 7.4 millions de personnes, 1.2 millions de personnes sont mortes à faire du travail forcé en Allemagne et 4.1 millions sont morts d'une famine organisée par les Allemands. Parmi ces fatalités, 3 millions étaient des Juifs – victimes de l'Holocauste nazi.<sup>108</sup>

Contrairement à la période soviétique où le thème était négligé, nous voyons que Danilov mentionne l'Holocauste, même s'il ne l'explique pas du tout. Il semble présenter ces massacres comme étant le fruit de représailles allemandes suite à des attaques partisans. Or, c'est plus complexe. Les lieux énumérés sont en effet des localités où il y a eu des meurtres de masse de civils soviétiques « dont beaucoup » étaient Juifs<sup>109</sup>. Il peut arriver dans l'historiographie occidentale de la Deuxième Guerre mondiale de délaisser le sujet des tueries de masse de civils et de prisonniers de guerre soviétiques, focalisant davantage sur le projet d'extermination des Juifs.

---

<sup>106</sup> Tumarkin, *op. cit.*, p. 46.

<sup>107</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 391.

<sup>108</sup> *Ibid.*

<sup>109</sup> Perry, *op. cit.*, p. 131.

Danilov, lui, fait l'inverse. Son récit sur la guerre aurait été plus juste s'il avait expliqué la Shoah dont sa cruauté exceptionnelle par le meurtre de masse systématique. Aussi, pourquoi n'a-t-il même pas parlé des camps de concentration destinés exclusivement au génocide?

Alors qu'il y a un intérêt soutenu pour le thème de la Shoah en Occident depuis les années 1960, celui-ci est relativement « nouveau » en Russie où ce n'est que depuis les années 1990 que des historiens s'efforcent de développer un débat public sur la question<sup>110</sup>. Cependant, nous sommes d'avis que la Shoah dans l'Union soviétique mérite au moins quelques paragraphes dans un manuel scolaire, tel que les chapitres entiers qui lui sont consacrés dans tout ouvrage occidental sur la guerre. Soulignons que 2 à 3 millions des 6 millions de victimes juives provenaient de l'intérieur des frontières de l'Union soviétique de 1940<sup>111</sup>. Danilov, avec les lieux qu'il a énumérés (ainsi que ceux qu'il a omis), doit absolument faire la distinction entre le massacre de civils comme riposte suite à une attaque et le meurtre de masse méthodique comme étape d'un programme d'extermination sans précédent. Les Soviétiques étaient certes en première ligne dans la guerre d'annihilation qu'a menée Hitler contre ce que les Nazis considéraient des *Untermenschen* mais il serait plus juste que l'historiographie russe fasse la distinction entre ce premier groupe et ces 6 millions de victimes puisque leur destin était planifié autrement.

---

<sup>110</sup> Nikolay Kuposov, « Une loi pour faire la guerre : la Russie et sa mémoire », *Le Débat*, vol. 4, no. 108, 2014, p. 108.

<sup>111</sup> Michael Berenbaum, *The World Must Know : The History of the Holocaust as Told in the United States Holocaust Memorial Museum*, Washington, John Hopkins University Press, 2005, p. 125. Danilov estime le nombre à 3 000 000.

### 2.3.3 La collaboration avec l'ennemi

Seulement un nombre négligeable d'habitants des territoires occupés ont collaboré avec les Nazis. Ces gens étaient essentiellement des criminels ou provenaient de la section réactionnaire du clergé. Le peuple soviétique traitait les serviteurs de l'ennemi avec mépris.<sup>112</sup>

C'est ainsi que les textes sous Brejnev récapitulent les incidents de collaboration. Danilov offre un portrait plus complet et plus fidèle à la réalité. Sa position, contrairement au ton accusateur du récit soviétique officiel, manifeste plus de sensibilité :

Avec le désastre militaire, la défaite de l'Armée rouge, l'occupation était très dure pour beaucoup de Soviétiques [...] Dans ces circonstances, une certaine partie des gens ont considéré qu'il est possible de se diriger vers la coopération volontaire avec l'ennemi [...] Quelques uns sont devenus collaborateurs pour sauver leur vie et celle de leurs proches [...] <sup>113</sup>.

Danilov schématise les différents cas de collaboration, dont les « paysans riches ou les « anciens » » qui en voulaient à la Révolution russe. Il traite alors de la formation du cercle autonome antisoviétique et de l'Armée de libération nationale de la Russie qui combattait l'Armée rouge aux côtés de la Wehrmacht. L'auteur justifie la collaboration de son commandant, Bronislav Kaminski, par le fait qu'il a été « victime de répression pendant l'ère soviétique »<sup>114</sup>, c'est une des seules fois qu'il traite d'un cas précis de brutalité de l'État dans l'URSS. Il n'est jamais question de dissidence contre Staline, le communisme, l'État totalitaire, ou même contre un système autoritaire en général, ce qui aurait également pu contribuer à définir le Troisième Reich. Le manuel discrédite aussitôt la Brigade Kaminski, et peut-être

---

<sup>112</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 38.

<sup>113</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 391-392.

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 392.

indirectement le phénomène collaborationniste, en rapportant que celle-ci a laissé d'elle-même

un souvenir sanglant dans notre pays et au-delà. Son dernier exploit a été de prendre part à la suppression de l'insurrection de Varsovie. Les atrocités commises pendant ces jours se sont avérées excessives même pour les SS<sup>115</sup>.

Ajoutons que c'est la seule fois qu'il mentionne les « SS ». Il relate (rapidement) la formation de l'Armée de libération russe par A. A. Vlasov, soutenue par l'Allemagne nazie, dans le but de combattre l'Armée rouge à son tour.

Puis vient le sujet de la collaboration avec l'ennemi de plusieurs minorités ethniques de l'Union soviétique. Permettons-nous d'avancer que cette collaboration aurait pu être interprétée de manière plus positive, comme étant l'aspiration de peuples à l'autodétermination ou comme un refus de la brutalité du système totalitaire. Or, le manuel semble vouloir discréditer ces mouvements par des associations illogiques : « Les nationalistes lituaniens ont détruit la communauté juive de Lituanie pratiquement eux-mêmes. »<sup>116</sup>. Encore une fois, le livre ne dit rien de faux mais le choix d'exemples s'avère parfois injuste. Sur la page de ces passages se trouve la photo très nette d'un collaborateur pendu derrière qui une jeune femme affiche un sourire. Est-ce nécessaire et surtout est-ce approprié dans un manuel scolaire? Cela confirme la position des auteurs : « Le collaborationnisme est resté une des pages les plus tragiques de la Grande Guerre patriotique. »<sup>117</sup>.

Ici, l'étudiant voit certes des événements qu'il n'aurait pas connus s'il avait été à l'époque soviétique. Toutefois, il se peut qu'il enregistre les 3 thèmes sous-entendus dans le manuel selon Zubkova : on ne questionne pas la nature du système politique

---

<sup>115</sup> *Ibid.*

<sup>116</sup> *Ibid.*, p. 394.

<sup>117</sup> *Ibid.*

de son État, son gouvernement, et surtout pas son chef<sup>118</sup>, puis, on reste toujours uni puisque se retourner contre son État ne peut que mal se terminer<sup>119</sup>. Rappelons que Wood maintient que renforcer l'image de l'État rend celui-ci légitime comme organe de décision tout en minant le libéralisme<sup>120</sup>. Cela colle aussi au concept de Khapaeva selon lequel la loyauté envers son supérieur, qu'il soit bon ou mauvais, constitue ce qui définit l'individu dans la société russe actuelle<sup>121</sup>. Donc, pour en revenir à notre questionnement initial, le récit de 2012 reprend ce que celui de 1976 affirme : que les collaborateurs étaient des criminels et qu'ils ont été châtiés par leur propre peuple, sauf pour le clergé qui désormais n'est plus un ennemi.

#### 2.3.4 Le mouvement partisan

L'ouvrage de 1976 est bref sur le mouvement partisan :

Agissant sous les instructions du Parti communiste, le peuple soviétique a formé des unités de partisans derrière les lignes ennemies. Les communistes et les membres du Komsomol étaient les premiers à rejoindre les rangs des partisans. Partout se sont formés plusieurs groupes dédiés à venger la nation. Cela a constitué une menace réelle pour les envahisseurs.<sup>122</sup>

Le contenu du livre, visiblement inscrit dans le cadre du récit officiel soviétique et étant un assemblage de passages sur la Deuxième guerre mondiale en entier, consacre un chapitre complet aux mouvements de résistance ailleurs en Europe dans le but,

---

<sup>118</sup> Staline n'est pas mentionné dans cette section.

<sup>119</sup> Zubkova, *op. cit.*, p. 867.

<sup>120</sup> Wood, *op. cit.*, p. 174.

<sup>121</sup> Khapaeva, *op. cit.*, p. 384.

<sup>122</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 38.

entre autres, de lier les partisans européens à des « instances démocratiques nationales menées par des communistes »<sup>123</sup>.

Danilov consacre quelques lignes aux partisans étrangers mais il se concentre davantage sur ceux dans l'Union soviétique. Il revoit les détails de leurs formations et de leurs activités. Ces hommes et quelques femmes sont présentés comme des héros ayant « apporté une contribution substantielle à la Victoire »<sup>124</sup>. Suivant le cliché soviétique du rôle dirigeant du Parti, Danilov débute en affirmant que « [l]es organisateurs des combats partisans étaient du Parti bolchévique » et détaille le programme et les directives qui leur étaient attribués ainsi que leurs buts et objectifs, déterminés par le gouvernement et le NKVD<sup>125</sup>. Or, Nicolas Werth soutient que le mouvement partisan a d'abord été un mouvement spontané auquel ont participé des membres du Parti et que jusqu'en mai 1942, celui-ci échappait à tout contrôle militaire et du PC<sup>126</sup>. Il est difficile d'évaluer si Danilov est trop vague, subordonné à la vieille ligne soviétique de l'histoire, s'il ignore ce chapitre de ce qui s'est passé, ou bien s'il refuse tout simplement de contempler un soulèvement populaire libre. Dans cette veine, rappelons que Staline était très méfiant de ces rebelles émancipés et armés qu'il écartera éventuellement<sup>127</sup>, ce qui n'est pas mentionné ici.

Retenons d'abord que le récit de 2012 est bien plus complet que celui de 1976, traitant de la Shoah et des victimes juives, mentionnant la brutalité de l'État et développant sur les épisodes de collaboration avec l'ennemi. Parallèlement, c'est la section du manuel dont la structure ressemble le plus à celle de son ancêtre. Malgré

---

<sup>123</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>124</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 397.

<sup>125</sup> *Ibid.*, p. 396.

<sup>126</sup> Werth, *op. cit.*, p. 352.

<sup>127</sup> *Ibid.*, p. 383.

ses qualités didactiques, sa conclusion demeure la même : le sort des Juifs ne se distingue pas de celui des civils non-Juifs, on ne questionne pas l'État et on ne s'y oppose pas, et l'État semble avoir organisé la Résistance qui a mené à la victoire.

#### 2.4 L'homme et la guerre. La culture dans les années de la Grande Guerre patriotique

Nous apprécions que le manuel actuel nous offre un chapitre sur le vécu quotidien et sur la culture pendant la guerre, des sujets qui n'étaient pas dans les priorités en 1976. Danilov rapporte des thèmes variés en lien avec la vie de tous les jours pour ensuite examiner l'individu pendant la guerre. Il poursuit avec le rôle de l'Église et des compatriotes à l'étranger, terminant avec quelques notes sur la culture.

##### 2.4.1 Le quotidien pendant la guerre

Le manuel décrit les points de mobilisation qui sont apparus un peu partout, les lieux d'évacuation, d'alimentation, de soins et d'hébergement. Plus loin, il traite de l'organisation de l'approvisionnement, de l'éducation des jeunes puis de l'aide médicale. Ses exemples révèlent un ton patriotique, ce qui est naturel vu ce que la population a enduré. Par exemple, il révèle que 5,5 millions de personnes sont venues donner 1,7 millions de litres de sang<sup>128</sup>. Il détaille ensuite le système de rationnement puis il étudie le travail des adolescents. Le kolkhoze n'est pas oublié, où « toutes les tâches lourdes reposaient sur les femmes, les enfants et les personnes âgées »<sup>129</sup>. C'est décevant de voir que, à nouveau, l'auteur rate une occasion d'analyser davantage la question des femmes pendant la guerre. Les études de genre ne sont certes pas très

---

<sup>128</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 403.

<sup>129</sup> *Ibid.*, p. 34.

avancées en Russie mais ça valide le fait que le Guide Filippov « ignore les recherches historiques récentes »<sup>130</sup>, ce qui révèle à nouveau un penchant vers la vieille histoire soviétique.

#### 2.4.2 L'individu pendant la guerre

Les auteurs abordent le thème de « la personne dans la guerre » dans une nouvelle section en 2012 :

Dans les années de la Grande Guerre patriotique, l'héroïsme au front et à l'arrière est devenu un phénomène de masse. Des réalisations qui, dans d'autres circonstances, seraient considérées comme un exploit semblent souvent faire partie du travail quotidien. Être prêt à mourir est devenu la principale manifestation du véritable courage et de l'héroïsme. Mais cela reposait sur la détermination de la majorité écrasante de citoyens soviétiques à donner à surmonter toutes les forces de l'ennemi. Les années de guerre ont été une période d'unité sans précédent et ont rallié les forces vives du peuple soviétique.<sup>131</sup>

Un historien se serait attendu à un traitement plus psychologique sur le thème de l'individu pendant la guerre alors qu'ici, mis à part le fait qu'« être prêt à mourir est devenu la principale manifestation du véritable courage et de l'héroïsme », le contenu devient une histoire de gloire et même une invitation au ralliement national et patriotique. Continuons :

Les lettres venant du front constituent un témoignage sans prix de l'état des gens [...] Les jours à la guerre ont diminué les différences liées à l'éducation et à la position sociale. En première place se trouvaient les valeurs éternelles et les plus grandes qualités humaines – la décence, l'honnêteté, le courage, l'endurance, la volonté d'aider ceux qui sont proches.<sup>132</sup>

---

<sup>130</sup> Zubkova, *op. cit.*, p. 866.

<sup>131</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 405.

<sup>132</sup> *Ibid.*, p. 406.

Tel que supposé plus tôt, il semble que le récit tente d'inculquer des valeurs attendues d'un individu au lieu d'uniquement traiter d'un thème historique. Il n'est pas question de souffrance, de faiblesse ou des traumatismes de guerre.

Danilov compare des « héros exemplaires » aux « autres – méchants, tueurs, cannibales » lorsqu'il parle du Siège de Leningrad<sup>133</sup>, mettant la lumière ainsi sur le sujet tabou des crimes et du cannibalisme à cette époque, absent de l'historiographie soviétique. Danilov repart à nouveau :

Déjà dans les premiers mois de la guerre, tous les habitants de l'URSS ont appris à propos des héros qui sont devenus des symboles de courage (*mužestvo*)<sup>134</sup> et de prouesse militaire. Le pilote Nikolaï Gastello est mort pendant le 5<sup>e</sup> jour de la guerre, les membres de l'équipage de son avion ont laissé tomber leurs parachutes pour volontairement percuter leur avion dans un convoi de matériel ennemi [...] En janvier 1942 est devenue célèbre l'histoire de la mort martyre de la courageuse « partisane Tania » dans le village de Petrishchevo, dans la région de Moscou, son nom (Zoya Kosmodemianskaya) a été établi ensuite. En hiver 1943, le pays a connu l'exploit de Alexandre Matrosov qui s'est lancé volontairement dans un bunker pour obstruer les armes des ennemis avec son corps, le temps que la division avance [...]<sup>135</sup>.

Les exemples se poursuivent. Du contenu de Danilov se traduit certes plus d'humanité que de celui de Lyons, surtout au début de cette section lorsqu'il est question des épisodes douloureux pendant le conflit. Cependant, le manuel prend les formes d'un discours qui ressemble à la rhétorique du mythe de l'expérience de guerre dont il a été question plus tôt. Comme le soutient George L. Mosse, ceux tombés au combat sont transfigurés en héros éternels, donnant l'exemple pour les générations futures<sup>136</sup>. C'est peut-être pour cette raison que Danilov insiste à ce point

---

<sup>133</sup> *Ibid.*, p. 407.

<sup>134</sup> Le terme *mužestvo* signifie « courage » mais son radical découle de *muž* signifiant « homme », associant de manière sous-entendue le genre masculin au « courage ».

<sup>135</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 407.

<sup>136</sup> Mosse, *op. cit.*, p. 57-58.

sur la célébrité de ces personnages et qu'il conclut la section ainsi : « [Ces héros] sont devenus pour des millions de personnes des symboles de courage et de force inégalés. Ces exemples ont largement été couverts par la presse et la radio. »<sup>137</sup>. Le récit donne à ces morts le statut de martyrs de la nation, aseptisant par là la violence de la guerre. La guerre devient alors un triomphe national au lieu d'un épisode d'horreur<sup>138</sup>.

Nous nous demandons alors : à quoi bon embellir l'histoire en glorifiant des victimes et ne pas réellement traiter de l'individu pendant la guerre, même dans une nouvelle section absente de l'ancien manuel ? Nous avons vu que le mythe de la guerre ne s'intéresse pas à l'individu puisque cela minerait les allures héroïques des combattants. Rappelons que Van Metre voit les manuels d'histoire comme des références pour les étudiants de catégories culturelles, de symboles et de mythes pour décrire les qualités d'une nation et les catégories de citoyenneté, notamment quelles sont les caractéristiques de citoyenneté préférables chez l'individu. Du texte de Danilov se dégagent maints discours et il est possible de leur coller l'idée de Nina Tumarkin selon laquelle le culte de la GGP, comme au temps de Brejnev, est employé pour la militarisation de la jeunesse afin de former une armée qui se sente investie du devoir sacré des héros de la GGP et qui doit être prête à faire des sacrifices<sup>139</sup>. Quittons le caractère sacré de la guerre pour se tourner vers l'Église pendant cette période.

---

<sup>137</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 408.

<sup>138</sup> Mosse, *op. cit.*, p. 57-58.

<sup>139</sup> Tumarkin, *op. cit.*, p. 152.

### 2.4.3 L'Église pendant la guerre

À l'opposé du manuel soviétique, celui sous Vladimir Poutine comporte une partie sur l'Église pendant la guerre. Soulignons que celle-ci s'étend sur presque quatre pages, en revanche celle sur la terreur nazie n'en remplit qu'une. En effet, ce sujet semble être d'une grande importance. Nous avons remarqué que le thème de la religion est le seul à ne pas être traité dans le manuel de 1976 et vice-versa, celui du communisme est le seul à n'être traité que dans le premier manuel. Cela rejoint la théorie selon laquelle la religion vient remplir le vide idéologique créé par le discrédit du communisme comme idéologie d'État<sup>140</sup>. Le premier paragraphe mérite d'être cité en entier :

Le 22 juin 1941, dès les toutes premières heures de la guerre, le « Message aux ouailles et bergers de l'Église chrétienne orthodoxe », rédigé par le métropolite Sergueï de la chaire patriarcale (I. N. Stragorodski) a été publié. Il était lu dans toutes les églises chrétiennes de l'URSS, malgré le fait qu'officiellement les activités des hommes d'Église devaient être limitées au lieu physique de leur travail, mais les autorités n'empêchaient pas la circulation du « Message ». La position de l'Église dans ce message était patriotique et la guerre était présentée comme une guerre de libération nationale. Le combat contre le fascisme était comparé au combat contre d'autres envahisseurs de la patrie à d'autres époques. Le message parlait de la source profonde du patriotisme russe. « Ce n'est pas la première épreuve de ce genre que le peuple russe doit traverser. Avec l'aide de Dieu, il réduira en poussières les forces fascistes de l'ennemi. Nos ancêtres ne perdaient pas espoir même dans des situations encore plus difficiles, parce qu'ils ne pensaient pas aux dangers, ou profits personnels, mais bien à leur devoir sacré devant la patrie et en sortaient vainqueurs. Nous ne devons pas leur faire honte, nous le peuple orthodoxe, qui sommes liés par le sang et la foi. On défend la patrie avec des armes et par l'exploit de tous et chacun, par le désir de servir la patrie dans ce moment difficile avec ce que chacun peut faire. Notre Église orthodoxe a toujours partagé le destin du peuple, à travers les mêmes épreuves et les mêmes succès. Aujourd'hui encore, elle ne laissera pas son

---

<sup>140</sup> Nadir Kinossian, « Resurrection of the Temple. The Role of the State in Shaping Regional Political Identity », Julia Gerlach et Jochen Töpfer (dir.), *The Role of Religion in Eastern Europe Today*, Wiesbaden, Springer VS, 2015, p. 155.

peuple dans le malheur. Elle bénit par la bénédiction divine l'exploit que son peuple doit accomplir. »<sup>141</sup>.

Cet extrait révèle plusieurs choses. D'abord, les auteurs traitent de l'Église comme si elle a toujours été là, sans mentionner que Staline lui a redonné des pouvoirs afin de stimuler l'effort de guerre. Puis, en comparaison avec le reste du texte, cette citation du métropolite qui, soit dit en passant, est probablement la plus longue du manuel, n'est pas que supplétive. Elle semble, au contraire, servir à interpeler le lecteur.

D'une part, comme constaté précédemment, elle paraît indiquer quelles sont les qualités attendues des citoyens russes comme « ne pas penser aux dangers et aux profits personnels lorsqu'il est question du destin de la Patrie ». De l'autre, elle promeut le patriotisme au lieu de se consacrer à son rôle spirituel. Surtout, comme le montre Wood, elle est d'abord nationaliste<sup>142</sup>, parlant des « ancêtres » et des « épreuves du peuple russe » « lié par le sang et la foi ». Cet appel, de par son langage passionnel, interpelle l'individu dans le présent, ordonnant « qu'il ne faut pas faire honte à nos ancêtres ». Nous croyons avoir ici la matérialisation d'un message sous-entendu présent tout le long du manuel : « les soldats soviétiques sont morts pour *toi* et tu as donc des obligations envers eux ». C'est le message que Nina Tumarkin attribue au discours officiel sous Brejnev qui avait pour but de mobiliser la loyauté de la jeunesse tout en étant une source de légitimité du régime en place<sup>143</sup>. Cette idée inclut également le processus d'« abaisser » (*shaming*) la jeunesse devant les personnes âgées pour stimuler le respect et la dette envers eux, ce que fait Vladimir Poutine, comme Brejnev, en organisant des visites de vétérans dans les écoles<sup>144</sup>.

---

<sup>141</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 408-409.

<sup>142</sup> Wood, *op. cit.*, p. 176.

<sup>143</sup> Nina Tumarkin, « The Great Patriotic War as myth and memory », *European Review*, vol. 11, no. 4, octobre 2003, p. 600.

<sup>144</sup> *Ibid.*

Le reste de cette partie montre comment l'Église orthodoxe a offert une contribution importante à l'effort de guerre, notamment en ouvrant des centres de soins médicaux, en aidant les invalides et les blessés et en récoltant des fonds pour l'effort de guerre et pour les gens dans le besoin<sup>145</sup>. Le manuel consacre alors quelques lignes aux autres confessions de l'Union soviétique qui elles aussi « ont pris une position patriotique », comme l'administration musulmane d'Oufa, par exemple<sup>146</sup>.

#### 2.4.4 Les compatriotes à l'étranger

Tandis que, sans surprise, le texte des années 1970 traite des Soviétiques à l'étranger uniquement en termes d'agents de propagation de la révolution socialiste à l'international, Danilov aborde l'aide des « compatriotes à l'étranger dans la lutte contre le fascisme ». Il est question, par exemple, d'une collecte de fonds destinée à l'Armée rouge initiée par le compositeur Sergueï Rachmaninov qui habitait aux États-Unis, sans mentionner qu'il était techniquement en exil<sup>147</sup>. À première vue, certains accueilleraient cette nouvelle section du manuel comme celle ayant brisé ce que Brandenberger qualifie de méfiance envers tout ce qui implique « l'Ouest », en continuité avec celui pendant l'ère soviétique<sup>148</sup>. Or, après une enquête plus poussée, nous remarquons que ce sujet vient inciter au nationalisme en acclamant la culture russe puisque ces « compatriotes » sont définis uniquement en fonction de leur russité.

---

<sup>145</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 409-410.

<sup>146</sup> *Ibid.*, p. 411.

<sup>147</sup> *Ibid.*, p. 412.

<sup>148</sup> Vladimir Solonari, «Normalizing Russia, Legitimizing Putin», *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History*, vol. 10, no. 4, automne 2009, p. 844.

Même si les auteurs nuancent en disant que l'unanimité n'était pas présente parmi les émigrés, mentionnant notamment que certains voulaient se servir de l'invasion nazie pour « retourner à la Russie d'avant » et que d'autres avaient des aspirations nationales comme les Ukrainiens ou les habitants des pays baltes<sup>149</sup>, l'aspect nationaliste du texte demeure dominant, même dans cet exemple. La forme romancée comme le contenu des propos du livre viennent exalter le patriotisme russe :

La guerre a interpellé beaucoup de russes émigrés vers la pensée du destin de leur pays natal. Pour eux, l'appui à la lutte patriotique du peuple soviétique contre le fascisme devient le seul choix possible. [...] [L'exarque du Patriarcat moscovite en Amérique du Nord, Benjamin,] a appelé à oublier les différences dans le milieu des émigrés et à fournir toute l'aide possible au combat du peuple soviétique, soulignant que du destin de la Russie dépend le destin du monde entier.<sup>150</sup>

La ferveur nationaliste évolue vers une « panslave » mais qui ne semble pas s'intéresser aux personnalités slaves des pays non-soviétiques:

Dans le but d'unir le potentiel antifasciste des peuples slaves a été formé le Comité panslave en 1942. À lui se sont joints beaucoup de figures de la culture et de la science, représentant les peuples slaves, comme A. N. Tolstoï, A. A. Fadeev, Â. Kupala, Â. Kolas, A. E. Kornejčuk, M. F. Ryl'skij, Z. Needly, V. Vasilevskaâ et d'autres [...] Les activités du Comité démontraient une détermination à défendre la culture slave de l'empiètement des idéologues nazis [...] <sup>151</sup>.

#### 2.4.5 La culture

Le chapitre sur « l'homme et la culture pendant la guerre » se termine avec 3 points sur la culture : l'art au front, les productions artistiques au quotidien et la destruction de monuments culturels, que nous allons revoir rapidement.

<sup>149</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 413.

<sup>150</sup> *Ibid.*, p. 412.

<sup>151</sup> *Ibid.*, p. 413.

Dans la partie initiale, le manuel revisite une variété d'œuvres de l'époque de la guerre, en peinture, en littérature et en musique. C'est ici que les auteurs dévoilent le plus de sensibilité. Ils admettent que l'art était dominé par le thème de l'héroïsme et du patriotisme<sup>152</sup> et que des peintures se dégageait une grande tristesse<sup>153</sup>. Ils revoient ensuite des œuvres musicales qui permettaient aux compositeurs « l'expression ouverte de leurs émotions »<sup>154</sup>.

Puis, ils revisitent des épisodes divers liés à la culture comme, par exemple, des héros qui ont risqué leur vie pour emballer et déménager des musées des œuvres d'art sous des bombardements incessants ou bien la présence importante du théâtre dans les territoires occupés<sup>155</sup>. Également, le manuel revoit des compositions célèbres comme la Septième Symphonie de Chostakovitch ou la première version de l'opéra « Guerre et paix » de Prokofiev. Avec une certaine fierté est brossée l'histoire d'Alma-Ata comme capitale de production cinématographique de guerre à ce moment<sup>156</sup>.

Finalement, le manuel énumère un grand nombre de destructions de monuments, musées, bibliothèques et d'autres lieux de culture, sans oublier les églises et les synagogues. Un des exemples fournis est celui de la destruction du parc du palais impérial Catherine par les Allemands à Tsarskoïe Selo<sup>157</sup>.

---

<sup>152</sup> Notons que le terme « patriotisme » n'a pas la même signification en russe qu'en français.

<sup>153</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 413.

<sup>154</sup> *Ibid.*, p. 415.

<sup>155</sup> *Ibid.*

<sup>156</sup> *Ibid.*, p. 416. Les auteurs emploient ici le nom soviétique de ce qu'est aujourd'hui la ville d'Almaty.

<sup>157</sup> *Ibid.*, p. 417.

Ce chapitre se termine avec une partie flottante qui raconte la diffusion radiophonique du nouvel hymne national de l'URSS, au réveillon du Jour de l'An 1944, qui a remplacé le précédent « l'Internationale » : « Le fait de l'apparition de cet hymne, son texte et sa structure musicale reflétaient de nouvelles directions dans les affaires politico-idéologiques. »<sup>158</sup>. C'est l'une des rares fois où le manuel aborde le sujet de la signification doctrinale d'un message officiel.

Une des phrases de la conclusion résume bien ce chapitre :

Le sentiment d'appartenance et de responsabilité personnelle envers le destin de la Patrie s'est montré dans l'héroïsme de masse des soldats soviétiques au front et dans les exploits de travail dans le front arrière<sup>159</sup>.

Même si cette section est entièrement nouvelle et qu'elle invoque plus de sensibilité, elle ne traite en rien le sujet de la réalité de l'individu pendant la guerre. Au contraire, elle stimule le nationalisme et le patriotisme et elle semble dicter des attributs attendus d'un citoyen de la Russie. Une fois de plus, le manuel n'est pas entièrement fidèle à l'histoire. Regardons maintenant le traitement qu'il fait de l'URSS sur la scène internationale pendant la guerre.

---

<sup>158</sup> *Ibid.*, p. 418

<sup>159</sup> *Ibid.*

### CHAPITRE III

#### LA POLITIQUE EXTERNE DE L'URSS PENDANT LES ANNÉES DE LA GUERRE

Putin lives in his own world and expects the Russian people to live in his own world too. I wish the Russians a better future than Russia's isolationism. Truth is on our side.

Un membre du gouvernement provisoire de l'Ukraine, en entrevue à la BBC Radio, 19 mars 2015.

Nous avons traité de nombreux sujets chez Danilov qui, à l'époque soviétique, n'étaient que secondaires. Nous arrivons sitôt à l'un des chapitres les plus importants, autant dans les textes recueillis par Lyons que dans le manuel de Danilov, qui s'intéresse à l'Union soviétique sur le plan international durant les années de la guerre. D'une part, dans le cadre du récit historique uniquement, nous allons nous interroger sur si, tel que le soutient Van Metre, le récit reprend les méthodes du programme soviétique à présenter la Russie comme étant un grand État aux traits civilisationnels propres, ayant évolué à l'écart du reste du monde et qui rejette ce qui n'est pas russe, en plus de raconter une histoire mondiale uniquement en fonction des intérêts nationaux de la Russie<sup>1</sup>. Ça rejoint l'analyse du Guide Filippov de Brandenberger et de Solonari qui soutiennent, respectivement, qu'il y est présente une

---

<sup>1</sup> Lauren Van Metre, *The Struggle for Russia's Past: Competing Regional History Institutions and Narratives*, thèse de Ph.D (philosophie), Johns Hopkins University, 2008, p. 19.

menace d'ennemis externes comme internes<sup>2</sup> et que la Russie y est peinte comme étant prisonnière d'une lutte permanente contre une entité appelée l'« Ouest »<sup>3</sup>. Si notre étude ici confirme que c'est bien le cas, nous essaierons alors d'aligner ce cadre narratif avec le cadre politique. En effet, parmi les rapports sur le poutinisme relatés plus tôt, nombreux sont d'avis que Vladimir Poutine met de l'emphase sur la fierté nationale et le statut de superpuissance de la Russie tout en diabolisant des ennemis internes comme externes dans le but de cultiver son pouvoir<sup>4</sup>. Tel qu'ultérieurement, nous allons revoir tous les thèmes traités dans le manuel de Danilov et effectuer une comparaison avec le contenu du livre de Lyons. Le chapitre de l'ouvrage de 2012 se divise en 3 parties : la formation d'une coalition antinazie, les activités des alliés et les activités de l'URSS.

### 3.1 La formation d'une coalition antinazie

Le titre de cette section reprend celui de Lyons « La création d'une coalition antifasciste »<sup>5</sup>. Nous soulignons la ressemblance car il n'est pas question de « coalition » dans les récits historiques occidentaux, du moins pas dans ces termes. L'historiographie anglo-saxonne et francophone parle des Alliés de la Seconde Guerre mondiale ou bien d'alliances et ce, généralement à mesure que les rapprochements ont lieu, parallèlement aux thématiques traitées au lieu d'y consacrer

---

<sup>2</sup> David Brandenberger, « A New Short Course?: A.V. Filippov and the Russian State's Search for a "Usable Past" », *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History*, vol. 10, no. 4, automne 2009 (nouvelles séries), p. 832.

<sup>3</sup> Vladimir Solonari, « Normalizing Russia, Legitimizing Putin », *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History*, vol. 10, no. 4, automne 2009 (nouvelles séries), p. 845.

<sup>4</sup> Zbigniew Brzezinski, « Putin's Choice », *The Washington Quarterly*, vol. 31, no. 2, printemps 2008, p. 111 ; Boris N. Mironov, « The Fruits of a Bourgeois Education », *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History*, vol. 10, no. 4, automne 2009, p. 855.

<sup>5</sup> Graham Lyons, *The Russian version of the Second World War. The History of the War as Taught to Soviet Schoolchildren*, London, Archon Books, 1978, p. 42.

un chapitre à part. Est-ce que ça témoigne d'une certaine préoccupation des Alliés? Pouvons-nous également supposer ici que le récit russe, comme le soviétique, définit les Alliés d'abord par leur opposition au fascisme/nazisme et refuse de les percevoir comme des alliés, un terme qui s'attribue à une relation cordiale? Comparons le portrait de la coalition que dresse Lyons avec celui de Danilov.

Avant de poursuivre, nous devons revisiter la sous-partie ultérieure chez Lyons nommée « La réaction mondiale à l'attaque fasciste » dont il a été question plus tôt. Celle-ci soutient que les États-Unis et la Grande-Bretagne se sont réjouis de l'attaque nazie de l'Union soviétique. Les auteurs ajoutent alors :

Les politiciens les plus clairvoyants parmi la bourgeoisie anglaise et américaine ont réalisé que la collaboration avec l'URSS était essentielle pour leurs propres intérêts. [...] une décision a été prise à propos de l'approvisionnement d'armes et de matériel stratégique anglo-américains de l'Union soviétique pour les 9 mois suivants. À son tour, l'Union soviétique s'est engagée à approvisionner les États-Unis et l'Angleterre en matières premières pour la production de guerre. [...] [Le gouvernement des États-Unis] a élargi le programme de Prêt-Bail pour inclure l'Union soviétique. [...] Mais le ravitaillement de munitions et de matériel de guerre fait à l'Union soviétique par les Alliés était irrégulier, les livraisons souffraient de longs délais et dans la première année de la guerre, il avait peu de signification pratique pour l'Union soviétique.<sup>6</sup>

Regagnons maintenant la « Coalition antifasciste » dans le recueil de Lyons. La section débute avec « La victoire près de Moscou a enfin provoqué une formation décisive d'une coalition antifasciste. »<sup>7</sup>. Il rapporte ensuite comment les États-Unis et l'Union soviétique s'accordent sur « un approvisionnement mutuel de matériel et d'information de défense, ainsi que le développement d'une collaboration commerciale et économique »<sup>8</sup>, complété par :

---

<sup>6</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 30.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>8</sup> *Ibid.*

Les gouvernements des États-Unis et de l'Angleterre, en entrant dans la coalition antifasciste, poursuivaient leurs propres buts impérialistes. Mais la formation de la coalition constituait aussi un grand succès pour la politique étrangère soviétique [...] La coalition est devenue non seulement le résultat d'un accord entre de grandes puissances, mais sa création peut aussi être attribuée à l'énorme lutte antifasciste menée par des millions, avec les communistes toujours à l'avant<sup>9</sup>.

Ainsi se résume la section de Lyons sur la coalition antifasciste. Mises à part quelques informations utiles, les manuels de 1976 semblent davantage vilipender les États-Unis et la Grande-Bretagne. La démarche du récit souligne à tout coup le statut dominant de l'URSS dans le déroulement de la guerre et sur le plan international. Dans cette veine, le programme de Prêt-Bail est abordé de façon très timide comme le montrent les extraits ci-haut, en alléguant que l'assistance occidentale n'a eu aucun impact sur la guerre sur le front de l'Est.

L'examen de Danilov est plus neutre et plus complet. Il débute de manière plus objective avec « La lutte contre un ennemi commun a de nouveau rapproché l'URSS des pays de l'Ouest [...] les États-Unis annoncent au gouvernement soviétique leur décision de porter une assistance économique à l'Union soviétique »<sup>10</sup>.

Danilov rapporte ensuite comment, « dans le but de sécuriser ses frontières au sud », l'Union soviétique a « mené une armée » dans le nord de l'Iran, conjointement avec une armée britannique dans le sud-ouest du pays. Cela a été suivi d'un accord garantissant la souveraineté de l'État perse, sécurisant par là l'acheminement de produits militaires par la porte du Golfe persique<sup>11</sup>. Ici, contrairement à Lyons qui ne

---

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 42-43.

<sup>10</sup> A. A. Danilov et A. V. Filippov, *Istoriâ Rossii, 1900-1945: 11 klass. Učebnik dlâ učašihsâ obšebrazovatel'nyh učreždenij*, Moscou, Prosveshchenie, 2012 [2e éd.], p. 421.

<sup>11</sup> *Ibid.*

relate pas cet évènement, Danilov reconnaît le fait que les Soviétiques ont travaillé de concert avec les Britanniques ainsi que le ravitaillement allié par le corridor perse.

Le manuel continue dans cette voie, montrant les chiffres du matériel promis à l'Union soviétique par les États-Unis et la Grande-Bretagne. Suivant la ligne dans le livre de Lyons, il ajoute qu'en échange, l'URSS doit approvisionner ces deux pays en matières premières stratégiques<sup>12</sup>. Or, nous n'avons aucune information du genre dans l'historiographie occidentale de la Seconde Guerre mondiale. Nous pouvons supposer deux choses ; soit que le fait de l'approvisionnement par l'Union soviétique des États-Unis et de la Grande-Bretagne ait été minimisé à cause de la Guerre froide, ou bien qu'il s'agit tout simplement d'une fabrication des historiens soviétiques afin de dépeindre l'Union soviétique comme étant autonome et non tributaire de l'aide alliée.

Puis, Danilov amorce la question du *Lend-Lease*. « Au total, pour toutes les années de la guerre, ces livraisons ne représentaient qu'environ 4% des produits militaires similaires produits en URSS. »<sup>13</sup> Les historiens soviétiques reprennent habituellement la figure arbitraire de 4%, fixée par le président du Gosplan en 1948<sup>14</sup> mais les historiens russes parlent maintenant de 7% et plus. En fait, il semble difficile de fixer un chiffre vu la variété de l'aide offerte. Au début de la guerre, celle-ci s'élevait à 4%<sup>15</sup> mais rapidement, elle s'est diversifiée et majorée à, par exemple, 11% de la

---

<sup>12</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 421.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 422.

<sup>14</sup> Nicolas Werth, *Histoire de l'Union soviétique*, Paris, Presses universitaires de France, 2004, p. 346.

<sup>15</sup> David M. Glantz, *Colossus Reborn: The Red Army at war: 1941-1943*, Lawrence, University City Press, 2005, p. 149-150.

production liée à l'aviation<sup>16</sup> ou bien à la moitié de la production soviétique de tanks, déjà en 1941<sup>17</sup>. Cependant, nous pouvons déduire que le chiffre de 4% est insuffisant.

À l'inverse des historiens soviétiques, Danilov admet que « pour une variété de produits industriels, cette aide a été très importante » et fournit quelques exemples<sup>18</sup>. Puis il reprend son ton critique en alléguant que la mise en œuvre des obligations en vertu du protocole de la Conférence de Moscou était vague et que :

dans la période la plus difficile, de l'automne 1941 au début de l'été 1942, l'approvisionnement en armes et technologies militaires était inférieur à ce qui était prévu. Les pragmatiques leaders des États-Unis et de l'Angleterre voulaient s'assurer des capacités de l'Union soviétique à résister à l'Allemagne avant d'investir de l'argent<sup>19</sup>.

Ce n'est pas faux mais les faits méritent d'être nuancés. Ç'eût été une bonne occasion de traiter de la Bataille de l'Atlantique dont il n'est jamais question dans le manuel en entier. Faire parvenir des convois de ravitaillement des États-Unis vers leur destination en Europe n'était pas si simple avec les attaques constantes de l'armée allemande. Les mots ici rappellent le manuel soviétique. Les « pragmatiques » leaders devaient s'assurer de bien plus que de l'« argent » pour être capable d'appliquer le programme de Prêt-Bail, notamment dans quoi investir et à quel moment. L'auteur termine la matière de l'aide alliée de cette manière, en attaquant les autres membres de la coalition pour leurs « méfaits ». Ç'eût été un geste noble et éclairé, surtout dans un manuel destiné aux jeunes, que de souligner les côtés positifs de cette alliance parce que ceux-ci dépassent de loin ses aspects négatifs et d'interpréter le tout comme une amitié qui a sauvé les valeurs de la démocratie.

---

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 317.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 659, note 61.

<sup>18</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 422.

<sup>19</sup> *Ibid.*

Notre idéalisme s'étouffe avec le paragraphe en gras qui termine cette sous-partie. Dans celui-ci est avancée la théorie de la conspiration de Pearl Harbor selon laquelle le gouvernement américain aurait eu connaissance de l'imminence de l'attaque japonaise mais n'aurait rien fait, espérant que l'attaque rallie la population au support de l'intervention des États-Unis dans la Seconde Guerre mondiale pour venger cette agression<sup>20</sup>. Alors que bien des événements centraux au déroulement de la GGP sont ignorés, pensons à la question polonaise dans les discussions sur l'aide alliée, dans ce cas, l'un peut se questionner sur la pertinence de traiter de la théorie de conspiration de Pearl Harbor. La réponse la plus plausible est l'ancienne tendance soviétique à inciter la méfiance de l'Ouest à partir de fabrications de scénarios de complot<sup>21</sup>.

Après avoir annoncé l'entrée des États-Unis dans la coalition antifasciste et la signature de la déclaration des Nations unies par 26 États, l'auteur clôt sur la même note que ses conclusions précédentes : « Le plus grand poids parmi eux est occupé par l'URSS, les États-Unis et la Grande-Bretagne (« La Grande Troïka ») »<sup>22</sup>.

### 3.2 La politique des Alliés

Cette sous-partie traitant de la position des Alliés puis celle qui la succède sur les « activités de l'URSS » s'apparentent à celle du document de 1976 « La différence des buts poursuivis par les participants majeurs dans la coalition » qui, comme la

---

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 423.

<sup>21</sup> Andreï Kozovoï, *Par-delà le Mur : La culture de guerre froide soviétique entre deux détetes*, Paris, Éditions Complexe, 2009, p 188 ; Boris N. Mironov, « The Fruits of Bourgeois Education », *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History*, vol. 10, no. 4, automne 2009 (nouvelles séries), p. 855.

<sup>22</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 423.

présente, s'enchaîne après l'exposé sur l'alliance antifasciste<sup>23</sup>. Ce qui distingue les deux dans la structure est que Danilov inclut le sujet de la campagne d'Afrique du Nord dans cette partie alors que Lyons y consacre un chapitre à part<sup>24</sup>.

Les extraits que Lyons a rapportés procèdent essentiellement à attaquer les Alliés occidentaux et à les accuser d'avoir trahi l'Union soviétique :

Les impérialistes des États-Unis et de l'Angleterre considéraient que le but premier de la guerre était la défaite de l'Allemagne et du Japon en tant que principaux rivaux, et la consolidation de leur domination du monde. [...] L'Union soviétique a rempli à la lettre ses obligations dictées par l'alliance, mais les États-Unis ont enfreint leurs conditions de manière flagrante. Au cours des négociations anglo-soviétiques et soviéto-américaines, une entente a été conclue concernant l'ouverture d'un second front en Europe. En 1942, les États-Unis et l'Angleterre avaient à leur disposition un grand ensemble de forces armées et d'énormes réserves militaires et techniques pour intervenir en Europe, et, en plus, 70% des forces allemandes étaient concentrées sur le front de l'Est. Toutefois, les puissances occidentales ont délibérément trompé leur allié. Elles ont préféré attendre le cours des événements, comptant sur l'épuisement des parties belligérantes.<sup>25</sup>

Danilov entame le sujet des Alliés avec le même ton accusateur, et désormais une rhétorique suggestive :

[La] coalition antifasciste tout au long de la Deuxième Guerre mondiale était très étrange. Le peuple d'un de ses membres – l'Union soviétique – versait du sang sur les champs de bataille. Les autres membres de la coalition (la Grande-Bretagne et les États-Unis) limitaient leur participation à envoyer des armes, du matériel et des denrées alimentaires en attendant que la guerre prenne un tournant décisif. À la fin de la guerre, ils ont essayé de profiter des fruits de la victoire commune, ne dédaignant même pas faire des négociations séparées (unilatérales) avec l'ennemi.<sup>26</sup>

---

<sup>23</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 43.

<sup>24</sup> Nous avons vu plus tôt que ce chapitre vient en quelque sorte servir d'ellipse entre le celui sur l'attaque nazie de l'Union soviétique et le chapitre « Stalingrad ».

<sup>25</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 43-44.

<sup>26</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 424.

Puis, Danilov rapporte la même phrase de 1941 dite par le sénateur et futur président américain Harry S. Truman que cite le récit soviétique 36 ans plus tôt : « Si l'Allemagne gagne, nous devons aider la Russie et si la Russie gagne, nous devons aider l'Allemagne, afin qu'il en meure le maximum de chaque côté. »<sup>27</sup> Danilov cite alors des propos de Winston Churchill sur la guerre affirmant essentiellement que « [n]i la Grande-Bretagne, ni les États-Unis ne doivent participer à ces événements »<sup>28</sup>.

Le manuel se tourne ensuite vers le débarquement des Alliés en Afrique du Nord à qui il impute la seule volonté de « sécuriser leurs colonies », ajoutant que Hitler était bien conscient de la politique des Alliés envers l'URSS, ce qui lui a laissé la voie libre à l'Est<sup>29</sup>. Même si ce n'est pas faux, ça rappelle le caractère marxiste-léniniste du récit soviétique qui condamne les impérialistes. Le goût amer laissé par ce qu'ils considèrent comme un retard de l'intervention des Alliés en Europe s'avère encore très vif chez les auteurs, égal à celui pendant la Guerre froide :

Le front américain et anglais en Afrique du Nord était pour Hitler apparemment secondaire. Il ne s'y trouvait en tout que 3-4 divisions. Ce qui explique la victoire des Anglais dans le combat d'El-Alamein (23 octobre - 4 janvier 1942), où a été arrêtée l'avance des armées allemandes et italiennes vers l'Égypte. Les Britanniques avaient une énorme supériorité dans les forces.<sup>30</sup>

La position de Danilov est similaire à celle transmise par le livre de Lyons selon lequel :

Parce que les forces fascistes étaient concentrées sur le front soviéto-allemand, le commandement anglais, mené par le Général Montgomery, a pu consolider ses réserves et en octobre, 1942, procéder à l'offensive. L'ennemi s'est retiré

---

<sup>27</sup> *Ibid.* ; Lyons, *op. cit.*, p. 42.

<sup>28</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*

<sup>29</sup> *Ibid.*

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 425.

d'Égypte. [...] Durant toutes les opérations militaires dans le Nord de l'Afrique, l'Allemagne n'a même pas détourné une division du front de l'Est. En envahissant les colonies françaises, les États-Unis et l'Angleterre agissaient en fonction de leurs propres intérêts impérialistes. [...] La défaite des Nazis, qui avaient jeté la majorité de leur corps armé dans la bataille de Stalingrad, a maintenant créé les conditions favorables à une attaque des troupes anglo-américaines en Afrique du Nord.<sup>31</sup>

Puis, les ouvrages procèdent au traitement de l'ouverture du second front. Tous deux débutent en rapportant comment Churchill voulait protéger l'Europe de l'Armée rouge. Heureusement, la section suggérant que Churchill voulait installer des « régimes réactionnaires dépendant de l'Angleterre et des États-Unis »<sup>32</sup> dans les Balkans n'est pas dans le manuel de 2012, peut-être parce que l'histoire a montré que c'est finalement l'Union soviétique qui s'en est chargée. Ce chapitre de Lyons se termine en rappelant que « [l]a conduite des Alliés a sérieusement affaibli la confiance en eux par l'URSS »<sup>33</sup>.

Danilov parvient au front de l'Ouest, ce dont traite brièvement Lyons dans une sous-partie de son chapitre sur les victoires décisives<sup>34</sup>. Danilov se montre toutefois encore plus succinct : « Le 6 juin 1944 a débuté le débarquement des forces alliées dans le nord de la France. »<sup>35</sup>. C'est tout ce qu'il mentionne sur le sujet, sans aucun autre détail, même technique ou géographique, sans compter le caractère spectaculaire de l'invasion ou sa portée dans le cours de la guerre.

---

<sup>31</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 45-46.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>35</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 425.

Cette maigre phrase se niche entre deux paragraphes. Celui la précédant examine la Conférence de Québec suite à laquelle la décision finale du débarquement de Normandie a été prise « seulement en mars 1944 après que l'Armée rouge se soit rapprochée de la frontière d'État de l'URSS » après quoi « les Alliés se sont évidemment précipités » vers sa réalisation<sup>36</sup>. Similairement, le texte de Lyons relate que : « En juin 1944, quand il est devenu évident que l'Union soviétique était capable de vaincre l'Allemagne d'Hitler avec ses forces seules, l'Angleterre et les États-Unis ont ouvert le Second front. »<sup>37</sup>. Les manuels des années 1970, à la différence de Danilov, s'attardent sur quelques détails liés à la traversée de la Manche mais pour attester que les forces anglo-américaines n'ont rencontré « pratiquement aucune opposition des Nazis » et que la France a été libérée par un soulèvement populaire initié par le Parti communiste français « avant l'arrivée des troupes américaines et anglaises »<sup>38</sup>.

Dans la section suivant l'annonce du débarquement de Normandie, Danilov a dépassé les clichés soviétiques mais il s'entête à attaquer la Grande-Bretagne et les États-Unis. Par exemple, il soutient, avec un ton suggestif, que « Churchill ne cachait pas particulièrement que le deuxième front, comme tel, ne visait pas l'Allemagne mais la Russie »<sup>39</sup>. Il termine en disant que la tête de l'OSS<sup>40</sup>, John F. Dulles, avait des discussions secrètes avec des représentants des services secrets de l'Allemagne depuis 1943<sup>41</sup>.

---

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 425.

<sup>37</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 69.

<sup>38</sup> *Ibid.*

<sup>39</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 426.

<sup>40</sup> *Office of Strategic Services* ou le « Bureau des services stratégiques » des États-Unis, qui devient la CIA en 1945.

<sup>41</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*

Avant de continuer vers notre prochain point, il faut examiner la signification des informations que nous venons de dégager si on se fie à ce que Brzezinski perçoit comme « la préoccupation nostalgique par le statut de superpuissance au lieu de chercher à devenir une partenaire influent du monde démocratique »<sup>42</sup> du Kremlin. À la surprise de plusieurs, surtout des lectrices et lecteurs d'Amérique du Nord et d'Europe occidentale, rien du contenu de Danilov rapporté ici n'est faux.

Ce qu'on peut reprocher à l'auteur, c'est la signification qu'il infuse à sa matière par sa sélection intentionnelle de faits et la manière dont il les présente, en d'autres mots, la manipulation de l'histoire. En effet, ses propos méritent d'être nuancés à plusieurs égards et il a délibérément priorisé certains événements du passé au lieu d'autres. Par exemple, s'il est vrai que les Alliés étaient réticents à intervenir en Europe, leur opération au nord de la France n'aurait pu réussir qu'en 1944. En effet, *Overlord* a nécessité 3 ans de planification, d'entraînement et d'organisation des ressources ainsi que l'arrivée d'un contexte favorable à son exécution<sup>43</sup>. Mais il demeure ici un net contraste entre une opération planifiée et contrôlée en terre ennemie, destinée à sauver le plus de vies possible, et des opérations de défense improvisées et désorganisées sous la soudaineté d'attaques ennemies en son propre territoire.

Nous avons un autre exemple d'interprétation erronée d'un fait historique : Danilov, comme dans le document de Lyons, affirme qu'aucune division allemande n'a été retirée du front de l'Est lorsque les Alliés ont débuté leurs opérations en Afrique du Nord. S'il est indéniable que c'est l'Armée rouge qui a dû subir la plus grande part du combat au sol pendant la guerre, le théâtre allié à l'Ouest a contribué à alléger la pression à l'Est<sup>44</sup>. À l'inverse, Danilov ne mentionne pas que, suite à l'invasion alliée

---

<sup>42</sup> Brzezinski, *op. cit.*, p. 111.

<sup>43</sup> Marvin Perry, *World War II in Europe: a concise history*, Boston, Cengage Learning, 2013, p. 200.

de l'Italie, la Wehrmacht a pour la première fois détourné des forces du front soviétique vers l'Ouest<sup>45</sup>. Également, s'il est vrai que Dulles et d'autres alliés aient eu des négociations secrètes avec des Allemands, ce fut avec des dissidents du nazisme dans le but de vaincre Hitler, ce à quoi aspirait autant l'Union soviétique. Mais ce qui ressort du texte de Danilov, alors qu'on arrive à la fin de notre matière, c'est que son discours s'attaque davantage aux États-Unis et à la Grande-Bretagne qu'à l'Allemagne nazie, comme dans la propagande soviétique de la Guerre froide<sup>46</sup>. Effectivement, ces deux États sont dépeints comme étant fondamentalement cruels et veillant seulement à leurs propres intérêts. Danilov sélectionne les citations les plus extrêmes et relate les actions alliées comme étant destinées à agresser l'Union soviétique avant tout. De plus, le ton plusieurs fois allusif, absent dans les textes soviétiques recueillis, suggère le complot et incite à la méfiance anti-occidentale puisque l'Occident aurait « trahi » l'URSS plus qu'une fois. Le manuel ne nomme aucun aspect positif de la coalition alliée, dessinant celle-ci comme un point sombre de la guerre. Pour clore, le récit historique de 2012 a certes évolué depuis l'époque des généralités soviétiques mais il ne s'est pas affranchi de sa partisanerie. Ce segment incarne mal la définition d'un manuel scolaire puisqu'il n'est pas proprement instructif.

### 3.3 Les activités de l'URSS

Cette section sur les activités de l'URSS s'avère être davantage contiguë à la précédente, se mesurant toujours au sous-thème des « différences dans les buts poursuivis par les participants majeurs de la coalition » de Lyons dont il est question

---

<sup>44</sup> Glantz, *op. cit.*, p. 37-38.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>46</sup> Kozovoï, *op. cit.*, p. 255.

depuis plus tôt. En d'autres mots, la division ici est superflue. Danilov aborde le sujet plus en détail, cependant. Voici comment il introduit le thème :

Dans la Deuxième Guerre mondiale, comme dans tout autre guerre, chacun des participants poursuit ses propres buts. Les Anglais et les Américains tenaient à tout prix à retarder l'ouverture du second front en Europe de l'Ouest jusqu'au partage du butin. L'Union soviétique, au contraire, voulait son apparition rapide afin d'affaiblir le front de l'Est, du moins une partie des forces de l'Allemagne.<sup>47</sup>

Puis, Danilov répète l'accord de principe d'ouvrir un deuxième front avec les Alliés et relate que ceux-ci ont reporté l'intervention à 1943. « Mais malgré ces promesses, l'armée anglo-américaine en 1943 a atterri en Italie du Sud, cela n'a rien fait à l'équilibre des forces en Europe »<sup>48</sup>, ce qui est faux comme nous venons de le voir. Dans le texte de 1976, il est question de la capitulation de l'Italie dans un chapitre différent. La campagne italienne est brièvement mentionnée parmi les événements de la lutte des travailleurs italiens, dirigés par les communistes, contre les cercles de pouvoir fascistes<sup>49</sup>.

Puis, avec une forme qui rappelle ce même discours marxiste-léniniste sur les communistes natifs des pays occupés, Danilov consacre une page aux « patriotes » des pays sous tutelle nazie qui ont apporté « bien que petite, une aide réelle à l'Union soviétique »<sup>50</sup>. « Déjà en 1941, des Polonais qui se trouvaient dans l'Union soviétique pendant la Deuxième Guerre mondiale s'est formée une armée sous le commandement du général Anders. »<sup>51</sup> Il n'est cependant pas question du fait que Władysław Anders a été emprisonné et torturé dans le goulag soviétique ni du fait

---

<sup>47</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*

<sup>48</sup> *Ibid.*

<sup>49</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 64-65.

<sup>50</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*

<sup>51</sup> *Ibid.*

que des Polonais se sont « retrouvés » en territoire soviétique parce que l'URSS a annexé une partie de la Pologne en 1939. Le livre revoit alors les réalisations de la Première Armée polonaise, sous le commandement du général Zygmunt Berling qui plus tard serait devenue « le noyau de l'Armée polonaise ». En réalité, cette armée était subordonnée à l'Armée rouge qui, comme nous le savons, contribue ensuite à instaurer de force un régime vassal de l'Union soviétique à Varsovie. Subséquemment, le manuel rappelle que la brigade tchécoslovaque du général Svoboda a participé à la libération de l'Ukraine et de la Tchécoslovaquie. Puis, il raconte comment le Régiment de chasse français Normandie-Niemen s'est « vaillamment battu » contre les avions allemands en Union soviétique<sup>52</sup>. N'est-ce pas là un exemple de l'aide alliée? Cette section évoque le chapitre sur les mouvements de résistance dans les pays occupés dans l'ouvrage de Lyons<sup>53</sup>. Ce dernier y parle de la Résistance française, de l'aide des communistes tchécoslovaques et de l'armée polonaise de Berling. Soulignons ici que, comme l'avance Solonari, ces résistants sont perçus uniquement en fonction de leur contribution à l'avancée de l'Armée rouge vers Berlin<sup>54</sup>. Il n'est pas question de la libération de leurs propres États ni de leur destin. Après coup, le récit de 1976, comme celui de 2012, se tourne vers la question du Komintern. Celui-ci a été dissous par Staline le 15 mai 1943 afin de rassurer les Alliés dont l'appui était nécessaire que l'Union soviétique ne cherchait pas à installer des régimes fantoches à l'international qui lui seraient subordonnés<sup>55</sup>. « Cet évènement était accueilli positivement dans les pays de l'Ouest mais après, le deuxième front n'a pas été ouvert »<sup>56</sup>. Danilov avoue que ce geste avait pour but de tempérer les Alliés alors que pour le texte issu des manuels soviétiques, les Partis

---

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 427.

<sup>53</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 55.

<sup>54</sup> Solonari, *op. cit.*, p. 841.

<sup>55</sup> Werth, *op. cit.*, p. 356.

<sup>56</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 427.

communistes à l'étranger avaient acquis beaucoup d'expérience, de force et d'autonomie et « il est devenu impossible de les diriger depuis un centre international »<sup>57</sup>.

À ce moment, Danilov se tourne vers la Conférence de Téhéran. Comme Lyons, il rapporte les grandes lignes des pourparlers. Danilov a correctement laissé tomber les accusations que faisaient jadis les manuels soviétiques selon lesquelles les Alliés voulaient ériger un cordon sanitaire autour des frontières de l'URSS<sup>58</sup>. Mais il affirme le contraire avec une indifférence inquiétante :

À Téhéran, les Alliés ont décidé de transférer à l'Union soviétique une partie de la Prusse orientale ainsi que la restauration de l'indépendance de la Pologne dans ses frontières de 1918. L'annexion des pays baltes à l'URSS a aussi été conclue.<sup>59</sup>

Comme le montre Zubkova, le texte de Danilov n'incite aucun questionnement et n'encourage pas le lecteur à participer de manière critique. L'information est dictée de manière à être absorbée passivement<sup>60</sup>. Ce qu'il retient ici c'est qu'il est naturel et même banal d'annexer des États et des territoires.

Puis, Danilov annonce quelque chose qui échappe au récit historique de 1976. À Téhéran, Roosevelt et Churchill avaient demandé à Staline de s'assurer que l'Allemagne ne transfère pas plus de 15 divisions du front de l'Est pendant les 60 premiers jours de leur opération en France. En d'autres mots, l'Armée rouge devait tenir la Wehrmacht occupée et Staline a tenu sa promesse en lançant une série

---

<sup>57</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 57.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>59</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*

<sup>60</sup> Elena Zubkova, « The Filippov Syndrome », *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History*, vol. 10, no. 4, automne 2009 (nouvelles séries), p. 867.

d'offensives dont la grandiose Opération Bagration. Rappelons que le terme « Bagration » n'est jamais mentionné dans les extraits de Lyons. Ici, Danilov place l'Union soviétique aux côtés des deux autres membres de la troïka puisqu'elle aussi a contribué à la réussite du débarquement de Normandie.

En dernier lieu, les deux ouvrages décrivent de manière assez juste les grandes lignes des Conférences de Yalta et de Potsdam ainsi que les résultats de leurs négociations. Alors que les textes de Lyons terminent cette matière en insistant sur le caractère « répugnant » du fascisme<sup>61</sup>, Danilov relate la création de l'Organisation des Nations unies et l'entrée en vigueur de la Charte des Nations unies. Il ajoute :

Comme résultat de la Deuxième Guerre mondiale est né un système de relations internationales qui a permis de stabiliser le développement de celles-ci. Il a existé avec des changements mineurs jusqu'à l'effondrement de l'Union soviétique en 1991.<sup>62</sup>

Le texte se termine ainsi. Il semblait se diriger vers une ouverture constructive sur la paix comme nous en voyons dans les manuels scolaires mais la dernière phrase démolit cette idée. Son sens est difficile à saisir. Que Danilov tente-il d'énoncer? S'il est vrai que la chute de l'Union soviétique a bouleversé l'ordre mondial, les relations internationales sont-elles moins stables depuis? Nous ne pouvons nous empêcher de penser ici à Vladimir Poutine qui a dit que « l'effondrement de l'Union soviétique est la plus grande tragédie géopolitique du 20<sup>e</sup> siècle ». En étant si vague, l'auteur incite une induction illogique chez le lecteur qui pourrait nourrir une peur non fondée ainsi que de la méfiance à l'égard des puissances occidentales après tout ce qu'il vient de leur reprocher.

---

<sup>61</sup> Lyons, *op. cit.*, p. 83.

<sup>62</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 430.

À la clôture de ce chapitre, nous sommes parvenus à confirmer nos hypothèses. Même si le manuel a évolué depuis le récit soviétique, nous y avons décelé des continuités significatives. L'URSS est montrée comme ayant ses caractéristiques propres, comme si elle est détachée du reste du monde duquel elle doit se défendre. Comme le soutient Solonari, le récit tourne autour des intérêts nationaux de l'Union soviétique, pensons, par exemple, au traitement des territoires annexés qui n'en évalue pas la légitimité<sup>63</sup>. Il n'a pas été question d'ennemis internes ici mais la menace d'ennemis externes surabonde le récit. En effet, l'Union soviétique est présentée comme étant en lutte permanente contre une notion vaguement définie comme l'« Ouest », particulièrement les États-Unis au point d'éclipser l'Allemagne nazie du rang des adversaires. C'est dans cette optique que l'importance de l'aide alliée est minimisée par les auteurs. Simultanément, ceux-ci mettent beaucoup d'emphase sur le statut dominant de l'URSS sur la scène internationale pour terminer en sous-entendant que sa chute nous aurait plongés dans un monde périlleux.

Sachant que le Kremlin a mandaté l'écriture du manuel et du guide pour enseignants de Danilov et Filippov<sup>64</sup>, il est difficile ici d'ignorer le parallèle entre le manuel scolaire et l'administration Poutine dans laquelle, d'après Dmitri Trenin, les nationalistes post-impériaux de la Russie actuelle voient celle-ci comme une grande puissance solitaire engagée dans une lutte incessante avec l'Ouest. Ils essaient de s'approprier le patriotisme russe en pigeant dans l'énorme ressource émotionnelle de l'expérience de la GGP, en pointant, entre autres, le doigt sur les ennemis historiques de la Russie, avec l'anti-américanisme comme pilier du discours officiel<sup>65</sup>. Il faut cependant garder en tête que la pérennité du discours et des clichés soviétiques dans

---

<sup>63</sup> Solonari, *op. cit.*, p. 842.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 838-839.

<sup>65</sup> Dmitri Trenin, « Russia's Conservative Modernization: A Mission Impossible ? », *SAIS Review*, vol. 30, no. 1, hiver-printemps 2010, p. 29.

le récit historique peut facilement être confondu à un message endoctrinant même si tel n'est pas le but. Passons à une analyse plus rigoureuse.

## CHAPITRE IV

### ANALYSE

One might have been genuinely moved by the manifestation of historical memory were this not a country where cows are pastured on fields where millions of unidentified victims of the Gulag have lain buried since Stalin's time.<sup>1</sup>

Dina Khapaeva, 2009.

Revenons à notre questionnement de départ : *pourquoi* et *comment* l'administration de Vladimir Poutine cultive-t-elle un culte de la Grande Guerre patriotique? Nous nous sommes tournés vers le manuel qui, semble-t-il, est suggéré par le Kremlin au programme d'enseignement de l'histoire nationale au niveau secondaire afin de tenter de comprendre le procédé derrière le traitement de la GGP.

En premier lieu, notre analyse a confirmé que la GGP peut servir de culte à la nation. En effet, nous avons vu que cet événement est mythifié afin de fournir une source de vénération. Par « mythifier », nous entendons que son histoire est manipulée et embellie. L'exemple le plus criant est que cette guerre est perçue comme étant un événement glorieux pour l'Union soviétique au lieu d'une terrible catastrophe, notamment en minimisant ou en négligeant les épisodes moins illustres. Dans la même veine, les auteurs rappellent régulièrement que la guerre a permis à l'Union

---

<sup>1</sup> Dina Khapaeva, « Historical Memory in Post-Soviet Gothic Society », *Social Research: An International Quarterly*, vol. 76, no. 1, printemps 2009, p. 359.

soviétique de s'élever dans le rang des grandes puissances mondiales et d'atteindre « ses objectifs politiques »<sup>2</sup>.

Le récit procède à une exaltation de la guerre de la manière définie par George L. Mosse, d'abord en transfigurant l'évènement en un triomphe pour la nation comme nous venons de le voir mais également en alimentant le mythe de l'expérience de guerre. Tel que montré dans la section 2.4.1, le discours du mythe, formé à partir d'une combinaison de nationalisme et de religion chrétienne, fait transcender la mort de ceux tombés au combat et ceux-ci deviennent des héros sacrés comme le Christ et des martyrs de la nation qui donnent l'exemple pour les générations futures. Par là, la portée de la violence et de la mort est réduite, transformant un traumatisme national en un exploit héroïque, créant ainsi un culte qui puisse légitimer le système en place<sup>3</sup>.

Nous avons aussi relevé des procédés qui témoignent d'une instrumentalisation de cette histoire destinée aux jeunes ; par exemple, le ton et le langage suggestifs qu'emploie Danilov ou bien l'absence quasi-absolue de questionnement. En effet, tel que l'a avancé Zubkova, le livre ne cherche pas à développer l'esprit critique chez l'étudiant mais, au contraire, à travers un récit linéaire et un ton simpliste, fait gober son contenu au lecteur<sup>4</sup>. Cela répond certes à notre question mais il faut nuancer puisque Tchernychev démontre que c'est un procédé involontairement hérité du système « schématique mathématiquement codifié » du récit soviétique<sup>5</sup>. Toujours en lien avec les analyses de Zubkova, cela ressemble à une méthode pour former des

---

<sup>2</sup> A. A. Danilov et A. V. Filippov, *Istoriâ Rossii, 1900-1945: 11 klass. Učebnik dlâ učašihsâ obšeobrazovatel'nyh učreždenij*, Moscou, Prosveshchenie, 2012 [2e éd.], p. 364.

<sup>3</sup> Nina Tumarkin, *The Living and the Dead: The Rise And Fall Of The Cult Of World War II In Russia*, New York, BasicBooks, 1994, p. 37.

<sup>4</sup> Elena Zubkova, « The Filippov Syndrome », *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History*, vol. 10, no. 4, automne 2009, p. 862

<sup>5</sup> Annie Tchernychev, *L'enseignement de l'histoire en Russie*, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 72.

*sujets* et non des *citoyens* (en italique dans le texte)<sup>6</sup>. Le tout rime parfaitement avec notre hypothèse initiale comme quoi le manuel s'inscrit dans les *history politics*. C'est à dire que le récit d'histoire est construit afin de servir l'idéologie d'État au lieu de raconter le passé de manière juste et honnête. L'exemple le plus axiomatique en est l'insertion anachronique de préoccupations contemporaines comme, dans ce cas, le statut de superpuissance, la menace de l'Ouest, l'Église, et ainsi de suite.

\* \* \*

Cela nous conduit vers la seconde partie de notre questionnement : en quoi un culte de la GGP favorise-t-il le soutien au gouvernement de Vladimir Poutine? Nous croyons avoir quelques réponses mais avant, nous devons nuancer nos résultats de recherche.

Nous avons mentionné, au départ, que le Guide Filippov aurait été personnellement commandé par le président lui-même qui aurait également guidé son écriture<sup>7</sup>, sans oublier que des facteurs probablement initiés par le Kremlin font en sorte que l'emploi du guide pour enseignants et du manuel pour étudiants de Danilov et Filippov, par leur accessibilité, est favorisé dans le système d'enseignement. De plus, Vladimir Poutine, déjà lors de son élection en 2000, a ordonné que l'histoire nationale enseignée aux jeunes soit plus « positive » que celle de victimisation et sévère sur le passé soviétique qui avait été mise en place au début des années Eltsine par souci de transparence et d'ouverture démocratique<sup>8</sup>.

---

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 867.

<sup>7</sup> Vladimir Solonari, « Normalizing Russia, Legitimizing Putin », *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History*, vol. 10, no. 4, automne 2009, p. 828.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 829.

Il faut insister sur ce point. L'intervention du paradigme poutinien en histoire a également été une réaction au « nihilisme » historique qui dominait depuis Gorbatchev devant le besoin de valider certaines bases idéologiques et historiques. Même s'il y avait un débat ouvert et constructif sur l'avenir de l'histoire en Russie, le domaine de l'enseignement connaissait une véritable « crise de l'histoire »<sup>9</sup>. Il n'y avait plus aucun contrôle sur le choix de matière publiée ou enseignée aux élèves, ni de méthode pour stimuler leur intérêt. La nouvelle tendance était de rejeter le passé révolutionnaire et de promouvoir d'un modèle libéral et occidental<sup>10</sup>. Mais déjà dans les premières années de la *glasnost*, les partisans de la réforme scolaire disaient qu'ils voulaient « un nouveau manuel, pas plusieurs »<sup>11</sup>. Dans la même veine, c'est dans la seconde moitié des années 1990, au moment de la crise sociale en Russie, que commence à être réintégré le récit soviétique dans la mémoire historique<sup>12</sup>. Puis, à l'arrivée de Poutine en 1999, l'histoire enseignée poursuit ce glissement qui va s'attaquer au modèle libéral et occidental des manuels de la *perestroïka*<sup>13</sup>. D'autres facteurs entrent en jeu devant cet échec de la réforme initiale de l'histoire. Par exemple, en plus des institutions soviétiques qui sont restées les mêmes, l'histoire en Russie, ayant été isolée des débats qui avaient lieu dans le monde démocratique pendant plus de 50 ans, a développé son propre langage et une façon de penser qui lui

---

<sup>9</sup> Korine Amacher, « Les manuels d'histoire dans la Russie postsoviétique : visions multiples et nouvelles tendances », *Le cartable de Clio. Revue suisse sur les didactiques de l'histoire*, no. 9, 2009, p. 117.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 118.

<sup>11</sup> Catherine Merridale, « Redesigning History in Contemporary Russia », *Journal of Contemporary History*, vol. 38, no. 1, janvier 2003, p. 23.

<sup>12</sup> Amacher, *op cit.*, p. 120-121.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 121.

est spécifique<sup>14</sup>. « Il ne suffira jamais de simplement couper et coller des modèles qui sont à la mode à l'Ouest »<sup>15</sup>, par exemple.

Si le récit de Danilov comporte ses failles, il n'est pas aussi manichéen que le prétendent certains de ses détracteurs vus plus tôt, notamment Brandenberger<sup>16</sup>. En comparant le manuel de Danilov avec un texte regroupant fidèlement le contenu de manuels soviétiques de 1976, nous avons pu constater que l'histoire transmise aux étudiants du niveau secondaire en Russie a évolué et dépassé certains paradigmes soviétiques. L'ouvrage actuel est plus complet, plus objectif et il traite de sujets jadis ignorés. Nous avons aussi décelé énormément de similitudes dans le contenu comme dans la forme entre les deux œuvres à l'étude. Plusieurs causes sont en jeu. L'historiographie nationale ne peut se réinventer d'un seul coup suite à un changement d'idéologie d'État. Elle demeure prisonnière des institutions qui l'ont produite qui elles sont encore en place, sans compter qu'elle est ancrée dans la mémoire collective russe. Ainsi, par exemple, nous avons retrouvé une structure de texte commune aux deux manuels, le nouveau ayant remplacé les « socialistes » par des « patriotes ». Dans cette optique, dans le cadre de notre questionnement, il est très difficile d'évaluer jusqu'à quel point est-ce que les continuités entre le récit actuel et le récit soviétique sont liées au programme d'enseignement du Kremlin sous Poutine, même si nous savons que ce dernier appuie la « normalisation » de l'expérience soviétique<sup>17</sup>. Le contenu de Danilov manifeste une réelle ouverture. Toutefois, aux yeux de l'érudit, le manuel est défaillant. Jusqu'à quel point est-ce volontaire? Pensons, par exemple, à la notion abstraite d'ethnographie des auteurs. Vu les

---

<sup>14</sup> Merridale, *op. cit.*, p. 22.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>16</sup> Notons qu'il existe plusieurs éditions remaniées.

<sup>17</sup> David Brandenberger, « A New Short Course?: A.V. Filippov and the Russian State's Search for a "Usable Past" », *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History*, vol. 10, no. 4, automne 2009 (nouvelles séries), p. 829.

historiographies alternatives accessibles en Russie comme ailleurs, certains traitements dans le récit sont inadmissibles du point de vue de la science historique. Pourquoi, alors, l'auteur n'est-il pas plus près de la réalité historique maintenant qu'il possède plus de moyens?

Rappelons-nous que Vladimir Poutine est arrivé au pouvoir en 2000 dans un contexte de vacuum idéologique et d'anomie généralisée chez la population suivant une période de transition très difficile suite à la chute de l'Union soviétique, mettant au néant plus de 70 ans d'un idéal d'État. De plus, la Russie, dans l'ère des technologies de communication, est perméable à l'influence des idées libérales de « l'Ouest », ce qui peut s'avérer dangereux pour un système qui n'est pas entièrement démocratique. La GGP devient alors un outil pour stimuler le patriotisme, l'amour de la patrie et le respect chez les jeunes, ainsi que pour leur fournir un idéal national et les détourner de l'influence extérieure, tel que Nina Tumarkin l'a défini<sup>18</sup>.

La Russie a hérité de tout ce qui a causé la chute de l'Union soviétique ainsi que la chute elle-même. Le besoin du régime de simuler une sorte d'idée cohérente de nation russe était bien plus urgent que le besoin d'imiter un modèle de démocratie importé.<sup>19</sup>

De ce fait, l'administration politique actuelle s'est tournée vers le nationalisme ethnique comme religion d'État, avec l'Église orthodoxe russe comme alliée<sup>20</sup>. Cohérent à cette logique est le concept de Hobsbawm et Ranger (1992) d'« invention de la tradition » comme moyen de fournir une stabilité dans un présent chaotique<sup>21</sup>. Ainsi, comme le montraient Rose, Mishler et Munro antérieurement, un régime peut

---

<sup>18</sup> Tumarkin, *op.cit.*, p. 130.

<sup>19</sup> Ivan Krastev et Stephen Holmes, « An Autopsy of Managed Democracy », *Journal of Democracy*, vol. 23, no. 3, juillet 2012, p. 37.

<sup>20</sup> Elizabeth A. Wood, « Performing Memory: Vladimir Putin and the Celebration of WWII in Russia », *The Soviet and Post-Soviet Review*, vol. 38, 2011, p. 176.

<sup>21</sup> Benjamin Forest, *et al.*, « Post-totalitarian national identity: public memory in Germany and Russia », *Social & Cultural Geography*, vol 5, no. 3, 2004, p. 360.

se maintenir en classant des formes alternatives de gouvernement comme illégitimes puisque non « traditionnelles ».

Les Russes, en majorité, voient le régime se conformer à leurs propres valeurs<sup>22</sup>. Beaucoup d'entre eux éprouvent une satisfaction personnelle à voir Vladimir Poutine épater la galerie et le Kremlin se tourner vers le comportement pompeux des tsars<sup>23</sup>. Une minorité de la population, généralement la classe moyenne plus éduquée et concentrée dans les métropoles, s'oppose à Poutine. Le président a donc établi une nouvelle stratégie. Il a humilié les protestataires en les qualifiant de petite élite privilégiée déconnectée du reste de la Russie puis il a sollicité le soutien de la Russie rurale, celle qui a peur de la modernité et du changement. Il a dit que son pouvoir était menacé par un péril interne et il a imploré aux « Russes authentiques » de venir l'aider<sup>24</sup>.

Nous avons déjà eu une partie de notre réponse. Rappelons que tout État a besoin d'un mythe fondateur sur lequel appuyer son idéologie, d'où la GGP qui, depuis Brejnev, constitue « les Évangiles »<sup>25</sup> de l'Union soviétique. Le gouvernement de Vladimir Poutine en a besoin de la même manière et c'est ainsi que l'histoire de celle-ci devient un « *usable past* » tel que nous l'avons défini.

Le premier point que nous avons établi, c'est que la matière de Danilov et Filippov, comme celle de Lyons, considère « l'Ouest », étrangement essentiellement les États-Unis et la Grande-Bretagne au lieu de l'Allemagne même s'il s'agit de la Deuxième

---

<sup>22</sup> Richard Rose, *et al.*, *Popular support for an undemocratic regime: the changing views of Russians*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011, p. 12.

<sup>23</sup> Brzezinski, *op. cit.*, p. 21.

<sup>24</sup> Krastev et Holmes, *op. cit.*, p. 43-44.

<sup>25</sup> Marc Ferro, *Comment on enseigne l'histoire aux enfants* (5<sup>e</sup> éd.), Paris, Éditions Payot, 2004, p. 232.

Guerre mondiale, comme une menace pour l'Union soviétique. En effet, Washington et Londres sont présentées comme étant constamment engagées dans des complots contre Moscou. Si ces deux pays n'ont pas toujours été intègres et entièrement dévoués à aider leur allié, leurs méfaits ont été exagérés et leurs bonnes grâces minimisées. Soulignons que le ton défiant adopté par les auteurs parfois sans motif lorsqu'ils traitent des États anglo-saxons incite le lecteur à la méfiance de l'Ouest et ce, sans raison valide. Ajoutons que « raconter la genèse de notre histoire », en l'occurrence la GGP, « permet de nous délimiter l'« autre » historique »<sup>26</sup>. Il serait utile de mentionner que Vladimir Poutine, tout comme l'élite russe en général, est épris d'une peur obsessionnelle que l'OTAN se rende aux frontières de la Russie<sup>27</sup>. C'est d'ailleurs l'une des raisons de l'invasion illégale de l'Ukraine et de l'annexion forcée de la Crimée par la Russie en 2014 suite à la révolution d'Euromaïdan qui préconisait un rapprochement de Kiev avec l'Union européenne.

Pour revenir au « danger » de l'Occident, entretenir cette idée permet non seulement de rejeter ses valeurs mais également de s'en servir comme rhétorique politique. Ainsi, Poutine justifie l'annexion de la Crimée en soutenant qu'il fallait la sauver de l'« agression occidentale »<sup>28</sup>. Le même discours contribue à dérouter une réalité indésirable. Par exemple, certains officiels russes soutiennent ouvertement que la

---

<sup>26</sup> Lauren L. Van Metre, *The Struggle for Russia's Past: Competing Regional History Institutions and Narratives*, Thèse de Ph.D. (philosophie), Johns Hopkins University, 2008, p. 292.

<sup>27</sup> Stephen Blank, « Putin's Twelve-Step Program », *The Washington Quarterly*, vol. 25, no.1, hiver 2002, p. 148.

<sup>28</sup> Haroon Siddique et Alan Yuhas, « Putin signs treaty to annex Crimea as Ukraine authorises use of force », *The Guardian*, Londres, 18 mars 2014. Récupéré de <http://www.theguardian.com/world/2014/mar/18/ukraine-crisis-putin-plan-crimea-annex-speech-russia-live>

formation féministe Pussy Riot est un complot de l'Ouest pour déstabiliser la Russie<sup>29</sup>, ce qui favorise le discrédit du groupe d'opposition à Vladimir Poutine.

Une deuxième utilité du mythe de la GGP dans la socialisation des jeunes dans le système actuel est qu'il incite au nationalisme russe et au patriotisme. Nous avons analysé comment, d'abord, le manuel insère une section d'éloge de la culture russe dans une histoire de guerre. Puis, malgré une tentative en surface d'englober tous les peuples de l'URSS, le traitement du conflit se fait uniquement dans une perspective en fonction de seul le groupe ethnique russe.

Nous avons également vu plusieurs invitations au ralliement patriotique. Le terme « patriotique » est abstrait dans le manuel. Il n'est pas défini et parfois employé pour qualifier les « nôtres » ou quelque chose de positif. Par exemple, les gens de l'Europe occupée qui ont volontairement combattu auprès de l'Armée rouge sont des « patriotes »<sup>30</sup>. Sergei Kovalev remarque que l'administration Poutine décrédibilise des mouvements alternatifs, comme ceux de la communauté des droits de la personne, en les définissant comme « non patriotiques » puisqu'ils s'opposent aux décisions d'État<sup>31</sup>. Le terme devient un concept passe-partout qui peut accepter ou discréditer quelque chose qui est « différent ».

Poutine a cherché la résurrection du patriotisme puisque les « qualités mythiques » ont tendance à favoriser la cohésion<sup>32</sup>. Comme vu plus tôt, exalter le patriotisme contribue à la militarisation de la jeunesse. La combinaison de ce procédé avec la

---

<sup>29</sup> Miriam Elder, « Pussy Riot members face threat of violence in Russian jail, lawyer warns », *The Guardian*, Londres, mardi 21 août 2012. Récupéré de <http://www.theguardian.com/world/2012/aug/21/pussy-riot-jail-violence-threat>

<sup>30</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 412.

<sup>31</sup> Sergei Kovalev (cité dans) Wood, *op. cit.*, p. 179.

<sup>32</sup> Wood, *op. cit.*, p. 177.

banalisation de la guerre générée par l'atténuation de la valeur de la mort et de la violence par le mythe de l'expérience de guerre agit de deux manières. D'abord, elle forge une armée qui se sent investie du devoir sacré des héros de la GGP et qui voit le conflit armé comme une occasion de se régénérer. Ensuite, elle rend la guerre « banale » et donc parfaitement acceptable, pensons ici à la guerre de Tchétchénie ou à l'occupation de l'est de Ukraine. Ajoutons à ça le spectre du complot externe et Vladimir Poutine se retrouve à la tête d'une armée plus « enthousiaste »<sup>33</sup>.

Nous avons aussi pu constater que le « patriotisme » dans le manuel scolaire se définit d'abord comme un sens du devoir envers l'État et l'autorité alors qu'un individu aurait pu être « patriote » d'une société ou de la démocratie. Dans ce sens, nous avons également établi, à plusieurs reprises, que le manuel célèbre ouvertement un État fort et centralisé. Par exemple, il est question du rôle positif de l'État dans les grandes réalisations telles l'industrialisation et la lutte partisane. Le texte suggère aussi, de façon sous-entendue, que le citoyen est au service de l'État et non l'inverse, ce qui contredit le principe même de la démocratie<sup>34</sup>. Simultanément, les politiques et l'autorité de l'État ne sont jamais examinées ou critiquées et ce dernier est représenté comme parfaitement apte à gouverner, sans oublier que le concept d'État totalitaire, même pour l'Allemagne nazie, tout comme le fascisme, ne sont jamais définis. L'URSS est montrée comme étant menacée par des « ennemis » externes au lieu d'une idéologie politique. Insistons sur ce point. Le manuel insinue donc qu'un État fort et centralisé est nécessaire et que son autorité n'est pas à contester. L'un peut se demander ici, quel est le lien avec la guerre? La réponse est que la gloire de la victoire est remaniée comme un triomphe de l'État soviétique d'abord.

---

<sup>33</sup> Le service militaire est obligatoire pour les hommes en Russie.

<sup>34</sup> Rose, *et al.*, *op. cit.*, 2011, p. 15.

Nous avons vu que le livre consacre une section importante à l'effort de guerre de l'Église orthodoxe russe pendant le conflit dans lequel celle-ci se montre davantage nationaliste et patriotique que spirituelle. En effet, sa participation est d'abord traitée d'un point de vue proprement historique pour ensuite se transformer en un discours endoctrinant à travers la citation des propos du métropolite Sergueï. Par l'importance qu'elle occupe au sein du récit, nous constatons qu'elle est désormais intégrée au culte de la GGP. Vu qu'elle était absente et même un adversaire dans le récit soviétique, il est évident que c'est l'administration Poutine qui lui a (re)donné sa place dans le récit actuel de la guerre.

[...] Poutine a cherché à s'attirer de la popularité personnelle en se présentant non seulement comme un charmant, athlétique Russe mais aussi comme quelqu'un qui est fier de ses multiples traditions, incluant le respect pour l'Église orthodoxe russe, l'industrialisation soviétique de la Russie et la victoire dans la Deuxième Guerre mondiale. [...] Les *valeurs* fondamentales en lien avec comment un pays doit être gouverné peuvent générer du support en autant qu'il y ait une congruence entre les valeurs des citoyens et celles du régime. [...] Les valeurs employées à évaluer ce qui est « juste et correct » ou « le plus approprié » n'ont pas besoin d'être démocratiques.<sup>35</sup>

Revenons donc au thème de la tradition que nous avons abordé plus tôt vu qu'elle est inhérente aux « valeurs russes » que nous venons d'énumérer puisqu'elle permet d'invalidier tout ce qui est étranger à ces mêmes « valeurs ». Nous avons vu, entre autres, que le manuel situe la femme soviétique dans son rôle traditionnel de femme au foyer qui dépend des hommes. Mentionnons également qu'il n'est pas question des homosexuels lorsque les victimes du génocide nazi sont énumérées<sup>36</sup>. Citons ici Masha Gessen qui soutient que Vladimir Poutine s'oppose à l'acceptation de la communauté LGBTQ en premier lieu parce qu'elle est associée à des valeurs « occidentales » alors que ça n'a rien à voir<sup>37</sup>. En ce sens, cet argument permet de

---

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>36</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 390.

discréditer ce qui est jugé « non-russe ». Par exemple, en 2015, Vladimir Poutine a promulgué une loi controversée qui permet d'interdire certaines ONG en Russie, perçues comme « indésirables ». Celles-ci doivent, entre autres, s'enregistrer comme des « agents de l'étranger » si elles reçoivent des dons de l'extérieur. Pour certains députés russes, les mouvements pro-occidentaux dans le pays sont des « organisations destructives » qui peuvent menacer les « valeurs de l'État russe »<sup>38</sup>.

Ayant ultérieurement élaboré comment le programme d'enseignement de l'histoire contribue à forger les qualités d'un individu, quelles valeurs est-ce que le lecteur peut retenir du manuel? Il semble que ce soit le patriotisme, la force, le courage, la tradition, le sacrifice pour sa patrie et la loyauté envers l'État. En plus de promouvoir ces qualités, le récit de Danilov suppose même que les « sacrifiés » deviennent des célébrités. Il n'est jamais question de traumatisme, de faiblesse ou de souffrance puisque l'idéal russe promeut la force et donc (selon cette logique) la masculinité. L'un ne peut s'empêcher d'imaginer ici les nombreuses mises en scène publiques de Vladimir Poutine en train de faire des activités « masculines », torse nu. Le tout colle à la théorie du mythe de l'expérience de guerre de Mosse auquel la force, le sacrifice, la masculinité et la virilité sont intrinsèques<sup>39</sup>. De plus, la guerre et la nation deviennent sacrées, dont l'exemple le plus net est, encore une fois, le discours ouvertement endoctrinant du patriarche Sergueï que nous avons cité antérieurement. Rappelons que celui-ci, en concordance avec la théorie du mythe de l'expérience de

---

<sup>37</sup> Masha Gessen, « Russia is remaking itself as the leader of the anti-Western world », *Washington Post*, 30 mars 2014. Récupéré de [https://www.washingtonpost.com/opinions/russia-is-remaking-itself-as-the-leader-of-the-anti-western-world/2014/03/30/8461f548-b681-11e3-8cc3-d4bf596577eb\\_story](https://www.washingtonpost.com/opinions/russia-is-remaking-itself-as-the-leader-of-the-anti-western-world/2014/03/30/8461f548-b681-11e3-8cc3-d4bf596577eb_story)

<sup>38</sup> « En Russie, une loi interdit les ONG « indésirables » », *Le Monde*, 24 mai 2015. Récupéré de [http://www.lemonde.fr/europe/article/2015/05/24/en-russie-une-loi-interdit-les-ong-indesirables\\_4639484\\_3214.html](http://www.lemonde.fr/europe/article/2015/05/24/en-russie-une-loi-interdit-les-ong-indesirables_4639484_3214.html)

<sup>39</sup> George L. Mosse, *Fallen Soldiers: Reshaping the Memory of World Wars*, New York, Oxford City Press, 1990, p. 53.

guerre de Mosse et du programme de *shaming* de la jeunesse par Brejnev<sup>40</sup>, invite à « ne pas faire honte à nos ancêtres »<sup>41</sup> dans le but de former une jeunesse redevable et respectueuse, et par là probablement plus docile.

Nous remarquons que le mythe de la GGP sert d'instance de légitimation à plusieurs égards. Attardons-nous sur sa fonction qui constitue à justifier la réduction des libertés civiles, la brutalité de l'État ainsi que tout autre crime si celui-ci est interprété comme nécessaire à la *victoire*. Il a été montré au début de cette recherche que le manuel présente l'industrialisation et la collectivisation forcées ainsi que la répression politique de l'avant-guerre comme nécessaires au succès militaire. Ce raisonnement anachronique rejoint la notion du sacrifice de soi pour l'État. Nous sommes donc du même avis que Khapaeva :

Effectivement, le mythe de la guerre a été construit pour étouffer le souvenir du goulag, pour rebaptiser et supprimer le souvenir des souffrances irrationnelles et injustifiées des victimes du système soviétique. Le « four de fusion » (Adorno, 1971) du mythe de la guerre a mis sur le même pied les victimes et leurs meurtriers dans le but d'unir la société contre un ennemi commun : les Allemands. [...] La fonction la plus importante du mythe de guerre (qu'il a rempli avec succès jusqu'à présent) est de rassurer mes compatriotes que le goulag ne demeure qu'un épisode mineur de la glorieuse histoire soviétique.<sup>42</sup>

Khapaeva ajoute dans ce sens qu'évoquer la GGP masquait – et masque toujours – les tragédies quotidiennes de la vie sous le régime soviétique<sup>43</sup>. Pourquoi Danilov et Filippov ne condamnent-ils pas les crimes du régime soviétique dans le manuel? Nous avons trois hypothèses. D'abord, s'interroger sur la moralité des actions de l'autorité pourrait encourager l'étudiant à questionner son propre gouvernement, ce qui n'est pas désirable dans la Russie de Poutine où le statu quo est de mise. Puis,

---

<sup>40</sup> Wood, *op. cit.*, p. 177-178.

<sup>41</sup> Danilov et Filippov, *op. cit.*, p. 408-409.

<sup>42</sup> Khapaeva, *op. cit.*, p. 368.

<sup>43</sup> *Ibid.*

Brandenberger montre que depuis l'arrivée au pouvoir de Vladimir Poutine en 2000, il y a eu des efforts officiels coordonnés pour développer et populariser le « passé utilisable » de l'héritage soviétique<sup>44</sup>. Cette normalisation de l'expérience soviétique serait trop difficile s'il fallait admettre les crimes de l'ancien régime ou les mauvaises conditions de vie qu'il livrait, comme nous l'avons vu plus tôt. Finalement, Khapaeva soutient que, Staline étant inhérent au mythe de la GGP, reconnaître ses crimes minerait le mythe en soi<sup>45</sup>.

Au cours de notre analyse, nous avons conclu que d'autres faits historiques sont manipulés ou ignorés par Danilov et Filippov. Nous avons vu que l'administration Poutine s'intéresse à entretenir le mythe de la GGP comme culte de la nation (russe). La guerre ne peut garder son caractère sacré que si elle demeure un événement glorieux et une source de fierté (pour la Russie). À travers notre étude, nous avons montré que les auteurs ne s'attardent pas trop sur les sujets qui risqueraient de miner son aspect triomphant. Ainsi, par exemple, il n'est pas question de l'hiver comme facteur ayant contribué à ralentir la Wehrmacht, du nombre de soldats morts ou des erreurs de la Stavka. Aussi, la portée de l'aide alliée dans le récit est non seulement minimisée parce que les Anglo-Saxons sont perçus comme des « ennemis » mais également parce que lui accorder l'importance qu'elle mérite réduirait la grandeur du succès de l'Armée rouge. Plus marquant encore est le traitement insuffisant de la Shoah dans le récit. Tel qu'avancé plus tôt, il serait inadmissible de réserver un statut à part aux Juifs dans le mythe de la GGP parce que ça compromettrait les réclamations soviétiques de leur propre victimisation. Rappelons que c'est le mythe de la nation *russe*. « La nation est grande grâce à son rôle dans la Seconde Guerre mondiale, et Poutine est grand grâce à son association avec la guerre. »<sup>46</sup>

---

<sup>44</sup> Brandenberger, *op. cit.*, p. 829.

<sup>45</sup> Khapaeva, *op. cit.*, p. 369.

<sup>46</sup> Wood, *op. cit.*, p. 175.

Le récit est construit uniquement en fonction du cadre national. Par exemple, le déroulement se fait strictement selon les intérêts nationaux de l'URSS. L'annexion forcée de territoires dans le but de « se protéger », perçue comme totalement acceptable, en est un exemple. L'Union soviétique, tel que supposé antérieurement, est montrée comme ayant ses propres traits uniques et comme étant isolée face à un environnement différent et hostile. L'importance de la place soviétique sur le plan international semble être capitale pour les auteurs. D'une part, le manuel ne manque pas une occasion de rappeler que l'Union soviétique est autonome ou qu'elle n'est subordonnée à personne. De l'autre, curieusement, la politique interne est également évaluée en fonction de sa position mondiale. Par exemple, les sacrifices du peuple soviétique pendant l'industrialisation forcée sont justifiés par le fait qu'ils ont permis de hisser l'Union soviétique dans le rang des grands États industrialisés. Bien évidemment, la victoire dans la GGP a fait de l'URSS une des deux superpuissances mondiales. Les auteurs ne parlent guère de progrès social ou de qualité de vie. Tout comme une grande partie de la population russe actuelle, Vladimir Poutine et ses *siloviki* ont une préoccupation nostalgique du statut de superpuissance de l'Union soviétique. Poutine, reprenant les paroles de Staline, a dit que ce serait dangereux si la Russie se révélait faible<sup>47</sup>. La logique de Danilov prévaut dans la vraie vie également, une Russie dominante sur le plan international plaît au public et attire le soutien au chef. Tel que dit plus tôt, « perdre » l'Ukraine de sa sphère d'influence aurait été catastrophique. Dans ce sens, ce n'est pas sans raison que la Russie tente de se positionner comme un acteur décisif dans l'ordre mondial, en l'occurrence, dans le conflit syrien au moment d'écrire ces lignes.

Notre raisonnement ici est donc le suivant : comme Vladimir Poutine est à la tête d'un régime semi-démocratique, il a besoin d'une idéologie qui puisse lui attirer le soutien de la population. Parallèlement, il doit limiter les tendances libérales de la

---

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 184.

société. D'après notre analyse d'un manuel d'histoire scolaire, le culte de la GGP est l'idéologie parfaite. D'une part, la guerre donne une impression de gloire à la Russie, et par là, à son chef. Elle valide la période soviétique, elle justifie les politiques du gouvernement, elle stimule le nationalisme et elle décrédibilise les éléments indésirables. De plus, c'est facile puisque ses bases et son iconicité étaient déjà présentes dans la société, héritées de la période de Brejnev<sup>48</sup>. Pour qu'elle demeure une source de vénération, il est important d'alimenter le caractère mythique de la GGP par l'amnésie historique. En effet, raconter l'histoire de la GGP comme elle s'est réellement passée mènerait à l'effondrement du mythe. À la différence de l'Allemagne qui a été forcée par les Alliés à confronter son douloureux passé après la Seconde Guerre mondiale, les vainqueurs n'ont pas eu à le faire. « Soixante-dix ans de pouvoir soviétique a détruit la continuité historique et laissé un vide dans la perception du temps historique »<sup>49</sup>. C'est difficile de « libérer » l'histoire en Russie et tout n'est pas le produit de Vladimir Poutine seul même si nous pouvons déduire que par la place qu'il donne à l'histoire, le président est probablement bien conscient et approuvateur de la perpétuation du modèle soviétique en histoire. Il y trouve un avantage puisqu'« un passé non maîtrisé autorise un consensus basé sur une solidarité nationale antidémocratique »<sup>50</sup>.

---

<sup>48</sup> Wood, *op. cit.*, p. 175.

<sup>49</sup> Khapaeva, *op. cit.*, p. 364.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 365.

## CONCLUSION

But what kind of victory was it if we lost twenty or thirty million people and the Germans only lost two or three million?<sup>1</sup>  
Un jeune membre de l'Institut d'ethnographie de l'Académie des Sciences de l'URSS, été 1989.

Nous nous sommes intéressés au culte de la Grande Guerre patriotique en Russie et à son rôle comme lieu d'appui au régime de Vladimir Poutine. Pour faire cette recherche, nous avons choisi d'analyser le contenu du manuel d'histoire de onzième année en Russie rédigé par A. A. Danilov et A. A. Filippov. Ce document a été privilégié pour deux raisons qui nous forcent à croire qu'il reflète l'idéologie de la Russie poutinienne. En priorité, le débat qui l'entoure nous a montré que le Ministère de l'Éducation russe, sinon le Kremlin ou Vladimir Poutine lui-même, ont fourni les directives d'écriture du manuel, en plus d'avoir facilité sa distribution et incité son usage dans les écoles. Puis, de manière plus globale, nous savons que les manuels scolaires sont généralement les outils d'éducation d'une société.

Nous donnons du crédit à cette recherche puisque le manuel à l'étude n'a jamais été analysé de manière aussi exhaustive en Occident au moment d'écrire ces lignes. Notre problématique et notre méthode, l'identification d'un mythe de la GGP dans un manuel scolaire et la confrontation de celui-ci avec la politique de Vladimir Poutine, sont uniques. De plus, l'instruction des futures générations d'une Russie qui ne semble pas à bout de ses difficultés de modernisation est un sujet d'actualité qui nous concerne tous. Étant donné l'absence d'analyses sur ce cas précis au moment d'écrire

---

<sup>1</sup> Nina Tumarkin, « The Great Patriotic War as myth and memory », *European Review*, vol. 11, no. 4, octobre 2003, p. 174.

ces lignes, nous avons articulé notre démarche à travers la rencontre de trois blocs historiographiques distincts. Dans un premier temps ont été rassemblés plusieurs examens de la Russie poutinienne. Ce après quoi diverses études sur l'enseignement et les manuels scolaires ont été explorées, nous menant, en dernier lieu, à un assemblage d'essais sur la mythologie de la guerre. Nous nous sommes interrogés sur la manière dont est entretenu le culte de la GGP dans le manuel, ce qui nous a conduit à nous questionner sur les raisons qui poussent l'administration Poutine à mythifier cet événement. Simultanément, nous avons tenté d'appliquer à la Russie poutinienne le cas du régime brejnévien où a été relancé le culte de la GGP, longtemps écarté, dans le but de stimuler le support de la population pour l'État et son chef.

Nous avons alors précisé nos questionnements afin de comprendre si l'histoire enseignée est manipulée pour servir l'idéologie d'État. Est-ce que le récit du manuel est scientifique? Relate-il honnêtement le passé historique ou bien présente-t-il davantage un portrait partisan de certains thèmes? Parallèlement, est-ce qu'il affiche une normalisation du passé soviétique et la réhabilitation du stalinisme? Est-ce que le texte promeut un État centralisé avec un chef fort à sa tête? En tant que manuel d'histoire scolaire, quel genre de discours engage-t-il avec l'écolier? Est-ce qu'il parle de droits civiques, de diversité et de valeurs démocratiques ou bien de nationalisme?

Pour saisir le texte du manuel de Danilov dans sa totalité, nous avons étudié la section y traitant de la guerre dans l'Union soviétique de manière intégrale, suivant les thèmes à mesure qu'il les traite, pour ensuite approfondir notre analyse dans un dernier chapitre. Nous avons donc parcouru toute la matière depuis l'avant-guerre avec le début des politiques de développement économique des années 1920 jusqu'à la Victoire en 1945. Nous en avons fait une analyse comparée avec des textes issus de manuels scolaires soviétiques de 1976, assemblés dans un recueil sous la direction de Graham Lyons, afin de déceler des similitudes.

Dans un premier lieu, nous avons vu que le récit est plus fidèle au passé historique que ne le prétendent ses détracteurs puisqu'il revoit tous les aspects liés à la guerre. Tout le contenu du manuel est vrai même s'il se montre souvent partial. Principalement, la guerre est montrée d'un point de vue plus positif, c'est à dire que son expérience est embellie. Nous avons relaté des mécanismes pour réduire ses aspects les plus sombres, sinon les éclipser. Le ton demeure nettement héroïque dans le traitement de la plupart des thèmes puisqu'il y est seulement question de courage et de force, jamais de faiblesse. Dans ce sens, l'auteur insiste sur les exploits de l'Armée rouge ou de l'URSS mais il se montre plus hésitant lorsqu'il est question des échecs. Dans le but de cultiver cet aspect de gloire attribué à l'URSS (et à la Russie puisque ce schéma se définit d'abord en termes de nation), le manuel exagère son importance dans le déroulement de la guerre et minimise le rôle des autres facteurs, dont l'intervention alliée. Il n'est pratiquement jamais question de Staline, ni à propos de son rôle « positif » (selon la logique du texte) dans la victoire, ni en lien à son rôle négatif comme ses politiques répressives ou ses erreurs de commandement pendant le conflit. L'État, lui, est souligné pour son rôle favorable au bon fonctionnement de l'organisation de la société, de l'économie, de l'effort de guerre et du commandement au front. En ce sens, le livre définit l'État comme parfaitement apte à gouverner sans inciter le lecteur à considérer d'autres options ou à lui porter un regard critique. D'ailleurs, les concepts de démocratie, totalitarisme, nazisme, pourtant des enjeux de cette guerre, ne sont jamais concrètement définis. Conjointement, il est question des crimes de l'État contre la population ainsi que de la réduction des droits et libertés à plusieurs reprises même si cela est souvent perçu comme logique et normal.

La point de vue du récit est toujours en fonction des intérêts nationaux de l'Union soviétique, ce qui justifie le sacrifice des individus pour le pays d'un côté, et l'annexion ou la mise sous tutelle forcées de territoires de l'autre. L'affirmation de l'autorité de l'URSS sur la scène mondiale occupe une place capitale dans le récit. Celle-ci est constamment mesurée aux États-Unis et à la Grande-Bretagne, et à

l'Allemagne nazie dans une moindre mesure. De plus, l'Occident et tout ce qu'il représente sont montrés comme étant essentiellement une menace à la Russie. À l'opposé, il n'y a presque plus de spectre des ennemis internes, comme au temps soviétique, mais l'ombre d'une conspiration dirigée vers l'URSS persiste toujours.

L'histoire de la GGP ici n'est pas fausse mais plutôt aseptisée de ses aspects indésirables afin que la guerre puisse garder toute sa gloire. En révéler les aspects sombres, ses crimes et ses échecs invaliderait le culte qu'elle fournit à la nation. Or, nous avons vu que son culte contribue à mobiliser du support pour le gouvernement de Vladimir Poutine. Sa première fonction, à travers le mythe de l'expérience de guerre, est de fournir un idéal à la population et un semblant de cohésion sociale, même s'il est défini en termes nationaux. En effet, il fournit des catégories de citoyenneté plutôt axées sur le nationalisme et le patriotisme que sur des valeurs démocratiques et sur les droits civils. En même temps, il promeut la nation, la tradition, la religion, la virilité, la loyauté, le courage et par là, le nationalisme et le sacrifice pour sa patrie. Nous avons également établi que le mythe de la guerre vient justifier les crimes d'État ou, du moins, la perte de libertés civiles. Essentiellement, le culte de la nation permet de rejeter tout ce que ce même culte définit comme étranger à cette notion de nation, en l'occurrence, les valeurs occidentales et par découlement logique, la démocratie ou son modèle occidental. N'oublions pas que la gloire de la nation est indissociable de la gloire de son chef.

Notre objectif ici a été partiellement atteint. Les critiques du manuel ont été virulentes et les attaques contre la « prise en charge de l'histoire » par le président russe également. En regardant de plus près, nous avons établi que, essentiellement, l'histoire est restée la même, de Brejnev à Poutine, sinon qu'elle a progressé pour être plus juste et davantage fidèle à la vérité. Sa structure traduit cette nette continuité. Le seul élément « neuf » est le thème de l'Église qui n'est pas si nouveau puisqu'il ne

fait que substituer, en quelque sorte, le rôle idéologique qu'occupait autrefois le socialisme.

Nous savions que le récit historique russe actuel a involontairement hérité d'aspects de son prédécesseur mais en comparant le manuel de Danilov avec les textes de manuels des années 1970 de manière si précise, nous avons découvert à quel point les deux « histoires » sont similaires, révélant une continuité latente. En effet, nous avons vu que Danilov semble vouloir s'affranchir de l'ancien discours mais que les vieux clichés soviétiques le hantent toujours. Comment évaluer à quel point les défauts rapportés du manuel sont volontaires, c'est à dire imposés par le Kremlin? Cela reste difficile à mesurer. Dans cette optique, il faut que nous soyons prudents. Nous avons fait preuve d'ambition à entreprendre de prouver que Vladimir Poutine cultive un culte de la GGP à travers, d'abord, un manuel scolaire comme tel, mais également à travers un seul document. De plus, nous avons cherché à identifier et dégager un mythe à travers un texte pour écoliers pour ensuite le confronter à de la politique, ce qui laisse place à beaucoup de subjectivité.

Notre recherche a certainement apporté de nouveaux débouchés au domaine d'étude de l'écriture de l'histoire de la GGP sous l'administration Poutine puisqu'elle est unique et qu'elle a approfondi des terrains inexplorés. Pour répondre à notre questionnement initial de manière plus juste, il s'avère nécessaire de mettre le manuel actuel ainsi que les textes des années 1970 en perspective avec les manuels publiés à l'époque de Eltsine. Ultimement, il faudrait également ajouter l'analyse des manuels historiques originaux au programme d'éducation brejnévien, puis ceux publiés au temps de la perestroïka afin de réellement saisir l'évolution du récit de la GGP et de l'histoire en général. Il serait alors possible d'évaluer jusqu'à quel point le modèle soviétique s'est perpétué de façon linéaire ou s'il y a eu un véritable « retour en arrière ». Également, notre recherche étant circonscrite au manuel de Danilov et Filippov, il serait important de confronter celui-ci aux autres manuels d'histoire de

onzième année employés en Russie afin d'élargir l'horizon d'étude à l'enseignement de manière générale. Dans cette veine, il serait utile de dresser un bilan de l'historiographie récente sur la Deuxième Guerre mondiale disponible en Russie pour voir de quels outils disposent les auteurs de manuels scolaires. Ayant validé que la vérité historique dans le manuel à l'étude est altérée afin de stimuler l'appui au système en place, il faudrait alors faire une étude de terrain pour voir si les enseignants suivent ce manuel et le Guide pour enseignants, d'une part. De l'autre, les étudiants russes ayant fini la onzième année devraient être sondés afin d'évaluer quel impact le discours du manuel a eu sur eux, à court et à long terme, ce qui, hélas, dépasse les limites de notre sujet.

## BIBLIOGRAPHIE

### 1. Sources

DANILOV, A. A. et A. V. FILIPPOV, *Istoriâ Rossii, 1900-1945: 11 klass. Učebnik dlâ učašihsâ obšeobrazovatel'nyh učreždenij* [Histoire de la Russie, 1900-1945 : 11<sup>e</sup> année. Manuel pour élèves du niveau secondaire], Moscou, Prosveshchenie, 2012 [2e éd.], 446 p.

LYONS, Graham, dir., *The Russian Version of the Second World War. The History of the War as Taught to Soviet Schoolchildren*, London, Archon Books, 1976, 142 p.

### 2. Discours et documents officiels

POUTINE, Vladimir V., discours lors de la 43<sup>e</sup> *Conférence de Munich sur la politique de sécurité*, Munich, 10 février 2007. Récupéré de <http://www.airforcemag.com/MagazineArchive/Documents/2007/April%202007/0407keperfull.pdf>

POUTINE, Vladimir V., discours lors de la parade du 60<sup>e</sup> anniversaire de la Victoire alliée contre l'Allemagne nazie, Moscou, 9 mai 2005. Récupéré de <http://news.bbc.co.uk/2/hi/europe/4528999.stm>

POUTINE Vladimir V., discours de la célébration du jour de la Victoire et du 70<sup>e</sup> anniversaire de libération de Sébastopol, Sébastopol, 9 mai 2014. Récupéré de <http://eng.kremlin.ru/news/7157>

PUTIN, Vladimir V., « Russia at the Turn of the Millenium », *Intellectual Takeout*, 30 décembre 1999. Récupéré de <http://www.intellectuالتakeout.org/library/primary-sources/russia-turn-millennium>

PUTIN, Vladimir V., « Russia in a Changing World: Stable Priorities and New Opportunities », *Meeting with Russian ambassadors and permanent representatives in international organisations*, 19 juin 2012. (en russe) Récupéré de <http://eng.kremlin.ru/news/4145>

### 3. Études générales

BAECHLER, Christian, *Guerre et exterminations à l'Est. Hitler et la conquête de l'espace vital, 1933-1945*, Paris, Tallandier, 2012, 524 p.

BERENBAUM, Michael, *The World Must Know: The History of the Holocaust as Told in the United States Holocaust Memorial Museum*, Washington, John Hopkins University Press, 2005 (2<sup>e</sup> éd.), 260 p.

BIDLACK, Richard et Nikita LOMAGIN, *The Leningrad Blockade, 1941-1944. A New Documentary History from the Soviet Archives*, New Haven, Yale University Press, 2012, 486 p.

CITINO, Robert M., *The Wehrmacht Retreats: Fighting a Lost War, 1943*, Lawrence, University Press of Kansas, 2012, 410 p.

DAVIS, R.W., *Soviet History in the Gorbachev Revolution*, Bloomington, Indiana University Press, 1989, 232 p.

FRITZ, Stephen G., *Ostkrieg: Hitler's War of Extermination in the East*, Lexington, University Press of Kentucky, 2011, 640 p.

GLANTZ, David M., *Colossus Reborn. The Red Army at War, 1941-1943*, Lawrence, Kansas University Press, 2005, 807 p.

KIRSCHENBAUM, Lisa A., *The Legacy of the Siege of Stalingrad, 1941-1995. Myth, Memories, and Monuments*, New York, Cambridge University Press, 2006, 309 p.

LOPEZ, Jean, *Koursk. Les quarante jours qui ont ruiné la Wehrmacht (5 juillet – 20 août 1943)*, Paris, Economica, 2008, 317 p.

LOPEZ, Jean, *Stalingrad. La bataille au bord du gouffre*, Paris, Economica, 2008, 485 p.

MARTEL, Gordon, *The World War Two Reader*, New York, Routledge, 2005, 500 p.

PADFIELD, Peter, *Hess, Hitler and Churchill*, Cambridge, Icon Books, 2013, 480 p.

PERRY, Marvin, *World War II: A Concise History*, Boston, Wadsworth, 2013, 337 p.

REID, Anna, *Leningrad: The Epic Siege of World War II, 1941-1944*, New York, Walker & Company, 2011, 492 p.

ROBERTS, Andrew, *The Storm of War: A New History of the Second World War*, London, Penguin, 2010, 711 p.

SHEPHERD, Ben et Juliette PATTINSON, dir., *War in a Twilight World : Partisan and Anti-Partisan Warfare in Eastern Europe, 1939-45*, Basingstoke (G.-B.), Palgrave Macmillan, 2010, 262 p.

STAHEL, David, *Operation Typhoon: Hitler's march on Moscow, October 1941*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013, 412 p.

THOMPSON, William, *The Soviet Union under Brezhnev*, Edinburgh, Pearson Longman, 2003, 180 p.

WERTH, Alexander, *La Russie en guerre*, Paris, Tallandier, 2010 (1<sup>ère</sup> éd. 1964), 2 tomes.

WERTH, Nicolas, *Histoire de l'Union soviétique*, Paris, Presses universitaires de France, 2004, 586 p.

*En russe :*

SERDÛKOV, A. È., dir., *Velikaâ Otečestvennaâ Vojna. 1941-1945 Godov* [*La Grande Guerre patriotique. Années 1941-1945*], Moscou, Ministerstvo oborony Rossijskoj Federacii [Ministère de la Défense de la Fédération de Russie], 2012, 12 tomes.

MEDINSKIJ, Vladimir R., *Vojna. Mify SSSR. 1939–1945* [*Guerre. Mythes à propos de l'URSS. 1939-1945*], Moscou, OLMA, 2012, 704 p.

#### 4. Études spécialisées

##### 4.1. Articles

ADLER, Nanci, « The Future of the Soviet Past Remains Unpredictable: The Resurrection of Stalinist Symbols Amidst the Exhumation of Mass Graves », *Europe-Asia Studies*, vol. 57, no. 8, décembre 2005, pp. 1093-1119.

- ADOMANIS, Mark, « The Moscow Riot and Russian Nationalism: It's time to start worrying », *Forbes* (en ligne), New York, 14 octobre 2013. Récupéré de <http://www.forbes.com/sites/markadomanis/2013/10/14/the-moscow-riot-and-russian-nationalism-its-time-to-start-worrying>
- ASADA, Sadao, « The Shock of the Atomic Bomb and Japan's Decision to Surrender: A Reconsideration », *Pacific Historical Review*, vol. 67, no. 4, novembre 1998, pp. 477-512.
- AMACHER, Korine, « Les manuels d'histoire dans la Russie postsoviétique : visions multiples et nouvelles tendances », *Le cartable de Clio. Revue suisse sur les didactiques de l'histoire*, no. 9, 2009, pp. 117-127.
- ANDERSON, John, « Putin and the Russian Orthodox Church: Asymmetric Symphonia? », *Journal of International Affairs*, vol. 61, no. 1, automne 2007, pp. 185-201.
- ARON, Leon, « Was Liberty Really Bad for Russia? (Part II) », *Demokratizatsiya: The Journal of Post-Soviet Democratization*, vol. 16, no. 2, printemps 2008, pp. 131-142.
- BERELOWITCH, Wladimir, « Les manuels d'histoire dans la Russie d'aujourd'hui : entre les vérités plurielles et le nouveau mensonge national », *Eurozine*, 27 mars 2003, 10 pages. Récupéré de <http://www.eurozine.com/articles/2003-03-27-berelowitch-fr.html>
- BERGER, Stefan, « Former GDR Historians in the Reunified Germany: An Alternative Historical Culture and its Attempts to Come to Terms with the GDR Past », *Journal of Contemporary History*, vol. 38, no. 1, janvier 2003, pp. 63-83.
- BLANK, Stephen, « Putin's Twelve-Step Program », *The Washington Quarterly*, vol. 25, no. 1, hiver 2002, pp. 147-160.
- BORRIES, Bodo von, « The Third Reich in German History Textbooks since 1945 », *Journal of Contemporary History*, vol. 38, no. 1, janvier 2003, pp. 45-62.
- BRANDENBERGER, David, « A New Short Course?: A.V. Filippov and the Russian State's Search for a "Usable Past" », *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History*, vol. 10, no. 4, automne 2009 (nouvelles séries), pp. 825-833.
- BRZEZINSKI, Zbiginew, « Putin's Choice », *The Washington Quarterly*, vol. 31, no. 2, printemps 2008, pp. 95-116.

- CONFINO, Michel, « The New Russian Historiography and the Old – Some Considerations », *History & Memory*, vol. 21, no. 2, automne/hiver 2009, pp. 7-33.
- CONRAD, Sebastian, « Entangled Memories: Versions of the Past in Germany and Japan, 1945-1961 », *Journal of Contemporary History*, vol. 38, no. 1, janvier 2003, pp. 85-99.
- DÉSERT, Myriam, « Être patriotique dans la Russie postsoviétique », *Critique internationale*, vol. 1, no. 58, 2013, pp. 53-71.
- DEUTSCHMANN, Moritz, « The Second World War as the second foundation of the Soviet Union », *Literature Review*, 2007, 15 pages (en ligne seulement). Récupéré de <http://www.grin.com/en/e-book/77953/the-second-world-war-as-the-second-foundation-of-the-soviet-union>
- ELDER, Miriam, « Pussy Riot members face threat of violence in Russian jail, lawyer warns », *The Guardian*, Londres, mardi 21 août 2012. Récupéré de <http://www.theguardian.com/world/2012/aug/21/pussy-riot-jail-violence-threat>
- ELEY, Geoff, « The Profane and Imperfect World of Historiography », *The American Historical Review*, vol. 113, no. 2, avril 2008, pp. 425-437.
- \_\_\_\_\_. « En Russie, une loi interdit les ONG « indésirables » », *Le Monde* (en ligne), 24 mai 2015. Récupéré de [http://www.lemonde.fr/europe/article/2015/05/24/en-russie-une-loi-interdit-les-ong-indesirables\\_4639484\\_3214.html](http://www.lemonde.fr/europe/article/2015/05/24/en-russie-une-loi-interdit-les-ong-indesirables_4639484_3214.html)
- ETKIND, Alexander, « Post-Soviet Hauntology: Cultural Memory of the Soviet Terror », *Constellations*, vol. 16, no. 1, 2009, pp. 182-200.
- EVANS, Richard J., « Introduction. Redesigning the Past: History in Political Transitions », *Journal of Contemporary History*, vol. 38, no. 1, janvier 2003, pp. 5-12.
- FERETTI, Maria, « 2. Nostalgia for communism in post-Soviet Russia », *The European Network for Contemporary History*. Récupéré de <http://www.eurhis.txx.de/spip.php%3Farticle39&lang=en.html>
- FIGES, Orlando, « Putin vs. the Truth », *The New York Review of Books*, 30 avril 2009. Récupéré de <http://www.nybooks.com/articles/archives/2009/apr/30/putin-vs-the-truth>
- FOREST, Benjamin, Juliet JOHNSON & Karen TILL, « Post-totalitarian national identity: public memory in Germany and Russia », *Social & Cultural Geography*,

vol 5., no. 3, 2004, pp. 357-380.

GESSEN, Masha, « Russia is remaking itself as the leader of the anti-Western world », *Washington Post*, 30 mars 2014. Récupéré de [https://www.washingtonpost.com/opinions/russia-is-remaking-itself-as-the-leader-of-the-anti-western-world/2014/03/30/8461f548-b681-11e3-8cc3-d4bf596577eb\\_story](https://www.washingtonpost.com/opinions/russia-is-remaking-itself-as-the-leader-of-the-anti-western-world/2014/03/30/8461f548-b681-11e3-8cc3-d4bf596577eb_story)

GILL, Louis et Michel ROCHE, « Les trous de mémoire de la Russie post-soviétique », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 15, no. 2, hiver 2007, pp. 165-169.

GILLE-BELOVA, Olga, « Les débats sur la « modernisation autoritaire » sous la présidence de Dimitri Medvedev », *Revue internationale de politique comparée*, vol. 20, no.3, 2013, pp. 133-151.

HALE, Harry E., « The Myth of Mass Russian Support for Autocracy: The Public Opinion Foundations of a Hybrid Regime », *Europe-Asia Studies*, vol. 63, no. 8, octobre 2011, pp. 1357-1375.

HANCOCK, Kathleen J., « Russia: Great Power Image versus Economic Reality », *Asian Perspective*, vol. 31, no. 4, 2007, pp. 71-89.

HEER WHITTIER, Nancy, « Review: The Russian Version of the Second World War: The History of the War as Taught to Soviet Schoolchildren. By Graham Lyons », *Slavic Review*, vol. 36, no. 3, septembre 1977, pp. 503-504.

HEMMENT, Julie, « Redefining Need, Reconfiguring Expectations: The Rise of State-Run Youth Voluntarism Programs in Russia », *Anthropological Quarterly*, vol. 85, no. 2, printemps 2012, pp. 519-554.

HILL, Fiona et Clifford G. GADDY, « Putin and the Uses of History », *The National Interest*, 4 janvier 2012. Récupéré de <http://nationalinterest.org/article/putin-the-uses-history-6276>

KARA-MURZA, Alexey, « The Approved Past: How History will be Taught to Russia's Children », Institute of Modern Russia, 07 novembre 2013, 8 pages. Récupéré de <http://imrussia.org/en/society/600-the-approved-past-how-history-will-be-taught-to-russias-children>

KHAPAEVA, Dina, « Historical Memory in Post-Soviet Gothic Society », *Social Research*, vol. 76, no. 1, printemps 2009, pp. 359-394.

KHAPAEVA, Dina, « Triumphant memory of the perpetrators: Putin's politics of re-Stalinization », *Communist and Post-Communist Studies*, 2016, pp. 1-13.

- KINOSSIAN, Nadir, « Resurrection of the Temple. The Role of the State in Shaping Regional Political Identity ». Dans Julia Gerlach et Jochen Töpfer, dir., *The Role of Religion in Eastern Europe Today*, Wiesbaden, Springer VS, 2015, pp. 145-159.
- KOPOSOV, Nikolay, « "The Armored Train of Memory": The Politics of History in Post-Soviet Russia », *Perspectives on History*, janvier 2011, 5 pages. Récupéré de <https://www.historians.org/publications-and-directories/perspectives-on-history/january-2011/the-armored-train-of-memory-the-politics-of-history-in-post-soviet-russia>
- KOPOSOV, Nikolay, « Back to Yalta? Stephen Cohen and the Ukrainian crisis », *Eurozine*, 05 septembre 2014, 10 pages. Récupéré de <http://www.eurozine.com/articles/2014-09-05-koposov-en.html>
- KOPOSOV, Nikolay, « Le débat russe sur les lois mémorielles », *Le Débat*, vol. 1, no. 158, 2010, pp. 50-59.
- KOPOSOV, Nikolay, « Une loi pour faire la guerre : la Russie et sa mémoire », *Le Débat*, vol. 4, no. 181, 2014, pp. 103-115.
- KOROSTELINA, Karina, « War of textbooks: History education in Russia and Ukraine », *Communist and Post-Communist Studies*, vol. 43, 07 mai 2010, pp. 129-137.
- KOVALEV, Sergei, « Putin's War », *The New York Review of Books*, 10 février 2000. Récupéré de <http://www.nybooks.com/articles/archives/2000/feb/10/putins-War>
- KRASTEV, Ivan et Stephen HOLMES, « An Autopsy of Managed Democracy », *Journal of Democracy*, vol. 23, no. 3, juillet 2012, pp. 33-45.
- LeVASSEUR, Louis, dir., « Les enseignants d'histoire et le programme d'Histoire et d'éducation à la citoyenneté : de la transmission de la mémoire à une citoyenneté « subjective » et ouverte », *Phronesis*, vol. 2, no. 2-3, 2013, pp. 77-86.
- LEVINTOVA, Ekaterina, « Past imperfect: The construction of history in the school curriculum and mass media in post-communist Russia and Ukraine », *Communist and Post-Communist Studies*, no. 43, 2010, pp. 125-127.
- LEVINTOVA, Ekaterina et Jim BUTTERFIELD, « History education and historical remembrance in contemporary Russia: Sources of political attitudes of pro-Kremlin youth », *Communist and Post-Communist Studies*, no. 43, 2010, pp. 139-166.

- LIÑÁN, Miguel Vázquez, « History as a propaganda tool in Putin's Russia », *Communist and Post-Communist Studies*, no. 43, 2010, pp. 168-177.
- LYALL, Jason M. K., « Pocket Protests: Rhetorical Coercion and the Micropolitics of Collective Action in Semiauthoritarian Regimes », *World Politics*, vol. 58, no. 3, avril 2006, pp. 378-412.
- LYNCH, Allen C., « Putin ex machina : La Russie post-soviétique dans une perspective comparative et historique », *Revue internationale de politique comparée*, vol. 18, no.1, 2011, pp. 141-160.
- MACKIE, David, « Ryedale author Graham Lyons republishes controversial novel », *The York Press*, 6 janvier 2017. Récupéré de [http://www.yorkpress.co.uk/news/15006422.Ryedale\\_author\\_republishes\\_controversial\\_novel](http://www.yorkpress.co.uk/news/15006422.Ryedale_author_republishes_controversial_novel)
- MANKOFF, Jeffrey, « Russia and the West: Taking the Longer View », *The Washington Quarterly*, vol. 30, no. 2, printemps 2007, pp. 123-135.
- McANDREW, Marie, dir., « L'éducation à la citoyenneté en milieu scolaire au Canada, aux États-Unis et en France : des orientations aux réalisations », *Revue française de pédagogie*, vol. 121, 1997, pp. 57-77.
- McFAUL, Michael, « One Step Forward, Two Steps Back », *Journal of Democracy*, vol. 11, no. 3, juillet 2000, pp. 19-33.
- MENDELSON, Sarah Elizabeth et Theodore P. GERBER, « Soviet Nostalgia: An Impediment to Russian Democratization », *The Washington Quarterly*, vol. 29, no. 1, hiver 2005-2006, pp. 83-96.
- MERRIDALE, Catherine, « Redesigning History in Contemporary Russia », *Journal of Contemporary History*, vol. 38, no. 1, janvier 2003, pp. 13-28.
- MIRONOV, Boris N., « The Fruits of a Bourgeois Education » (trad. Anton Fedyashin), *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History*, vol. 1, no. 4, automne 2009, pp. 847-860.
- NOVIKOVA, Anna, « Myths about Soviet Values and Contemporary Russian Television », *Russian Journal of Communication*, vol. 3, no. 3-4, 2010, pp. 280-294.
- OUSHAKINE, Serguei A., « "We're nostalgic but we're not crazy": Retrofitting the Past in Russia », *The Russian Review*, vol. 66, no. 3, juillet 2007, p. 451-482.

- PETRONE, Karen, « Soviet Women's Voices in the Stalin Era », *Journal of Women's History*, vol. 16, no. 2, été 2004, pp. 197-208.
- PETRO, Nicolai N., « The Putin Generation. How Will Its Rise Affect US-Russian Relations? », *Harvard International Review*, vol. 30, no. 2, été 2008, pp. 22-26.
- RASIZADE, Alec, « Putin's Place in Russian History », *International Politics*, no. 45, 2008, pp. 531-553.
- REYNOLDS, David, « The Origins of the Two 'World Wars': Historical Discourse and International Politics », *Journal of Contemporary History*, vol. 38, no. 1, janvier 2003, pp. 29-44.
- RIABOV, Oleg et Tatiana RIABOVA, « The Remasculinization of Russia? Gender, Nationalism, and the Legitimation of Power Under Vladimir Putin », *Problems of Post-Communism*, vol. 61, no. 2, mars-avril 2014, p. 23-35.
- ROLF, Malte, « Importing the "Spatial Turn" to Russia: Recent Studies on the Spatialization of Russian History », *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History*, vol. 11, no. 2, printemps 2010 (nouvelle série), pp. 359-380.
- RYZHKOV, Vladimir, « An Enlightened Way to Distort Soviet History », *The Moscow Times*, 1<sup>er</sup> septembre 2009. Récupéré de <http://www.themoscowtimes.com/opinion/article/an-enlightened-way-to-distort-soviet-history/381661>
- SHERLOCK, Thomas, « Confronting the Stalinist Past: The Politics of Memory in Russia », *The Washington Quarterly*, vol. 34, no. 2, printemps 2011, pp. 93-109.
- SHEVTSOVA, Lilia, « La Russie de Vladimir Poutine : un virage vers le passé ? » (trad. Svetlana Lomidzé), *Politique étrangère*, hors série, no. 5, 2007, pp. 75-88.
- SHIMAZU, Naoko, « Popular Representations of the Past: The Case of Postwar Japan », *Journal of Contemporary History*, vol. 38, no. 1, janvier 2003, pp. 101-116.
- SIDDIQUE, Haroon et Alan YUHAS, « Putin signs treaty to annex Crimea as Ukraine authorises use of force », *The Guardian*, Londres, 18 mars 2014. Récupéré de <http://www.theguardian.com/world/2014/mar/18/ukraine-crisis-putin-plan-crimea-annex-speech-russia-live>
- SIEGELBAUM, Lewis H., « Whither Soviet History?: Some Reflections on Recent Anglophone Historiography\* », *Region: Regional Studies of Russia, Eastern Europe, and Central Asia*, vol. 1, no. 2, 2012, pp. 213-230.

- SLADE, Gavin, « Deconstructing the *Millenium Manifesto*, The Yeltsin-Putin Transition and the Rebirth of Ideology », *Vestnik, The Journal of Russian and Asian Studies*, vol. 1, no. 4, printemps 2006, pp. 74-92.
- SOLONARI, Vladimir, « Normalizing Russia, Legitimizing Putin », *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History*, vol. 10, no. 4, automne 2009, pp. 835-846.
- TOYMENTSEV, Sergey, « Russia's Historical Memory: Strict-Security or Hybrid? », *Ab Imperio*, no. 2, 2013, pp. 336-345.
- TRENIN, Dmitri, « Russia's Conservative Modernization: A Mission Impossible? », *SAIS Review*, vol. 30, no. 1, hiver-printemps 2010, pp. 27-37.
- TUMARKIN, Maria M., « The Long Life of Stalinism: Reflections on the Aftermath of Totalitarianism and Social Memory », *Journal of Social History*, vol. 44, no. 4, été 2011, pp. 1047-1061.
- TUMARKIN, Nina, « The Great Patriotic War as myth and memory », *European Review*, vol. 11, no. 4, octobre 2003, pp. 595-611.
- ULDRICKS, Teddy J., « War, Politics and Memory: Russian Historians Reevaluate the Origins of World War II », *History & Memory*, vol. 21, no. 2, automne/hiver 2009, pp. 60-82.
- VOLK, Christian, « Stalinism, Memory and Commemoration: Russia's dealing with the past », *The New School Psychology Bulletin*, vol. 6, no. 2, 2009, pp. 50-58.
- WERTH, Nicolas, « La transparence et la mémoire. Les Soviétiques à la recherche de leur passé », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, no. 21, janvier-mars 1989, pp. 5-27.
- WOOD, Elizabeth A., « Performing Memory: Vladimir Putin and the Celebration of WWII in Russia », *The Soviet and Post-Soviet Review*, vol. 38, 2011, pp. 172-200.
- ZUBKOVA, Elena, « The Filippov Syndrome » (trad. Anton Fedyashin), *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History*, vol. 10, no. 4, automne 2009, pp. 861-868.

## 4.2. Livres

- ADLER, Nanci, dir., *Memories of Mass Repression. Narrating Life Stories in the Aftermath of Atrocity*, London, Transaction Publishers, 2009, 238 p.
- ALEXOPOULOS, Golfo, dir., *Writing the Stalin Era. Sheila Fitzpatrick and Soviet Historiography*, New York, Palgrave Macmillan, 2011, 246 p.
- AUDIGIER, François, *L'éducation à la citoyenneté : synthèse et mise en débat*, Paris, Institut national de recherche pédagogique, 1999, 127 p.
- BADIOU, Alain, *Le Réveil de l'histoire*, Clamency (France), Lignes, 2011, 168 p.
- BONNER, Withold & Arja ROSENHOLM, dir., *Recalling the Past – (Re)constructing the Past. Collective and Individual Memory of World War II in Russia and Germany*, Jyväskylä (Finlande), Gummerus, 2008, 342 p.
- DELACROIX, C., dir., *Historiographies, Concepts et débats, II*, Paris, Gallimard, 2010, 1325 p.
- DEMOL, Jean-Noël, *Histoire et citoyenneté en formation. Alternances II*, Paris, L'Harmattan, 2001, 178 p.
- FERRO, Marc, *Comment on raconte l'histoire aux enfants*, Paris, Éditions Payot, 2004 [5e éd.], 460 p.
- FOUCAULT, Michel, *L'archéologie du savoir*, Mesnil-sur-l'Éstrée (France), Gallimard, 2012 (1<sup>ère</sup> éd. 1969), 288 p.
- GREENE, Samuel A., dir., « Engaging History. The Problems & Politics of Memory in Russia and the Post-Socialist Space », *Carnegie Moscow Center Working Papers*, no. 2, 2010, 55 p.
- HEATCROFT, Stephen G., dir., *Challenging Traditionnal Views of Russian History*, Chippenham (G.-B.), Palgrave Macmillan, 2002, 242 p.
- KOZOVOÏ, Andreï, *Par-delà le Mur : La culture de guerre froide soviétique entre deux détentés*, Paris, Éditions Complexe, 2009, 311 p.
- KUKUSHKIN, Y., dir., *Central Problems of Russian and Soviet History. New Research and Approaches*, traduit et édité sous la direction de E. Fadeev, Moscou, Nauka, 1990, 223 p.

- LARUELLE, Marlène, *La quête d'une identité impériale. Le néo- Eurasisme dans la Russie contemporaine*, Paris, Éditions Pétra, 2007, 314 p.
- LITVIN, Alter L., *Writing History in Twentieth-Century Russia. A View from Within*, traduit et édité par John L. H. Keep, Chippenham (G.-B.), Palgrave, 2001, 201 p.
- LYNCH, Allen C., *Vladimir Putin and Russian Statecraft*, Washington, Potomac Books, 2011, 162 p.
- MERRIDALE, Catherine, *Night of Stone: Death and Memory in Russia*, London, Granta Books, 2000, 506 p.
- MOSSE, George L., *Fallen Soldiers: Reshaping the Memory of World Wars*, New York, Oxford City Press, 1990, 264 p.
- ORLOVSKY, Daniel, dir., *Beyond Soviet Studies*, Washington, Wilson Woodrow Center Press, 1995, 349 p.
- RALEIGH, Donald J., dir., *Soviet Historians and Perestroika: The First Phase*, New York, M. E. Sharpe, 1989, 291 p.
- ROSE, Richard, William MISHLER et Neil MUNRO, *Popular Support for an Undemocratic Regime. The Changing Views of Russians*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011, 206 p.
- SCHLEIFMAN, Nurit, *Russia at a Crossroads. History, Memory and Political Practice*, New York, Routledge, 2013, 235 p.
- SMITH, Kathleen E., *Mythmaking in the New Russia. Politics and Memory during the Yeltsin Era*, Ithaca, Cornell University Press, 2002, 223 p.
- TCHERNYCHEV, Annie, *L'enseignement de l'histoire en Russie. De la Révolution à nos jours*, Paris, L'Harmattan, 2005, 250 p.
- TISMANEANU, Vladimir, *Fantasies of Salvation: Democracy, Nationalism and Myth in Post-Communist Europe*, Princeton, Princeton University Press, 1998, 256 p.
- TUMARKIN, Nina, *The Living and the Dead: The Rise And Fall Of The Cult Of World War II In Russia*, New York, BasicBooks, 1994, 242 p.
- VAN HERPEN, Marcel H., *Putinism. The Slow Rise of a Radical Right Regime in Russia*, New York, Palgrave Macmillan, 2013, 278 p.

WAAL (de), Thomas, dir., *The Stalin Puzzle. Deciphering Post-Soviet Public Opinion*, Washington DC, Carnegie Endowment for International Peace, 2013, 75 p.

WEINER, Amir, *Making Sense of War. The Second World War and the Fate of the Bolshevik Revolution*, Princeton, Princeton University Press, 2001, 416 p.

*En russe :*

GUZENKOVA, T. C., dir., " *Rasskažu vam o vojne...* ", *Vtoraâ mirovaâ i Velikaâ Otečestvennaâ vojny v učebnikah i soznanii škol'nikov slavânskikh stran* [« *Je vous raconte la guerre...* », *la Deuxième Guerre mondiale et la Grande Guerre patriotique dans les manuels scolaires et dans l'esprit des écoliers des pays slaves*], Moscou, Rossijskij institut strategičeskikh issledovanij [Institut russe d'études stratégiques], 2012, 232 p.

REPIN, L. P., dir., *Istoričeskaâ nauka segodnâ: teorii, metody, perspektivy* [*Science historique aujourd'hui : théories, méthodes, perspectives*], Moscou, Izdatel'stvo LKI [Éditions LKI/Institut d'histoire du monde de l'Académie russe des sciences], 2011, 603 p.

#### 4.3. Thèses

HUNTER, Sarah Gail, *Love and Exploitation: Personality Cults, their Characteristics, their Creation, and Modern Examples*, mémoire de M.A. (arts), University of Georgia, 2012, v-56 p.

KURGUZOVA, Ksenia, *Soviet History in Hindsight: A Comparative Study of History Textbooks in Russia, Ukraine and Estonia between 1980 and 2010*, mémoire de M.A. (histoire), Université de Montréal, 2011, xi-142p.

LASSIN, Jacob Evan, *From the Trenches of Stalingrad to the Digital Front: The Myth and Memory of WWII in the Soviet Union and the New Russia*, thèse de B.A. (arts), College of William and Mary, 2012, 95 p.

LEVESQUE, Hélène, *Le projet de commémoration de Larissa Kouderina. La réappropriation du passé soviétique*, thèse de Ph.D. (histoire), Université Laval, 2009, viii-287 p.

- PROVOST, Chantal, *L'enseignement de l'histoire et la fonction identitaire : étude des procédés de formation de l'identité collective*, mémoire de M.A (histoire), Université du Québec à Montréal, 2006, xii-236 p.
- TOMKIW, Lydia, *An Unpredictable Past: Constructing a Historical Narrative in Post-Soviet Russia*, mémoire de B.A. (arts), Wesleyan University, 2011, 129 p.
- VAN METRE, Lauren L., *The Struggle for Russia's Past: Competing Regional History Institutions and Narratives*, thèse de Ph.D. (philosophie), Johns Hopkins University, 2008, iv-397 p.